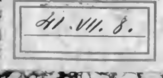
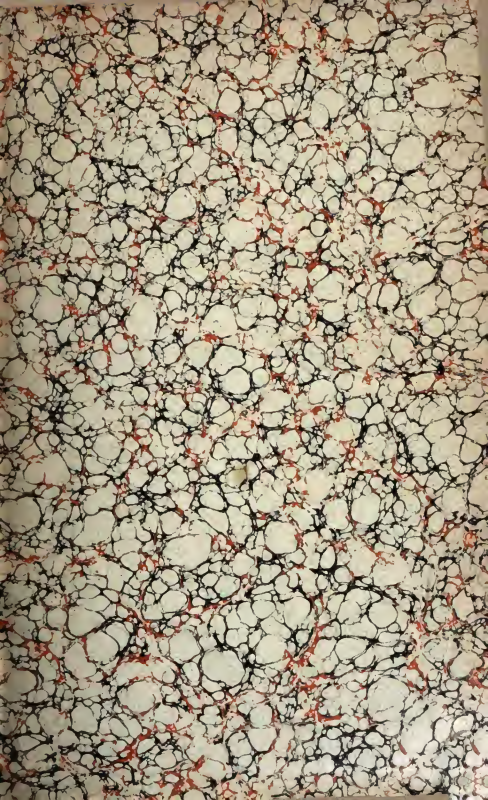

ALLI


BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI
III. SALA
A
VII
9 (2

41. VII. 8.





LES

GRANDES DAMES

LES

GRANDES DAMES

ARSÈNE HOUSSAYE

HISTOIRE DU 41[e] FAUTEUIL DE L'ACADEMIE

DEPUIS MOLIÈRE JUSQU'A BÉRANGER

7e éd. — Portraits. — 1 vol. in-8 cavalier

MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE

ÉTUDES HISTORIQUES SUR LA COUR DE LOUIS XIV

5e édit. — Portraits. — 1 vol. in-8 cavalier

LE ROI VOLTAIRE

5e éd. — Gravures. — 1 vol. in-8 cavalier

HISTOIRE DE L'ART FRANÇAIS AU XVIII[e] SIÈCLE

Nouvelle édition. — 1 volume in-8 cavalier. — Portraits

VOYAGE A MA FENÊTRE

1 volume in-8 cavalier. — 5e édition. — Gravure de Johannot

NOTRE-DAME DE THERMIDOR

2e édition. — 1 volume in-8 cavalier. — Portraits

HISTOIRE DE LÉONARD DE VINCI

1 volume in-8. — Portraits

MADEMOISELLE CLÉOPATRE

8e édition. — 1 volume grand in-8

PRINCESSES DE COMÉDIE ET DÉESSES D'OPÉRA

1 vol. in-8 cavalier. — 10e édition. — Gravures de Flamong

LE ROMAN DE LA DUCHESSE

7e édition. — 1 volume in-18

HISTOIRE DES PEINTRES FLAMANDS

1 volume in-folio, illustré de 100 magnifiques gravures

POÉSIES COMPLÈTES

8e édition. — 1 volume in-8. — Gravures

DE L'IMPRIMERIE DE L. POUPART-DAVYL

ARSÈNE HOUSSAYE

LES

GRANDES DAMES

II

MADAME VÉNUS





PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS
1868





LES GRANDES DAMES

LIVRE II

MADAME VÉNUS

I

LE BOUQUET DE ROSES-THÉ

Vous vous rappelez — madame — les aventures de M. Octave de Parisis à travers le beau monde parisien. Je voudrais bien faire un cours de morale en action; avec un pareil héros, j'ai toutes les peines du monde à réussir; mais comme il n'y a pas de nuit qui n'amène le jour, il n'y a pas de péché qui ne fasse aimer la vertu.

Quand nous avons fermé la dernière page du premier volume de cette Iliade amoureuse, mademoiselle Geneviève de La Chastaigneraye venait de tomber foudroyée pour avoir respiré un bou-

quet de roses-thé. Elle qui n'avait pas voulu retourner au château dans un palanquin, elle y fut portée dans les bras d'Octave.

Ce fut une révolution tout autour d'elle; le curé et le médecin accoururent en même temps : c'était à qui sauverait son âme, c'était à qui sauverait son corps.

Le curé n'avait que faire de toutes ses bénédictions, parce que Geneviève était une de ces pieuses créatures qui traversent le monde comme une image de Dieu, exemple vivant de toutes les beautés et de toutes les vertus.

Le médecin pouvait-il sauver le corps ?

Le duc de Parisis lui dit qu'il ne doutait pas qu'elle n'eût respiré dans un bouquet le poison subtil des Médicis, dont le secret s'est transmis dans quelques grandes familles. Le médecin secoua la tête d'un air de doute; mais comme Octave insistait, il s'écria :

— Attendez donc ! Je me souviens que Richelieu et Mazarin avaient le contre-poison; mais je crois encore que mademoiselle de La Chastaigneraye est tout simplement évanouie.

La jeune fille était couchée sur une chaise

longue devant une fenêtre ouverte. L'air vif frappait son front et soulevait ses cheveux. Le médecin demeurait à la porte du château; il courut chez lui, après avoir recommandé à Octave de tenir toujours des sels sur les lèvres de Geneviève.

Quand il revint, Geneviève avait entr'ouvert les yeux; Octave la soulevait dans ses bras, agenouillé devant la chaise longue. Son âme, devenue une volonté, avait-elle fait le miracle du contre-poison? Non, sans doute. Geneviève referma ses yeux et sembla retomber plus profondément dans la mort.

On peindrait mal le désespoir d'Octave; il regardait mademoiselle de La Chastaigneraye, il regardait le médecin avec des yeux désolés et suppliants.

— Docteur! docteur! apportez-vous la vie?

— A-t-elle parlé? demanda le médecin.

— Non; elle a entr'ouvert les yeux et les a refermés presque aussitôt.

— Elle m'a regardée, s'écria mademoiselle de Moncenac en poussant des hurlements; je suis sûre que c'était pour me dire adieu.

Le médecin s'était penché sur mademoiselle de La Chastaigneraye; il lui versa dans la narine et sur la bouche une composition où dominaient le chlore, le café et le thé.

— C'est tout simplement le contre-poison des Orientaux, dit le médecin.

En même temps il oignit les tempes d'une liqueur blanche qui exhalait une forte odeur marine.

— La nature donne les poisons, la nature donne les contre-poisons. J'ai essayé cette eau sur une femme qui venait de mourir; l'action est telle, qu'elle a remué la tête.

Comme le médecin disait ces mots, Geneviève rouvrit les yeux et tendit les bras comme pour mieux respirer. La vie était revenue.

— Je ne comprends pas, dit-elle.

Une heure s'était passée, elle se croyait encore sur le chemin de l'église; elle n'avait aucune conscience de son évanouissement. Elle sembla touchée de voir Octave à ses pieds, dans l'attitude de l'amour et de la douleur; l'émotion l'avait brisé, il était pâle, il était désolé encore, il ne savait pas si on triompherait du poison; car,

pour lui, il ne doutait pas du poison dans le bouquet de roses-thé.

Il se rappelait que c'était une jolie petite fille, toute blonde et toute souriante, la plus jeune des paysannes, qui avait offert le bouquet à Geneviève.

Mais ce n'était pas cette enfant qui avait cueilli les roses. Il donna l'ordre qu'on recherchât la petite fille.

— Que s'est-il donc passé? demanda Geneviève.

— Vous avez respiré ce bouquet qui est là-bas, vous avez pâli et vous vous êtes trouvée mal.

— Bien mal, sans doute, puisque je me sens mourir encore.

— Voyons, voyons, dit le médecin, il faut vivre, il faut vouloir vivre, vous allez marcher.

— Jamais, dit Geneviève toujours anéantie.

Octave comprit, comme le médecin, que l'immobilité était fatale. Bon gré, mal gré, il fallut que Geneviève essayât de se tenir debout, appuyée sur Octave et sur le médecin, avec les larmes de mademoiselle de Moncenac pour spectacle.

On avait amené la petite fille.

— Mon enfant, qui vous avait donné ce bouquet?

— Mais c'est un bouquet du château.

— Qui donc l'a cueilli?

— Tout le monde.

— Qui est-ce tout le monde?

— Je ne sais pas; on m'a dit que c'était le plus joli bouquet, et qu'il fallait me le donner à moi parce que j'étais la plus petite.

— Qui vous a dit cela?

— Tout le monde.

Vainement on questionna l'enfant, elle ne répondit pas autre chose. Octave se promit bien de faire une enquête, mais il ne voulut pas mettre la petite fille à la question.

Le souvenir de Violette, qu'il croyait avoir entrevue errant autour du château, lui revint tout à coup.

— Oh mon Dieu! murmura-t-il.

Mais il dit aussitôt :

— Non, ce n'est pas elle.

Cependant mademoiselle de La Chastaigneraye commençait à marcher toute seule; sans doute elle trouvait bien doux de s'appuyer sur Octave,

mais sa pudeur s'était réveillée avant sa force : elle se dégagea du bras de son cousin et alla s'appuyer à la fenêtre.

— Quel beau ciel! dit-elle comme pour remercier Dieu.

— Oui, dit le médecin, est-il possible que le ciel soit si pur, et qu'il y ait des empoisonneurs sur la terre; car vous l'avez échappé belle. Il y avait, je n'en doute pas, sur le bouquet une poussière d'opium, d'acide prussique, de digitale pourprée, de noix vomique et de ciguë, que j'ai combattue par mon antidote.

Le médecin ne voulait pas qu'on s'imaginât que c'était un évanouissement.

— Oui, dit Geneviève, on avait voulu me faire mourir dans les roses; je sais bien, moi, qui a donné ce bouquet; mais je serai comme la petite fille, je dirai que c'est tout le monde.

II

LE POISON DES MÉDICIS

Cependant le bouquet avait disparu.

— Où sont donc ces roses? demanda tout à coup Geneviève.

— Je ne sais pas, dit Octave; j'avais dit qu'on apportât le bouquet ici; je ne le vois pas.

On entendit alors un grand tumulte dans la cour de service; on criait au secours, on pleurait tout haut.

— Qu'est-ce que cela? demanda mademoiselle de La Chastaigneraye.

Le médecin était descendu pour retourner chez lui. Il remonta à cet instant.

— En voici bien d'une autre, dit-il tout pâle et tout ému, en agitant le bouquet de roses.

Il se jeta sur un fauteuil.

— Parlez! parlez!

— Comme je descendais pour m'en aller, on m'a dit : « Accourez donc vite, voilà Rose Dumont qui se trouve mal. » Elle se trouvait si mal qu'elle était morte.

— C'est impossible!

— C'est impossible, mais cela est. Et ce qui va bien plus vous étonner, c'est qu'elle a été tuée par le fameux bouquet de roses. Vous voyez bien que les roses étaient empoisonnées. Vous en êtes revenue de loin, mademoiselle! Figurez-vous que cette grosse bête-là s'est mise à rire quand on lui a dit que vous étiez empoisonnée par des roses. Elle avait elle-même rapporté le bouquet. « De si belles roses! » s'est-elle écriée. Et elle a respiré à plein nez et à pleine bouche, comme elle eût fait d'un panier de fraises. Cela n'a pas été long : quand je suis descendu, on me l'a montrée couchée sur les dalles. Mais j'ai eu beau

faire, le sang est trop vif chez elle, le contre-poison n'a pu agir; j'ai eu beau la saigner, il était trop tard.

— C'est épouvantable! s'écria Geneviève.

Le médecin avait dit tout cela en tenant à la main le bouquet de roses. Octave le prit, arracha ce qui restait de papier et dénoua le ruban rouge de Violette, sans se douter que c'était un ruban de Violette. Et comme il prenait les roses une à une, Geneviève lui dit :

— Est-ce que vous voulez les respirer aussi?

— Non, je cherche.

— Vous imaginez-vous que vous allez trouver la carte de celui ou de celle qui a envoyé ces roses?

— Il faudra pourtant savoir d'où elles viennent.

— On le saura, dit le médecin. Ah! c'est un beau cas pour la médecine.

— Chut! dit Geneviève, gardez-vous bien de parler de cela.

— Quoi! mademoiselle, je ferais le silence sur un crime aussi abominable!

— Oui, vous ferez le silence; car je serais

désespérée que, hors des murs de ce château, on s'occupât de moi.

— Mais, mademoiselle...

— Mon cher docteur, vous m'avez sauvé la vie, n'est-ce pas?

— Oui, je vous ai sauvé la vie.

— Eh bien! achevez votre œuvre; n'oubliez pas que vous me ferez mourir de chagrin s'il y a un procès criminel.

Le médecin serra la main de Geneviève et sembla lui promettre, en ne disant plus un mot, qu'il ne parlerait pas de l'empoisonnement.

Octave avait éparpillé toutes les roses. Le médecin les ramassa en disant :

— Vous me permettrez au moins, pour mon amour de l'étude, d'emporter le bouquet, cela paiera ma visite de ce matin.

Le médecin réunit les roses et les emporta, sans oublier le ruban rouge.

— Eh bien! dit mademoiselle de La Chastaigneraye à M. de Parisis quand ils furent seuls, que pensez-vous de tout cela?

— Je pense, ma cousine, qu'il n'en faut rien penser du tout.

III

L'ADIEU DE VIOLETTE

Violette ne s'était pas consolée avec le grand d'Espagne des volageries d'Octave; elle avait beau comprimer son cœur, le premier amour était là qui parlait haut. Un instant, quand elle s'était jetée dans la vie d'aventures, elle avait espéré oublier le duc de Parisis; mais cette fatale image était revenue plus despotique que jamais, s'imposant par toutes les fascinations. Elle voulait devenir une femme forte; mais elle avait beau courir toutes les étapes du vice, elle avait beau mettre tous les masques qui cachent le cœur, la

pauvre petite Violette se réveillait toujours tendre et douce. Aussi c'était pitié de lui voir jouer la haute comédie des coquines.

A peine Octave était-il parti pour Parisis, qu'elle fut prise d'un grand désespoir pour s'être vengée à Dieppe. Puisqu'il s'était affiché avec elle, c'est qu'il l'aimait. Elle aurait dû se résigner à ses fantaisies. Elle ne doutait pas qu'en reprenant sa douceur des premiers jours, elle ne reconquît son amant.

Elle alla pour le voir à son hôtel le soir même de son départ. Un des domestiques d'Octave, qui voulait du bien à Violette et qui croyait que son maître s'ennuyait à Parisis, lui conseilla d'aller le retrouver au château, où sans doute il serait ravi de la voir arriver. Rien n'est impossible à une femme amoureuse : elle partit pour Parisis le jour où l'on faisait à Champauvert la lecture des testaments.

La Bourgogne était le pays de sa mère; mais Violette n'y était pas allée depuis sa naissance. Elle avait plus d'une fois dit à Octave : « Nous sommes du même pays, » comme si cela dût la rapprocher encore de lui.

Le hasard, qui fait bien les choses, la mit nez à nez, à une table d'hôtellerie à Tonnerre, au Lion d'or, avec madame Portien, qui dînait là pour n'avoir pas voulu dîner avec Geneviève de La Chastaigneraye et Octave de Parisis.

Quoique madame Portien n'eût pas une figure sympathique, il restait dans son air je ne sais quoi de la femme de race qui plut à Violette. On verra bientôt que ces deux femmes devaient fatalement se rencontrer.

Madame Portien était encore tout à la fureur qui l'avait prise au dernier testament lu. Aussi, ne regardant qu'en elle-même, ce fut à peine si elle avait entrevu Violette.

La jeune fille avait eu le bon esprit de revêtir un simple costume de voyage, comme toutes les femmes du monde qui vont aux eaux, si bien qu'on ne pouvait s'imaginer que ce fût une femme galante. On sait que mademoiselle Violette de Parme avait une figure poétique qui eût été partout une lettre de recommandation, même dans le meilleur monde, quand elle ne se barbouillait pas trop la figure de poudre de riz.

Comme il n'y avait ce jour-là que des hommes

attablés dans la salle à manger, elle se hasarda à parler à madame Portien.

— Le château de Parisis, madame, est-il bien loin de Tonnerre?

Madame Portien leva la tête avec la plus vive curiosité et dévisagea Violette.

— Vous allez à Parisis, mademoiselle?

— Peut-être, madame.

Violette avait rougi comme la Violette d'autrefois.

— Eh bien! madame vous ne trouverez pas M. de Parisis.

Madame Portien avait dit tour à tour *mademoiselle* et *madame* comme eût fait un juge d'instruction.

— Il est donc déjà reparti pour Paris? demanda Violette.

— Non, mademoiselle; mais il est en train de se marier au château de Champauvert.

Cette fois, Violette pâlit.

— Ah! dit-elle simplement, je ne savais pas cela.

Madame Portien vit bien qu'elle avait porté un coup à Violette. Ce lui fut une grande joie; il lui

sembla doux de faire souffrir son prochain comme elle-même, un jour qu'elle enrageait : c'était d'ailleurs son pain quotidien. Même quand elle était heureuse, tout le monde était malheureux autour d'elle.

De tous les Parisis, madame Portien était indigne de ce beau nom. Sa mère, une sœur du duc Raoul de Parisis, avait épousé le comte de Pernan et n'avait eu qu'une fille : aussi Edwige avait bientôt dominé la maison avec les caprices violents d'une nature rebelle.

Elle avait mal commencé :

A seize ans elle allait à Paris avec sa femme de chambre pour accoucher d'un enfant anonyme qu'elle ne voulut pas revoir, moins dans l'horreur de sa faute que par l'absence d'entrailles.

A dix-sept ans, elle avait fui le château natal avec un aventurier qui avait dirigé un théâtre à Lyon et qui était venu près de Parisis voir un oncle curé, dont il espérait quelque argent. On ne dira pas cette vulgaire histoire d'un enlèvement qui ne se fit que par une brutale passion où l'amour ne se montra pas. Au bout de quelque temps, le curé arrangea tout. On aima mieux le déshonneur

d'une mésalliance que le déshonneur d'une aventure. On espéra tout sauver : on perdit tout. Théodore Portien avait commencé par entamer la dot, même avant la cérémonie; il continua de plus belle, jusqu'au jour où la mariée se retourna contre lui pour défendre son bien, car elle était née avare : enfant, elle vendait ses poupées pour avoir de l'argent; jeune fille, elle volait les jetons du jeu; bien mieux, elle volait les pauvres : quand sa grand'mère, la duchesse de Parisis, qui était aussi la grand'mère d'Octave, voulait qu'une aumône arrivât à son adresse, il ne fallait pas qu'elle passât par ces mains déjà souillées. Quand Théodore Portien trouva une femme rebelle devant son coffre-fort, il s'imagina qu'il était sur la scène et parla mélodramatiquement; il menaça de se faire déclarer en faillite : le coffre-fort tint bon. Il montra un poignard; mais la femme était à la hauteur du mari : elle saisit le poignard et le leva sur lui; il y eut une lutte horrible qui retentit jusque dans les journaux du temps. On se sépara, puis on se reprit : il y a des amours qui ne vivent que dans les injures de la honte et du crime; il y a les voluptés du déses-

poir. On se sépara encore; cette fois, le tribunal parla. Quand les biens furent à l'abri, l'horrible femme livra encore son corps. Théodore Portieu jouait le rôle de ce marquis de la cour de Louis XV qui ne venait voir sa femme que moyennant cent pistoles, et qui ne se débottait pas si le souper n'était pas bon.

Mais la vraie passion de la Portien, c'était la passion de l'or. Elle achetait les faveurs de son mari : elle eût vendu les siennes si elle se fût trouvée sur un tout autre théâtre ; mais elle vivait très-oubliée dans une petite terre qui lui restait de sa dot, à quelques lieues de Parisis, convoitant sa part d'héritage dans la fortune de mademoiselle Régine de Parisis, et se promettant bien, dès qu'elle aurait un bon million, d'aller jouer de son reste à Paris. Sa tante Régine n'avait que quelques années plus qu'elle, mais elle semblait lui promettre, par sa pâleur toute maladive, de mourir bientôt.

Voilà quelle était madame Portien quand mourut mademoiselle Régine de Parisis.

A l'heure de la mort, elle alla s'installer au château comme pour veiller sur son bien.

On n'a peut-être pas oublié les deux mots dits par Geneviève à Octave pendant la lecture des testaments : — *Le croiriez-vous ? cette nuit... mais je ne veux rien dire...*

Or, que s'était-il passé cette nuit-là ? Pendant que tout le monde dormait au château, une vraie nuit de repos après tant de nuits d'anxiété et de fatigue, madame Portien, tourmentée par le bruit des testaments, avait pénétré à pas de loup dans la chambre de la morte ; et là, dans l'horrible silence des mauvaises pensées et des mauvaises actions, elle avait forcé un petit secrétaire en bois de rose où sa tante écrivait et cachait ses secrets. Qu'avait-elle trouvé ? des brouillons de lettres et des brouillons de testaments. Elle avait lu rapidement. Elle désespérait de mettre la main sur autre chose, quand un pli cacheté lui apparut avec sa cire rouge : elle le saisit, ne doutant pas qu'elle ne tînt sa ruine ou sa fortune.

Geneviève, qui ne dormait pas non plus cette nuit-là, mais qui sans doute ne pensait pas au testament, avait suivi sa cousine avec curiosité ; elle avait tout vu, parce qu'elle avait pu se cacher sous la portière du cabinet de toilette. Elle ne fut

pas peu surprise de l'étrange expression de cette figure dominée par une idée maudite; mais elle fut bien plus surprise encore quand madame Portien, après avoir lu le pli cacheté, regarda autour d'elle et l'alluma à la bougie. Mademoiselle de La Chastaigneraye s'enfuit effrayée; elle alla se cacher comme si elle eût été atteinte elle-même par cette souillure d'une personne de sa famille. Madame Portien avait brûlé un testament qui la déshéritait; mais c'était un ancien testament.

Ce sacrilége n'avait pas empêché l'horrible femme de subir le déshérit.

On comprend dans quelles idées de sourde fureur et de sourde vengeance madame Portien s'était éloignée du château de Champauvert.

Elle ne doutait pas que Geneviève ne devînt bientôt la duchesse de Parisis; elle se voyait non-seulement bannie de la fortune, mais bannie de la famille. Elle enrageait de voir s'évanouir ses dernières espérances; le rôle qu'elle voulait jouer à Paris, elle ne le jouerait pas; les paysans au milieu desquels elle vivait ne manqueraient pas de se moquer d'elle; elle ne voyait plus sur son

chemin que des avanies; elle avait semé le mal, elle ne recueillerait plus que le mal.

Toutes ces idées lui traversaient la tête, quand Violette, qui dînait à côté d'elle dans l'hôtellerie de Tonnerre, lui adressa cette question : *Le château de Parisis est-il bien loin de Tonnerre?*

Madame Portien interrogea Violette, comme si elle avait sous la main, par un hasard providentiel — les coquins et les coquines mettent la Providence partout — comme si elle avait sous la main un instrument de vengeance: elle avait deviné tout de suite que Violette était une maîtresse d'Octave de Parisis.

Les amoureux et les amoureuses aiment à jaser quand on parle à leur cœur. Violette ne vit dans madame Portien qu'une femme curieuse, car celle-ci ne démasquait jamais ses batteries.

— Vous l'aimez donc bien, ce mauvais sujet? demanda madame Portien.

— Oui, ç'a été mon bonheur et mon malheur, dit ingénument Violette. Mais que voulez-vous! on n'en meurt pas, puisque je ne suis pas morte. On dit qu'on se console parce que la vie est un perpétuel chagrin. Se consoler, c'est souffrir

ailleurs. Moi je me consolerai en pensant au bonheur d'Octave.

— Ah! vous n'êtes pas vaillante! s'écria madame Portien, emportée plus loin qu'elle ne voulait. Vous n'aimez pas les batailles de femmes; vous ne voulez pas lutter contre mademoiselle de La Chastaigneraye.

— Non, je veux que monsieur de Parisis soit heureux.

— Qui vous dit qu'il sera heureux? Geneviève est une étrange fille, qui fera le malheur du duc.

— Vous la connaissez donc?

— Un peu : mais elle est si singulière qu'elle ne se connaît pas elle-même. Ah! si j'étais comme vous, belle et jeune, je ne voudrais pas que mon amant m'échappât. C'est lâche de rendre les armes avant le combat.

En ce moment, une fille de l'auberge apporta un magnifique bouquet de roses-thé, qu'elle venait de cueillir dans le jardin voisin. Les roses de Tonnerre sont renommées comme les roses de Provins.

La fille d'auberge présenta le bouquet à madame Portien.

— Non, dit madame Portien, dans la peur de donner cent sous à cette fille. Offrez cela à mademoiselle.

La fille d'auberge se tourna vers Violette, qui lui donna un louis.

— Ah! les belles fleurs! dit Violette.

Elle les admira et les respira.

Une idée traversa son cœur et le fit battre.

— Madame, dit-elle en se retournant vers madame Portien, savez-vous quel sera le dernier mot de ma passion pour M. de Parisis? Ce sera ce bouquet.

— Comment cela?

— Je vais le lui envoyer avec une prière, une prière de l'offrir à mademoiselle de La Chastaigneraye. Ce sera mon cadeau de noces, et jamais elle n'entendra parler de moi.

— Jamais?

— Jamais! jamais! jamais!

Une idée traversa le cœur de madame Portien et le fit battre.

Elle aussi avait sa vengeance.

— Eh bien, mademoiselle, dit-elle, donnez ce bouquet à ce gamin qui joue là du violon : dans

deux heures il sera dans les mains du duc de Parisis.

— Madame, je vous remercie !

Violette écrivit ce simple mot à Octave :

« Mon ami, j'étais revenue à vous ; mais je « sais tout.

« Adieu : nous ne nous reverrons pas.

« Gardez-moi une bonne pensée, comme je « garderai de vous mon plus cher souvenir.

« Nous sommes morts l'un pour l'autre, ne profanons jamais nos tombeaux.

« VIOLETTE. »

Madame Portien avait appelé le petit joueur de violon :

— Tu vas aller porter ce bouquet au château de Champauvert, où je t'ai rencontré hier. Tu seras bien payé, mais pars tout de suite.

Violette avait demandé du papier blanc pour envelopper le bouquet. Après l'avoir baisé une dernière fois, elle noua la tige avec un ruban rouge qu'elle prit dans ses cheveux.

— Il aimait tant mes cheveux! dit-elle avec un soupir.

On vint avertir les voyageurs que le train de Paris allait partir. Violette pensa que ce qu'elle avait de mieux à faire c'était de rebrousser chemin. Elle se hâta de mettre son chapeau, elle serra affectueusement la main sèche et crochue de madame Portien, elle donna un autre louis à son petit ambassadeur en guenilles, et elle sauta dans l'omnibus qui conduisait au chemin de fer.

Le bouquet de roses-thé arriva-t-il dans la blanche main de Geneviève?

IV

L'AME EN PEINE

Or Violette manqua le train. Elle rentra à Tonnerre, repassa par l'hôtel, tout en se demandant ce qu'elle allait faire jusqu'au train de nuit.

— Si je pouvais voir Octave ! se demanda-t-elle.

Le silence et l'ennui de la province jettent les amoureux de Paris plus loin dans la passion, parce qu'ils sont tout à eux-mêmes.

Violette demanda s'il y avait de bons chevaux à l'hôtel. Naturellement on lui répondit qu'on pouvait atteler à une calèche les deux meilleurs chevaux du département. Elle parla de Cham-

pauvert : on lui promit qu'en moins de deux heures elle serait là.

Il était trop tard.

Mais comme cette idée de revoir Octave l'avait envahie, elle décida qu'elle irait le lendemain à la première heure à Champauvert.

Quand Octave se leva le dimanche matin, comment ne vit-il pas Violette qui rôdait dans la campagne, les yeux sur le parc?

Pour elle, elle l'aperçut qui fumait sur le perron. A quoi pensait-il? Il semblait rêver. Elle se demanda si son souvenir ne passait pas dans son âme. Elle eut envie de sauter par dessus les haies pour aller se jeter dans ses bras!

— Est-ce possible! se dit-elle. C'est lui et c'est moi! En une demi-minute je pourrais l'embrasser et pourtant je reste clouée ici... Mais cette jeune fille viendrait, je ne veux pas la voir...

Octave descendit dans le parc. Violette se rapprocha de la clôture. S'il se fût approché, sans doute elle eût crié : — *Octave, c'est moi!*

Comme il tournait la tête de son côté, elle s'imagina qu'il l'avait vue, mais il s'enfonça sous les marronniers.

Si Violette eût été devant le parc de Parisis, certes elle eût franchi la haie; mais elle se voyait devant le château de mademoiselle de La Chastaigneraye : elle ne se hasarda pas.

— Non, dit-elle, je ne suis ici ni chez moi ni chez lui.

Elle sentit que plus elle s'était rapprochée d'Octave, plus elle était loin de son amant.

Elle se décida à regagner sa calèche qui l'attendait à quelque distance du village. Elle était venue jusqu'au parc par des sentiers détournés ; en s'en retournant elle se hasarda un peu plus et voulut même entrer à l'église. Ce fut alors qu'elle vit apparaître M. de Parisis et mademoiselle de La Chastaigneraye, suivis de mademoiselle de Moncenac et de madame Brigitte, qui allaient tous à la messe.

Violette était masquée par le bouquet d'arbres de la place publique; mais elle vit bien l'expression amoureuse d'Octave et de Geneviève.

— Puisqu'ils sont heureux, dit-elle tristement, je m'en vais.

Elle ne fut pas peu surprise, à cet instant, quand elle vit passer les jeunes paysannes qui

préparaient une ovation à mademoiselle de La Chastaigneraye à sa sortie de l'église. On vint faire la répétition sous les arbres. C'était une vraie comédie. Quoiqu'elle se fût un peu éloignée, Violette comprit bien de quoi il était question. Elle fut plus surprise encore quand on apporta du château son bouquet de roses-thé sur la corbeille de fleurs qu'on devait offrir à la « châtelaine, » selon l'usage antique et solennel.

Elle l'avait reconnu à son ruban rouge.

Pourquoi le bouquet, qui devait arriver le samedi soir à Champauvert, n'était-il arrivé que le dimanche matin ?

Toutes les jeunes filles, moins une, entrèrent dans l'église. Celle qui resta sous les arbres devait veiller à la corbeille et aux couronnes de marguerites destinées à les coiffer toutes quand elles feraient cortége à Geneviève.

Violette ne craignait plus d'être vue par Octave.

Que lui importait le reste du monde ! D'ailleurs sa douleur l'aveuglait. Elle allait s'approcher de la paysanne, quand celle-ci, qui l'avait vue et qui croyait que c'était une nouvelle venue

au château, abandonna toutes ses fleurs pour courir chez une voisine.

Violette s'approcha d'autant plus.

— Eh bien! dit-elle, voilà un bouquet qui ne s'est pas trompé d'adresse.

Elle entr'ouvrit l'enveloppe de papier.

— Elles sont aussi fraîches qu'hier, ces roses-thé!

Elle saisit le bouquet avec un sentiment de jalousie et reprit sa lettre d'adieu à Octave.

Pourquoi remit-elle le bouquet dans la corbeille?

Deux heures après elle était à Tonnerre. Le soir elle dînait à la Maison d'Or.

V

LES CINQ MILLIONS

Il fallait quelques jours pour que mademoiselle de La Chastaigneraye reprît ses forces.

Dès qu'elle fut sur pied, elle voulut récompenser les paysannes de son cortége du dimanche.

Chacune des jeunes filles, y compris la petite fille qui avait présenté le bouquet, reçut deux mille cinq cents francs en or des mains de mademoiselle de La Chastaigneraye. Ce n'était que bénédictions et larmes. Dieu a mis la joie si près des larmes, que la joie pleure toujours, si c'est la joie du cœur.

Huit jours s'étaient passés; la figure de mademoiselle Régine de Parisis était déjà bien loin. Un événement fait ombre à un événement. Les funérailles de la jeune Rose Dumont mirent au second plan celles de la vieille châtelaine de Champauvert. M. de Parisis et mademoiselle de La Chastaigneraye parlaient encore de leur tante, mais ils parlaient bien plus du mystérieux bouquet.

Le procureur impérial, sur une lettre du médecin et sur la rumeur publique, était venu commencer une enquête; mais Octave et Geneviève l'avaient supplié de faire l'oubli, tant ils avaient l'effroi d'un procès en cour d'assises, qui viendrait les mettre en spectacle. Selon mademoiselle de La Chastaigneraye, le bouquet n'était pas empoisonné; il y avait de l'orage ce jour-là, elle n'avait subi qu'un simple évanouissement. Rose Dumont était morte, il est vrai, après avoir respiré le bouquet; mais cette fille était sujette aux étourdissements, le sang la tourmentait, elle dormait toujours, elle était maladive, quoique très-rouge. M. de Parisis appuya les raisonnements de sa cousine; c'était un pieux mensonge qui pouvait

sauver un coupable n'ayant pas la conscience du crime, et qui devait leur épargner à eux beaucoup d'ennuis; sans compter qu'il avait bien, lui aussi, ses idées sur l'origine du crime, et qu'il eût été désolé que la lumière se fît.

Le procureur impérial parut décidé à ne pas suivre l'enquête, quoiqu'elle fût déjà ordonnée.

Cependant Octave devait partir le dimanche matin; ses chevaux l'attendaient tout attelés et tout impatients. Il avait pris en s'éveillant une tasse de chocolat, il comptait déjeuner à Parisis; mais il était déjà midi, et il resta bien volontiers à déjeuner à Champauvert, sur une simple prière de Geneviève, à l'heure des adieux.

— Ce n'est pas tout, mon cousin, vous dînerez encore avec moi; ce soir, vous vous en irez par le clair de lune.

Octave se fit rapidement cette question :

— Pourquoi Geneviève veut-elle me retenir à dîner, et pourquoi me donne-t-elle après cela la clef des champs par le clair de lune?

Et il se répondit :

— C'est peut-être parce qu'elle s'imagine que je m'ennuie.

Mais la jalousie et l'inquiétude étaient entrés dans son âme. Le clair de lune lui avait rappelé les visions sous les arbres du parc : l'homme noir et la femme blanche, la première nuit de son séjour à Champauvert.

— Eh bien! ma chère Geneviève, je vais vous prouver que je vous aime bien : je ne partirai que demain pour Parisis.

Il fut impossible à Octave de bien lire dans l'expression qui se répandit sur la figure de sa cousine.

— Connaissez donc les femmes, murmura-t-il, étudiez-les pendant dix ans, soyez Don Juan et Larochefoucauld, pour vous trouver tout d'un coup devant des hiéroglyphes comme celui-là.

On était au dessert, on passait les plus beaux fruits du monde : des pêches qui riaient à toutes les gourmandises, des raisins qui donnaient soif à toutes les lèvres.

— Mesdames, dit mademoiselle de La Chastaigneraye à madame Brigitte et à mademoiselle de Moncenac, vous vous imaginez peut-être que depuis le testament lu il y a huit jours, ce sont là des fruits de mon jardin? Eh bien! ce sont des

fruits du jardin de monsieur Octave de Parisis, car il y a un autre testament.

— C'est une plaisanterie! dit Octave.

Et se tournant vers Geneviève :

— Ma cousine, si vous reparlez de cela, je vais redemander mes chevaux.

On ne s'était jamais si bien disputé à qui n'aurait pas cinq millions.

VI

LA DAME BLANCHE.

Dans l'après-midi, M. de Parisis, mademoiselle de La Chastaigneraye et mademoiselle de Moncenac montèrent à cheval pour parcourir la forêt.

Octave était émerveillé de voir Geneviève en amazone; jamais la beauté héraldique ne s'était plus fièrement dessinée sous les vertes ramures; son cheval lui-même avait des airs hautains, comme s'il eût compris que mademoiselle de La Chastaigneraye avait toute la majesté d'une reine.

En revanche, jamais depuis qu'il y a des amazones, on n'avait vu de caricature pareille à mademoiselle de Moncenac, d'autant plus qu'elle avait revêtu une amazone bleu de roi, qui criait encore plus aux yeux avec les tons ardents de la figure.

Octave avait comme toujours son grand air, sa désinvolture et son sourire dédaigneux.

A la Croix-des-Dames, le cheval de mademoiselle de Moncenac prit peur et la jeta fort galamment dans un fossé. Elle était trop ronde et trop dodue pour se rien casser. Octave la ramassa et la replanta à cheval comme si de rien n'était.

A cela près, d'ailleurs, la promenade fut charmante.

Il est inutile de vous dire que Parisis posa bien des points d'interrogation devant les énigmes de son sphynx aux yeux noirs. Mais plus il cherchait la lumière dans ce cœur aux abîmes, plus la jeune fille le plongeait dans les ténèbres; elle mettait tous les masques. Tantôt profonde, tantôt insouciante; hasardant un mot de philosophie après avoir jeté un mot naïf; montrant tour à

tour des nuages et des clartés sur son front; disant de l'air du monde le plus simple : « Je ne sais rien, » tout en jetant un regard plein d'éloquence muette.

— Ma cousine, dit tout à coup Octave, est-ce que vous aimez aussi les promenades nocturnes au clair de la lune?

— Oui et non, mon cousin. J'obéis toujours à mes inspirations, pourtant je vous avoue que je ne suis pas lunatique le moins du monde.

— Avez-vous peur la nuit?

— Jamais. Si j'avais peur, est-ce que je resterais dans ce château, habité par les ombres errantes comme tous les vieux châteaux?

— Vous croyez aux revenants?

— Oui et non. Je crois que les âmes gardent encore longtemps la figure insaisissable des corps. Voilà pourquoi on les appelle des ombres. Mais je vous avoue que je n'en ai jamais vu.

Octave n'osa pas insister sur ses visions du parc. Il savait bien d'ailleurs que ce n'était pas des ombres.

Le dîner fut gai pour un dîner de deuil; la jeunesse s'accuse toujours et triomphe de tout.

Les paysans d'ailleurs n'en avaient pas fini avec leurs surprises. Le violon, la flûte et le hautbois, amour insensé des quadrilles rustiques, vinrent, au dessert, marier leurs sons harmonieux. Jamais pareil trio n'avait offensé les oreilles de gens qui aiment la musique; mademoiselle de Moncenac elle-même demandait grâce tout en éclatant de rire.

On prit le café sur le perron du jardin, où l'on eut la visite du curé de La Roche-L'Épine, accompagné cette fois du curé de Champauvert.

La conversation n'en fut pas beaucoup plus catholique; on raconta des histoires de paysans pour prouver que les sept péchés capitaux ont trouvé chez eux bon logis à pied et à cheval. A force d'habiller et de raviver les vices, la civilisation les transforme jusqu'à en faire des vertus; c'est dans la paix et l'innocence des champs qu'on retrouve le péché dans toute sa force brutale.

Le curé de La Roche-L'Épine offrit du café au curé de Champauvert, sachant bien que son compagnon refuserait.

— Vous n'y perdrez rien, dit-il à mademoiselle

de La Chastaigneraye, car j'en prendrai deux tasses.

On parla des dots faites si gracieusement aux huit paysannes.

— Vont-elles se marier? demanda mademoiselle de Moncenac.

— Si elles vont se marier! s'écria le curé de La Roche-L'Épine qui avait « le mot pour rire, » je le crois bien, et plutôt deux fois qu'une.

— Oh! monsieur le curé, dit Geneviève avec quelque dignité, mais sans bégueulerie.

— Que voulez-vous, mademoiselle, c'est aujourd'hui dimanche.

— Je suis sûr, dit Octave, qu'à cette heure ces demoiselles ont autant de prétendants que ceux de Pénélope, sans compter Ulysse.

— Mon cousin, mon cousin, je vous rappelle à l'ordre.

— Eh bien, ma cousine, je suppose qu'on danse déjà devant l'église. Voulez-vous venir voir danser vos vingt mille francs?

— Vos vingt mille francs, mon cousin.

Geneviève essaya de parler aux deux curés du nouveau testament. Octave demanda ses chevaux.

Le curé de La Roche-L'Épine dit qu'il connaissait le Nouveau-Testament depuis qu'il savait lire.

Octave alluma un cigare et alla jusque devant l'église pour voir danser les filles et les garçons.

Les huit jeunes filles s'étaient encore habillées en blanc pour aller à la messe et pour venir remercier mademoiselle de La Chastaigneraye. Sur le préau elles n'étaient pas tout à fait aussi blanches que le matin. Comme M. de Parisis l'avait dit, elles étaient assaillies, assiégées, prises d'assaut, chacune avait une légion d'adorateurs, d'autant plus qu'on répandait le bruit que le jour du mariage mademoiselle de La Chastaigneraye en ferait bien d'autres.

C'était comique et odieux.

Huit poignées d'or avaient mis le feu aux quatre coins du village.

La veille, les pauvres filles avaient à peine un amoureux, qui leur parlait du haut de sa faulx ou de sa fourche; maintenant, on leur débitait les compliments les plus invraisemblables, sans oublier la phrase sacramentelle : « Ce que je vous en dis n'est pas pour votre argent. »

On prit le thé au château à dix heures, et on se retira à onze heures, comme la veille.

Vous pensez bien que Parisis ne tarda pas à se mettre à sa fenêtre.

Après une demi-heure d'attente, il jugea qu'il avait eu tort de se montrer: il pouvait effaroucher Roméo et Juliette. Il avait éteint les bougies, mais on pouvait le voir. Il ferma prudemment sa croisée et se mit en spectacle derrière le rideau.

Il réfléchit bientôt qu'il n'était pas bien digne de lui d'épier les mystères du château de Champauvert.

— Ce ne sont pas les mystères d'Udolphe, mais ils n'en sont que plus sacrés.

Et il se retira héroïquement de son embuscade.

— Après tout, dit-il, cela ne me regarde pas, mademoiselle de La Chastaigneraye est bien libre d'être folle comme toutes les femmes; elle n'est ni ma maîtresse ni ma fiancée; qu'elle ait ou qu'elle n'ait pas cinq millions, elle n'en est pas moins libre de ses actions, elle est belle, elle a vingt ans : qui peut répondre de son cœur, même dans les solitudes de la Bourgogne? Qui sait s'il n'y a

pas dans quelque villa voisine un gentilhomme campagnard ou un Parisien attardé qui travaille ses embûches?

Et tout en se prouvant qu'il n'avait pas le droit de regarder par la fenêtre, Parisis souleva le rideau. Il ne vit rien sous les arbres doucement agités par les brises déjà fraîches.

Il allait laisser tomber le rideau; mais minuit sonna, la curiosité retint sa main.

Tout à coup, au loin, au delà de la pièce d'eau, voilà que la vision blanche apparaît. Quand je dis la vision blanche, je ne veux pas faire croire que c'était une ombre, c'était bien une vraie femme qui marchait. Mais pourquoi cette dame blanche comme à l'Opéra-Comique, pourquoi cette robe blanche? demandera-t-on. Je n'en sais rien. Peut-être celle qui la portait voulait-elle faire croire à une vision.

— Sans doute, dit Octave avec un mouvement de fureur, le monsieur tout noir n'est pas loin.

Il faillit arracher le rideau quand il vit le monsieur noir aller à la rencontre de la dame blanche.

— Je comprends pourquoi Geneviève m'avait conseillé de partir à la brune.

Octave ralluma ses bougies comme s'il lui fût impossible de prendre un parti sans y bien voir.

Avant de réfléchir, il sonna, tout en se disant sans doute que tout le monde était couché, moins les amoureux du parc. A sa grande surprise, un petit groom qui vivait toujours dans le vestibule, jouant à la toupie ou faisant des caricatures, vint lui demander ses ordres.

— Mademoiselle de La Chastaigneraye dort-elle? lui demanda Octave en le regardant dans les yeux.

— Comment monsieur veut-il que je sache cela, puisque mademoiselle ne me dit ni bonjour ni bonsoir?

— Eh bien! va le demander à ceux qui le savent.

— Ceux qui pourraient me répondre sont couchés depuis longtemps.

— Eh bien! va les réveiller. Mais toi, pourquoi n'es-tu pas couché?

Le groom parut empêché de répondre.

— C'est parce que je ne sais pas l'heure qu'il est.

— Tu mens, dit Octave en élevant la voix.

Le groom se mit tout à coup à pleurer.

— Oh! quel malheur! monsieur va me faire mettre à la porte.

Octave s'aperçut seulement alors qu'il jouait un rôle indigne.

— Va-t-en, dit-il au groom. Je voulais prier mademoiselle de La Chastaigneraye de me prêter un livre si elle ne dormait pas encore.

Le groom disparut. Quelques minutes après, une fille de chambre, à peine habillée, apportait à Octave quelques volumes dépareillés.

— Est-ce cela, monsieur?

— Oui, dit-il sans regarder. Ce gamin a eu tort de vous parler. Peut-être aura-t-il réveillé ma cousine?

— Oh! monsieur, mademoiselle Geneviève ne dort pas si tôt.

— Comment! à minuit!

— Vous savez, monsieur, comment on vit ici : mademoiselle est si fantasque!

Ce mot avait échappé à la fille de chambre : elle frémit d'en avoir trop dit, et s'éloigna tout en rajustant ses jupes. C'était une belle créature qui ne demandait qu'à jaser; elle avait jugé, sur

le rapport du groom, que puisque M. de Parisis ne dormait pas, c'est qu'il s'ennuyait; elle avait pensé aux fortunes rapides que font les femmes de chambre dans leurs rencontres nocturnes avec les beaux messieurs de Paris : elle était apparue dans un déshabillé fort alléchant.

— Ma foi, elle est fort jolie, dit Octave.

Un peu plus, il la rappelait. Comme lord Byron, il trouvait que les femmes « sont trois fois femmes quand elles sortent du bal et quand elles sortent du lit » ; c'est le moment où la force du sang leur donne un magnétisme irrésistible. Octave était trop de l'école de don Juan pour dédaigner une femme sous prétexte que c'était une servante. Il n'avait donc pas de préjugés. Mais, tout à sa jalousie, il se contenta de lui crier :

— Mademoiselle, allez réveiller mes gens.

— Pourquoi donc, monsieur le duc?

— Je pars tout de suite pour Parisis.

Octave alluma le cigare de la colère et descendit lui-même.

Quand il ordonnait, ses gens n'y allaient pas de main morte; sous ses yeux, il fallait que tout se fît à la minute.

En moins d'un quart d'heure ses chevaux furent à la voiture.

Il s'était imaginé que mademoiselle de La Chastaigneraye, avertie par la femme de chambre ou par le groom, viendrait s'opposer à son départ, ou tout au moins lui dire adieu. Mais elle ne parut pas.

Au dernier moment, il remonta dans sa chambre, sous prétexte d'avoir oublié je ne sais quoi, — il n'en savait rien lui-même. — Il avait oublié de soulever une dernière fois le rideau pour voir sous les grands marronniers. Il ne vit rien que les feuilles qui ondoyaient au vent et la lune qui mirait sa pâleur dans la pièce d'eau

Il redescendit en toute hâte et partit.

— Je ne me croyais pas si bête, dit-il quand l'air de la nuit eut un peu frappé sur son front. Je me conduis comme un écolier. Ce que c'est que de ne plus être maître de son cœur! Il n'y a pas à se le dissimuler, j'aime Geneviève.

Et après un silence de cinq minutes, il avait sans doute vu plus profondément dans son cœur, il répéta :

— J'aime Geneviève.

Et comme il aimait à railler toujours, même les sentiments de son cœur, il reprit :

— J'aurais bien mieux fait de donner un tour de clef quand cette fille est venue ; elle se fût dévoilée à moi corps et âme ; j'aurais appris à connaître la maîtresse par la servante.

— Non, reprit-il en se jugeant et en se condamnant, c'est assez de profanations comme cela.

VII

LA DOT DE MADEMOISELLE ROSSIGNOL

L'aurore aux doigts de rose ouvrait les portes de l'Orient, quand Octave arriva au château de Parisis; ce qui veut dire, en prose du dix-neuvième siècle qu'il était cinq heures, quarante-cinq minutes, almanach de Mathieu Laënsberg.

Octave avait sommeillé en voiture; il monta à sa chambre à coucher, mais il ne se coucha pas. Il redescendit presque aussitôt et donna l'ordre qu'on lui amenât l'intendant.

L'air était vif, il fit allumer un grand feu dans le petit salon et promena mélancoliquement ses regards sur les meubles démodés, mais chers à

son souvenir. C'était dans ce petit salon, sur cette chaise longue, devant la fenêtre ouverte, que sa mère avait voulu mourir.

Il se revit agenouillé devant elle, mouillant de larmes ses mains blanches qui le bénissaient et qui retombaient sans forces.

Ces souvenirs peuplèrent soudainement cette silencieuse solitude.

Il se renversa sur un fauteuil et regarda amèrement le chemin parcouru depuis la mort de sa mère : le voyage en Amérique, l'expédition de Chine, et les aventures parisiennes. Il n'eut pas à rougir de cet examen de conscience; il avait été fier toujours, aventureux, héroïque; s'il s'était attardé dans les folies de la vie parisienne, c'était encore à ses yeux de l'héroïsme, puisqu'il avait pris le premier rôle parmi les Alcibiades de son temps, à la pointe de son épée et à la pointe de son esprit. Il ne se reconnaissait qu'un tort — un tort bien léger — celui d'avoir dévoré deux millions.

L'intendant, qui était en éveil depuis quelques jours, ne se fit pas attendre.

— Monsieur Rossignol, lui dit Octave, expli-

quez-moi pourquoi le château de Parisis, qu'on a toujours estimé au delà d'un million, sans compter les vignes, n'a plus de revenus pour moi?

Et comme Octave voulait que l'intendant y mît plus de laisser-aller, il lui offrit un cigare.

C'était un petit homme fluet et rapide, qui semblait obéir à des effets de vif-argent; il faisait plus de bruit que de besogne; il était important, comme pour masquer son exiguïté. L'absence d'Octave lui donnait tous les titres au respect des fermiers, des bûcherons, des laboureurs, des vignerons, menu peuple de la terre de Parisis.

— Monsieur le duc, c'est tout simple. Le château avait un revenu de soixante quinze mille francs, sans les vendanges et les coupes de bois. Mais le fer a fait tort au bois; le vin composé a fait tort au vin naturel; la main-d'œuvre a doublé, les bons ouvriers sont des mythes. J'a beau faire, tous les ans le *doit* augmente et l'*avoir* diminue.

— Je n'entends rien à votre doit et avoir; j'ai ouï parler de la diminution des revenus et de l'augmentation des impôts. Les pauvres mangent les riches, je n'y vois pas grand mal; mais en-

core, depuis deux ans, j'ai lieu de m'étonner de ne voir rien venir du côté de Parisis.

— Vous oubliez, Monsieur le duc, que depuis deux ans je paie les intérêts d'un emprunt au crédit foncier de huit cent mille francs. Monsieur le duc est le roi des courses, mais il ne sait pas ce que lui coûtent les prix qu'il gagne.

— Si je ne gagnais que ces prix-là! murmura Octave.

Et comme il savait compter, il dit tout haut :

— Huit cent mille francs au Crédit foncier, cela fait soixante mille francs; jusqu'à soixante-quinze mille, il reste moins que rien. Mais nous n'avons pas compté la forêt Dourse ni les vignes d'Acy; voilà encore quelques belles poignées d'or qui ne me passent pas par les mains.

— Ces quelques poignées d'or, Monsieur le duc, passent par les miennes, mais elles n'y restent guère. J'ai beau les fermer, c'est comme l'eau des sources quand on veut y boire.

Octave hocha la tête, comme s'il doutait que M. Rossignol fût bien altéré d'or.

L'intendant continua : — Monsieur le duc, vous vous obstinez à ne pas lire mes comptes.

— Oh! ce sont des monuments chiffrés; mais je ne sais pas lire cette langue-là. Depuis qu'on fait des comptes en partie double j'y vois double. Aurai-je des revenus cette année?

— Cette année? La vendange n'est pas abondante, les moissons n'ont pas donné beaucoup de gerbes et les gerbes ne sont pas grenues; depuis dix ans, ce n'est pas un père de famille qui a présidé à la coupe des bois; on a eu le tort, contre mes humbles avis, de défricher cent cinquante hectares dans la forêt Dourse : on a mis cinquante hectares en vignes, on a voulu mettre en culture cent hectares; l'exposition est mauvaise, le voisinage de la forêt refroidit le sol, il y a à chaque pas des sourcerons qu'on ne peut ni tarir ni dominer. Il faudra replanter tout cela en bois. Les murs du parc sont en ruines, il faut refaire les fossés dans les prairies. Le fermier des Grottes a été grêlé et ne paiera que la moitié de sa redevance. Son fils, qui a repris la ferme du Renard, est un idiot qui se ruine et qui ruine la terre. Vous avez toujours prêché la charité : les cœurs d'or appauvrissent la bourse et la terre.

— Mais c'est un désastre que tout cela! Tout

à l'heure vous allez me demander de l'argent pour rétablir l'équilibre.

— Je vous avoue, Monsieur le duc, que je n'ai pas dix mille francs pour faire face à l'imprévu.

— Eh bien ! dit Octave, l'imprévu c'est moi ; donnez-moi ce que vous avez. Je vais voir tout cela de point en point, après quoi je partirai pour le Pérou, car je vois bien que l'argent des laboureurs est devenu une chimère.

Octave sonna.

— Qu'on me serve un déjeuner très-frugal, dit-il : des œufs, du lait et des fruits ; si c'est trop, qu'on supprime les fruits ; si c'est encore trop, qu'on supprime le lait.

Et avec un sourire doucement railleur : — Et si c'est encore trop, on supprimera les œufs.

Disant ces mots, il se tourna vers M. Rossignol.

— Monsieur Rossignol, voulez-vous déjeuner avec moi?

— Je vous remercie, dit M. Rossignol avec empressement, comme s'il était effrayé du menu.

— Pourquoi, monsieur Rossignol?

— C'est qu'on signe ce matin le contrat de mariage de ma fille.

— Ah! diable! s'écria M de Parisis, et moi qui n'ai plus rien pour mettre dans la corbeille!

Et quand M. Rossignol fut sorti : — Je voudrais pourtant bien savoir, se demanda-t-il, quelle dot je donne à mademoiselle Rossignol.

Il sonna encore. Il vit apparaître une nouvelle figure, un vieux serviteur du château, qui avait gardé les grandes allures.

— Dis-moi ce que Rossignol donne en dot à sa fille.

— Cent mille francs.

— Ah! c'est bien peu. Après tout, grand bien lui fasse; j'ai jeté tant de fois cent mille francs pour doter des filles qui ne se mariaient pas!

M. Rossignol reparut sur le seuil.

— Monsieur le duc, nous serions bien heureux si vous vouliez signer au contrat de mariage.

— Oh! pour cela, non! je ne mettrai jamais ma signature sur un contrat de mariage.

Il ne put s'empêcher de songer tristement à Geneviève.

M. Rossignol était reparti en s'inclinant, trop bon apôtre pour insister. Octave le rappela.

— Dites au notaire qu'il ajoute vingt-cinq mille

francs à la dot. Vous prendrez cela l'an prochain sur la première cuvée, ce sera le plus clair de mes revenus.

Octave voyait dans son imagination passer la belle figure de sa cousine.

— Cinq millions! reprit-il, mon premier mouvement a été beau; mais le second me conseillait de ne pas déchirer le testament et d'épouser Geneviève.

Le soir, Octave se promenait par le parc, quand tout à coup une femme qui pleurait se jeta sur son passage.

— Pourquoi pleurez-vous, madame?

— Oh! monsieur de Parisis, mon père m'a mariée malgré moi, je me suis enfuie à la dernière heure.

— A l'heure du sacrifice!

Le duc de Parisis consola la jeune mariée et lui dit qu'il lui montrerait le chemin du devoir.

— Après tout, pensait-il, elle est jolie et ce qui tombe dans le fossé c'est pour le soldat. Et puis, d'ailleurs, elle me coûte cent mille francs.

VIII

UN ÉCHO DANS LE DÉSERT

Octave ne serait peut-être pas parti pour Paris si une figure inattendue ne se fût montrée au château de Parisis.

Il se promenait dans le parc, dans le cortége des mélancolies. Il y avait bien de quoi. Il sentait que mademoiselle de La Chastaigneraye était perdue pour lui ; il ne s'était pas avoué encore tout son amour pour elle, parce que son cœur était alors le pays des ruines et que les fantômes des femmes aimées y revenaient çà et là.

Non-seulement il voyait déjà s'évanouir ce

rêve le plus cher qu'il eût caressé, mais il pressentait qu'un jour ou l'autre il lui faudrait faire son compte au grand jour, c'est-à-dire avouer tout haut qu'il n'avait pas le sou. On ne joue pas impunément toute sa vie le jeu des riches quand on est devenu pauvre.

Jusque-là il avait pris cela gaiement — comme on dit dans la langue parisienne — parce qu'il était emporté par le tourbillon et qu'il ne descendait pas profondément en lui-même; mais au château de Parisis, le dernier voile tomba de ses yeux.

Les figures des maisons et des arbres ont leur physionomie journalière comme les figures des personnes; il semble que l'âme des choses transperce partout dans ses mouvements de gaieté et de tristesse.

Octave regardait son vieux château et le trouvait plus mélancolique encore que lui. Cette demeure, berceau et tombeau de tous les siens, le regardait par ses grandes fenêtres désolées et lui parlait avec éloquence par cette langue universelle des sentiments qui dit tout et qui se comprend si bien. Les arbres, les nouveaux ve-

nus comme les anciens, lui reprochaient son absence et son oubli.

Mais il y avait un reproche qui s'élevait plus haut et qui le touchait de plus près, dans toute cette belle demeure et dans tout ce beau parc. Il entendait une voix s'élever des tombeaux pour lui dire : « Qu'as-tu fait de ta fortune ? tu as humilié notre fierté, la lèpre des hypothèques a entamé le marbre de notre sépulcre, et le jour vient où on nous jettera dehors comme des chiens. »

— Jamais ! s'écria Parisis comme s'il eût vraiment entendu ce reproche sortir de terre.

Et ce reproche ne venait pas seulement des tombeaux.

Il cueillit une rose comme pour respirer d'autres idées, mais la rose elle-même lui dit : « Pourquoi me cueilles-tu, je ne fleuris plus pour les Parisis ! »

On sait qu'Octave, un beau païen comme ils le sont presque tous parmi ceux-là qui ont rejeté le devoir comme un bourrelet, ne croyait qu'à l'âme des choses, une religion qu'il s'était faite, car les athées aussi ont leur religion. La Révo-

lution n'avait-elle pas décrété l'Etre suprême!

Or Octave croyait à sa religion. Pour lui, l'homme, la nature, les choses, tout communiait; il était donc plus sensible que tout autre aux voix de l'invisible.

Il jura que le château de Parisis ne serait pas vendu ; il sentait bien venir jusqu'à lui la gueule béante et affamée de l'expropriation, mais il trouverait encore quelque gâteau d'or pour apaiser le monstre jusqu'au jour où il le chasserait de ses terres.

— On serait si heureux ici ! dit-il en respirant, si on ne respirait pas l'air malsain des hypothèques.

Et il faisait ses calculs. Il se demandait s'il ne serait pas plus sage de vendre d'abord quelques fermes éloignées, mais c'était les meilleures. La montagne et la vallée du château ne donnaient que du bois et du foin, terre rocheuse sur la montagne, terre humide dans la vallée. On aurait bien pu trouver deux cent mille francs en abattant les bois, mais c'était découronner le château. On aurait bien pu cultiver la vallée, mais il fallait pour cela dessécher une suite d'étangs qui

formaient un des plus beaux paysages de la Bourgogne.

C'est là l'éternel chagrin des grands seigneurs qui se ruinent : ils ont trop l'amour du beau, du grandiose et du pittoresque, pour les sacrifier, fût-ce à une pyramide d'or. Ils ne sont pas pour les demi-mesures, ils aiment mieux tout perdre.

Octave, après avoir ruminé sur des chiffres problématiques, termina toutes ses additions et toutes ses soustractions par ces quatre mots :

— Total : tout ou rien.

Il était assis devant une des grilles bordant le saut-de-loup qui entourait le parc, à trois ou quatre portées de fusil du grand perron, quand une voix bien timbrée répéta comme un écho railleur :

— Total : tout ou rien.

IX

ALICE

C'était madame d'Entraygues.

— Ah ! pardieu ! dit Octave en se levant, je croyais bien que je n'étais entendu que des oiseaux.

Et il se jeta dans les bras de madame d'Entraygues.

— Que faites-vous ? lui dit-elle en riant, si les oiseaux allaient nous voir !

Ils se regardèrent comme s'ils ne s'étaient pas vus depuis des siècles.

— Ma foi, ma chère amie, vous arrivez bien

à propos, j'étais en train, tel que vous me voyez, de creuser mon tombeau ; j'avais déjà revêtu la robe des trappistes. — Sœur, il faut mourir !

— Frère, il faut mourir ! répéta en riant madame d'Entraygues.

Et après un silence : — Vous vous imaginez peut-être, mon cher Octave, que je m'amuse beaucoup depuis que je veux m'amuser ? Eh bien ! je m'ennuie horriblement !

— Je le crois sans peine, puisque vous venez jusqu'ici.

— Voyez, je suis toute en noir. Je porte le deuil de ma jeunesse.

Elle regarda Parisis d'un œil fixe : — Et de votre amour ! Encore si tu m'avais aimée !

— Mais je vous ai adorée, Alice ; mais je n'ai pas dans ma vie de plus cher souvenir que le vôtre !

— Profanateur ! des phrases toutes faites ! Enfin il est écrit que la femme se laissera toujours prendre par la même illusion.

Octave embrassa une seconde fois madame d'Entraygues.

— N'est-ce pas que je suis devenue laide avec

cette pâleur, avec ces yeux cernés ? je me fais peur à moi-même.

— Vous êtes plus jolie que jamais, dit Octave en remarquant un coup d'aile du Temps de plus sur la figure de la jeune femme.

Les mois de passion comptent comme des années. C'est l'orage qui brûle, qui effeuille, qui dévaste.

— Vous avez donc pris tout cela au sérieux ? dit Octave avec douceur.

— Si j'ai pris cela au sérieux ! Mais qu'est-ce donc que la vie sans cela ?

— Vous avez bien raison : un brave cœur, une bouche qui dit *je t'aime*, une chevelure qui se répand sur deux fronts, voilà toute la sagesse. Celui qui cherche autre chose sur la terre est un fou. Vous avez là un bien joli chapeau !

Octave baisait les cheveux de madame d'Entraygues, comme pour retrouver le parfum évanoui qui l'avait enivré quand elle était en Dame de Pique.

— Un joli chapeau ! Vous êtes bien bon de vous apercevoir que j'ai un joli chapeau ! Je suis partie comme une folle, sans me faire faire un

costume de voyage. En arrivant d'Irlande, j'avais tout donné à ma femme de chambre. On m'a dit que vous étiez ici, je voulais vous voir, j'ai cherché, j'ai trouvé et me voilà !

— Quelle bonne idée vous avez eue ! Il y a longtemps que le château de Parisis n'a vu balayer ses allées par une pareille robe à queue.

— Oui, je lui fais là un grand honneur; j'ai déjà perdu la moitié de mon jais en route ; tout à l'heure, en venant à vous, les buissons m'ont tout égrénée.

Octave entraînait madame d'Entraygues vers le château.

— Contez-moi donc toute votre histoire depuis que je ne vous ai vue.

Alice conta son voyage en Irlande, où elle avait failli mourir de chagrin et d'ennui sous les remontrances de sa grand'mère, une vertu revêche qui n'avait jamais capitulé, parce qu'elle n'avait jamais lu que les romans de Walter Scott. Madame d'Entraygues avait commencé par se soumettre et par s'humilier, comme si elle dût se retourner déjà vers le repentir. Mais le cœur voulait vivre et brisait sa prison. Elle revint en

France; le scandale avait éclaté; qui ne s'en souvient encore, à cette heure? Elle craignit de rencontrer ses amies; elle était descendue, comme une voyageuse qui n'a plus de pied à terre, à l'hôtel d'Albion. Elle se hasarda pourtant chez sa meilleure amie, la duchesse de Campagnac, qui fut impitoyable, parce que la charité chrétienne ne sera jamais, sur ce chapitre, la vertu des femmes. La duchesse de Campagnac, qui jusque-là avait lutté vaillamment contre les entraînements, je ne dirai pas de son cœur, mais de sa curiosité, qui avait une renommée de neige, qui ne se permettait même pas les plaisirs de la libre causerie, conseilla à Alice d'aller vivre en Irlande. Alice lui répondit froidement : « Je ne venais pas te demander de me remettre dans mon chemin. »

Puisque les femmes ne consolent pas les femmes, il faut bien que les femmes se consolent avec les hommes.

— Voilà pourquoi, dit madame d'Entraygues à Octave, je suis venue à Parisis. Allez-vous me faire de la morale, vous?

— Je ne suis pas si bête : toute la morale a été

faite par Jésus-Christ, qui a pardonné à la femme adultère. Je vous aime comme moi-même.

— Ne raillez pas ! car au fond cela n'est pas gai. Si vous saviez, mon ami, comme j'étais inquiète et attristée quand je sortais dans Paris ! Je me figurais que tout le monde me regardait et lisait ma faute sur mon front. Aussi, voyez, j'ai pris l'habitude du voile. Et puis, je ne savais que faire, je ne savais où aller ! Le soir, je me cachais, au spectacle, dans le fond d'une avant-scène.

— Le théâtre est comme l'église, il accueille tout le monde.

— Voilà pourquoi je me trouvais à côté de vos petites amies.

— Eh bien! vous allez me donner de leurs nouvelles !

— On a tout vendu chez mademoiselle Diane.

— Ce que c'est que de ne se pouvoir plus vendre soi-même !

— Il paraît que c'était un faux luxe ; faux diamants, fausses perles, faux chignon, fausse femme.

— Aussi me suis-je toujours inscrit en faux

contre ses fossettes. Et Violette ? vous ne l'avez pas revue ?

— Plus Violette de Parme que jamais. Et pourtant voulez-vous que je vous dise sur Violette une chose qui va vous surprendre ? Depuis votre abandon, elle n'a pas eu d'amant, si ce n'est vous quand vous l'avez reprise en allant à Dieppe.

— Vous ne pouviez rien me dire qui pût me surprendre davantage. Elle m'a déjà dit cela. mais je n'en crois pas un mot.

— Eh bien ! c'est pourtant la vérité. Elle se moque de tous ses amoureux qui passent pour être ses amants ; je connais entre autres ce grand d'Espagne qui lui a fait un pont d'or sur lequel elle a passé — sans lui.

— Ce serait original, si c'était possible.

— C'est impossible, mais cela est. Ce n'est pas pour poser, puisqu'elle a tout bravé, que Violette fait cela, c'est parce qu'elle vous aime. Croyez-vous donc qu'on ne voit plus une vertu après la première chute ?

Octave embrassa madame d'Entraygues.

— Et de quel argent vit cette vertu farouche ?

— Ne savez-vous pas que le prince *** lui a donné une parure de haut prix et un bon sur la banque de cent mille francs, rien que pour prendre rang dans son cortége et compter parmi ses convives, car sa salle à manger est déjà illustre

Octave dit d'un air grave qu'il croyait trop à la vertu en général pour nier celle-ci en particulier.

— Ça été, poursuivit la comtesse, la seule femme à me faire bonne figure depuis mon retour à Paris. Je sentais que son cœur était sur ses lèvres quand elle me parlait. — Êtes-vous heureuse? lui demandai-je. — Non, mais c'est égal. — L'avez-vous revu? — Oui, je l'ai revu, mais je ne le reverrai plus; c'est toujours le même homme; il ne prend jamais une femme que pour la sacrifier à une autre. Il m'a emmenée à Dieppe pour m'humilier devant ses duchesses.

On vint avertir le duc de Parisis que le dîner était servi.

— Madame, dit-il solennellement à la comtesse, je vous prie de me faire l'honneur de dîner avec moi en grande cérémonie. Nous aurons chacun un domestique pour nous servir : c'est tout ce qu'il y a au château. Je ne vous réponds

X

OU VA UNE FEMME QUI TOMBE

Octave aurait bien voulu revoir Geneviève, mais la présence à Parisis de madame d'Entraygues ne fit que hâter son retour à Paris. Il avait peur que mademoiselle de La Chastaigneraye ne se hasardât à venir le voir; il craignait aussi que la figure de la comtesse ne fût pas une figure édifiante pour le pays. Il bravait tout à Paris : mais ce château natal, où il retrouvait si vivant le souvenir de son père et de sa mère, il ne voulait pas qu'il fût le théâtre de ses aventures galantes.

Octave de Parisis partit donc le soir même avec madame d'Entraygues, sous prétexte que tout était si désorganisé dans son château qu'il ne pouvait pas y donner l'hospitalité à une femme du monde comme elle.

Il s'était repris à l'amour de Violette : il se reprit à l'amour de madame d'Entraygues, faisant de son cœur deux parts, une pour l'idéal et l'autre pour le réel, — la rêverie et la passion, — l'une pour la comtesse et ses pareilles, l'autre pour mademoiselle de La Chastaigneraye.

A cette seconde rentrée à Paris, madame d'Entraygues releva un peu plus haut son voile ; elle commençait à s'habituer à ne plus rougir, elle se familiarisait avec les horizons nouveaux. Comme elle n'avait plus de maison, elle ne fit pas de façon pour descendre à l'hôtel d'Octave, qui comptait bien ne point garder longtemps chez lui une maîtresse qui frappait les yeux de tout Paris. C'était, d'ailleurs, une femme charmante, un peu romanesque, mais avec de l'esprit et de la gaieté. On condamnait tout haut Octave, mais on le jalousait tout bas.

Tout en espérant qu'il ne garderait madame

d'Entraygues que quelques jours avec lui, il éprouvait un charme très-vif à vivre avec elle. Une semaine s'était passée, à jaser, à courir, à prendre la vie en rose. Il pensait vaguement à faire avec elle le voyage d'Amérique, quand elle lui échappa sans dire gare.

Le prince Bleu, le seul qui fût admis dans cette intimité amoureuse, venait tous les soirs, vers minuit, prendre le thé. Deux fois il trouva madame d'Entraygues seule, Octave n'ayant pas perdu ses belles habitudes de courir çà et là. Le prince Bleu, qui devait beaucoup à Octave, lui devait bien de lui prendre madame d'Entraygues. Il avait ses heures de séduction ; madame d'Entraygues avait ses heures de curiosité : le huitième jour, quand Octave rentra, vers une heure du matin, son valet de chambre lui dit que le prince Bleu et la comtesse étaient allés au-devant de lui. Ils étaient si bien allés au-devant de lui, qu'il fut vingt-quatre heures sans les rencontrer.

XI

MONJOYEUX ET LES COMPAGNONS D'AVENTURES

Octave avait des amis, entre autres Léo Ramée, Monjoyeux, le vicomte de Miravault, le marquis de Saint-Aymour, le prince Bleu, pseudonyme d'un grand nom qu'il sauvait discrètement des humiliations de la misère.

Cinq amis. La maison de Socrate eût été trop grande.

Il avait bien encore çà et là des amis de rencontre. Bonjour, bonsoir. On est heureux de se retrouver, on est plus heureux de se reperdre.

Léo Ramée était un ami de lycée et de

voyage, ils avaient philosophé ensemble sous le portique de Louis-le-Grand et à Athènes sous le vrai portique des philosophes. Ils étaient presque voisins. Le peintre s'était bâti un atelier dans l'avenue Ingres où il vivait dans la religion des dieux d'Homère. Il disait que Jupiter tonnait toujours dans l'Olympe.

Ils se voyaient souvent, mais non pas dans le cortége des folies parisiennes. Octave disait de Léo : « C'est ma conscience. »

Le prince Bleu était plutôt un compagnon d'aventures qu'un véritable ami. J'en dirai autant du marquis de Saint-Aymour et du vicomte de Miravault.

Ce qu'il y a de plus trompeur à Paris ce ne sont pas les femmes, ce sont les hommes. A la rigueur, on peut encore rencontrer une maîtresse qui ne vous trahisse pas, mais où trouver un ami dont la main soit toujours loyale dans la vôtre! Il en est jusqu'à trois que je pourrais nommer: trois esprits : trois cœurs. Un ami, c'est la lumière du cœur et le cordial de l'esprit; c'est le miroir de la vérité où vous voyez passer votre vie ; c'est votre conscience, c'est votre pressentiment, c'est votre

souvenir. Mais cet ami-là où est-il? Vous trouvez à chaque pas l'ami parasite qui a oublié sa bourse, l'ami railleur qui n'a plus quelque chose là, l'ami politique qui s'indigne contre le gouvernement quand le salmis est mal fricassé ou que le vin n'a pas de bouquet, l'ami spirituel qui ne dit que des sottises, l'ami égoïste qui mettrait le feu à votre maison pour se faire cuire un œuf, l'ami imprudent qui, sous prétexte de votre dignité, vous fait tuer en duel ou en honneur, l'ami donjuanesque qui vous prend votre Aglaé ou qui par vengeance la perd dans votre esprit, l'ami jaloux qui vous fait payer vos triomphes par des vengeances occultes. Que vous dirai-je? il n'y a qu'un exemplaire du véritable ami, il y en a mille du mauvais; c'est à peu près l'histoire du livre.

Octave avait un ami d'enfance, un ami de jeunesse, un ami de cœur; c'était Léo.

Il avait vingt amis qui n'étaient pas ses amis, — des camarades de cigares, de filles et de chevaux. Il s'en vont un jour pour six mois, ils reviennent, et on s'aperçoit qu'on n'avait pas une seule fois pensé à eux tant ils étaient détachés de votre vie. « Ah! c'est toi, Georges, je ne t'ai

pas vu ces jours-ci. — Je crois bien, j'ai passé l'hiver en Égypte. — T'es-tu bien amusé par-là? — J'ai découvert un Pharaon qui avait dans les mains des grains de blé que j'ai semés chez moi. — Soupons-nous ensemble? — Oui, nous parlerons de Cléopâtre. » Et on va souper; on parle, on écoute les soupeuses, on ne se dit plus un mot, et on se quitte sans avoir songé à pénétrer dans le cœur ni dans l'esprit du voyageur. La vraie amitié est plus curieuse, elle questionne, parce que l'ami se retrouve dans l'ami, parce que l'absent a emporté jusqu'au bout du monde une parcelle de votre âme.

Parisis avait un second ami, un sculpteur sans atelier, un comédien sans théâtre, qui sculptait dans l'idéal et jouait les désœuvrés avec le plus vaillant esprit du monde.

Octave avait eu un duel avec lui parce que, dans un souper de comédiennes, Monjoyeux — c'était son nom — avait défendu à Octave de boire dans le verre de mademoiselle Aurore, une ingénue qui avait déjà ce soir-là donné trois rendez-vous avec l'ingénuité d'une ingénue. Il n'y a plus que les femmes du monde tombées dans le

demi-monde qui cultivent la rouerie à front découvert. Monjoyeux s'était battu avec une épée pleine d'imprévu et de ressources. Octave fut blessé à la main et eut son épée brisée. Il dit à ses témoins qu'il était émerveillé de son adversaire. On le rappela.

— Monsieur, vous me donnerez une revanche.

— Jamais, Monsieur, je ne me suis battu que parce que j'ai demain un duel dans un grand rôle de début.

On trouva cela digne d'un véritable artiste; on s'en alla content, et le lendemain Octave emmena tous ses amis pour applaudir Monjoyeux. Par malheur la pièce tomba : il eut beau sauver la scène du duel par des miracles, les sifflets furent le dernier mot de ce chef-d'œuvre.

Mais Octave et ses amis consolèrent Monjoyeux par un beau souper.

Monjoyeux se brouilla quelques jours après avec son directeur. Il ne voulut pas jouer les traîtres ni les pères-nobles. Or, comme tous les autres théâtres avaient leur premier rôle accrédité, il se trouva sur le pavé, grand artiste incompris.

Octave le revit çà et là. Il le trouva dans sa misère digne et chevaleresque, jouant dans la coulisse son emploi de beau ténébreux, de mousquetaire ou de don Juan. Il l'invita à souper avec les mêmes comédiennes. Ses amis furent charmés de cet esprit, mi-gaulois, mi-parisien, qui courait gaiement sur la nappe. On l'invita le lendemain, puis encore, puis toujours, si bien que son vrai théâtre était le Café Anglais. Ce fut là qu'il joua ses rôles improvisés tout un hiver, content de son public, quoiqu'il reconnût que le public du boulevard du Crime fût encore meilleur.

Celui-là était bien une figure du dix-neuvième siècle, avec toutes les aspirations et toutes les défaillances qui nous passionnent et nous désenchantent. Il était parti du dernier échelon de l'échelle sociale; Monjoyeux n'était pas un nom de terre, c'était un sobriquet, un sobriquet de bon augure : son père, un chiffonnier de la rue Gracieuse, le traînait avec lui dans ses équipées nocturnes. L'enfant était si gai, malgré la pluie ou la neige, à travers l'orage ou la bise, que le chiffonnier l'appelait mon Joyeux, comme il eût dit mon Chenapan.

Monjoyeux n'avait pas d'état civil; sa mère était accouchée dans les anciennes carrières de Montmartre; elle n'avait pas jugé bien utile d'aller dire cela à M. le maire, d'autant plus que, dans cette belle période de sa vie, elle se considérait comme du XIIIe arrondissement, attendu qu'elle n'avait pas de domicile fixe.

Monjoyeux, qui ne riait pas toujours alors, était pourtant bien logé, car il avait élu domicile sur le sein de sa mère. La bonne femme n'était pas mariée, mais elle était fidèle à son compagnon nocturne ; Monjoyeux n'était donc pas l'enfant de trente-six pères. Il ne sut jamais bien s'il avait été baptisé, il ne se connaissait pas de nom de baptême; on l'appelait quelquefois Jean comme son père, mais le plus souvent Monjoyeux.

Ce fut Pradier qui décida de sa fortune. Un matin que l'enfant n'avait pas éteint sa lanterne et s'oubliait à regarder les gravures sur le quai Voltaire, Pradier s'arrêta devant lui, tout charmé de sa petite figure à la Chardin. C'était comme une vieille gravure de Saint-Aubin; vous vous rappelez ces adorables estampes : *les Petits polissons de Paris.*

Pradier lui adressa la parole; il aimait les scènes de la rue et les études en plein vent. Qui ne se rappelle l'avoir vu se retourner et suivre ces figures de caractère que les vrais artistes seuls saluent au passage?

— Que diable, mon enfant, cherches-tu avec ta lanterne allumée? Tu ne vois donc pas le soleil?

L'enfant regarda Pradier avec de grands yeux surpris; c'était la première fois qu'un homme en habit noir lui parlait avec un sourire.

— Je cherche mon père.

— C'est donc un homme ton père, mon petit Diogène?

— Non, monsieur, c'est un chiffonnier.

— Alors, tu ne le retrouveras que la nuit; viens avec moi, je te donnerai cent sous.

Monjoyeux eut l'air de ne pas comprendre, mais il suivit Pradier, qui le conduisit rue de l'Abbaye à son atelier.

Dès que le sculpteur prit un crayon pour faire un croquis, l'enfant eut l'air de comprendre.

— Ah! oui, dit-il, vous faites des statues. Oh! que c'est beau le marbre!

— Où as-tu vu du marbre

— Dans les églises. J'aime le marbre ; quand je passe devant le jardin des Tuileries, je donnerais un sou pour y entrer. Mais, halte-là ! ce n'est pas le jardin de la canaille.

Voltaire disait de l'église « l'Opéra des gueux. » C'est une de ses impertinences philosophiques. Je dis *philosophiques* parce que ce n'était pas seulement un vain mot. L'église est le palais des gueux. C'est l'église qui initie le peuple au sentiment du Beau et du Bien, ces deux sources parallèles qui se rencontrent au confluent de toute grandeur. Les révolutionnaires qui ont fermé les églises n'étaient pas seulement des déicides, mais des homicides. Ils voulaient tuer l'âme. L'église est la grande école ; elle enseigne Dieu, l'Art, la Poésie, la Musique à ceux-là mêmes qui n'ont pas le temps d'écouter les maîtres. Si un pauvre diable qui n'a jamais ouvert les yeux à la lumière traverse une église, Dieu lui parle par les yeux, sinon par les voix de l'âme. Devant les chefs-d'œuvre de la statuaire et de la peinture, en écoutant les grandes symphonies de l'orgue, qui sont comme les voix divines sur les voix humaines, il s'arrête abîmé dans une admiration

sourde, mais déjà intelligente. S'il ne sent pas la présence de Dieu, il admire l'homme dans ses œuvres; c'est déjà une station lumineuse. Combien d'églises qui, au moyen âge, ont été le musée d'où sont sorties des légions d'artistes? Et remarquez que la grammaire de l'art y parle depuis l'alpha jusqu'à l'oméga. Le robuste ouvrier y trouve son point de départ dans la coupe de pierres, dans la serrurerie ouvragée, dans la sculpture à ornements, comme ce pâle chercheur bien doué qui sera à son tour un Giotto, un Jean Goujon ou un Lulli.

Ouvrez les palais au peuple, mais ne lui fermez jamais les églises.

Ce fut la pensée de Pradier en écoutant l'enfant qui posait devant lui.

— Si tu aimes tant le marbre, mon camarade, veux-tu rester avec moi?

— Oh! oui! s'écria Monjoyeux; mais que dirait maman?

— Ah! il y a aussi une mère. Eh bien! nous lui ferons des rentes pour qu'elle te donne ta liberté.

Monjoyeux ne posait plus, il dansait.

— Oui, mais, reprit-il tristement, je ne verrai plus maman !

— Tu iras la voir, et elle te viendra voir.

— La pauvre femme ! avec ses guenilles est-ce qu'elle pourrait entrer ici ?

— Oui, oui, dit Pradier, ici ce n'est pas comme le jardin des Tuileries. Tiens, je t'ai promis cent sous, porte cela à ta mère.

Et il lui donna un louis.

Monjoyeux pleurait de joie.

— Va ! mon bonhomme, et si tu aimes encore le marbre demain, reviens pour toujours ici.

Monjoyeux revint le jour même. Pradier lui donna un crayon. Il ne fut pas peu surpris de voir que l'enfant dessinait déjà. Jusque-là le gamin s'était exercé sur les murailles de Paris, pendant que ses camarades écrivaient des maximes.

On a publié les murailles révolutionnaires, on pourrait publier aussi les murailles artistiques et littéraires.

A dix-huit ans, Monjoyeux allait concourir pour le prix de Rome quand mourut Pradier. Ce fut le premier chagrin de sa vie. Il manqua son concours, il fut perdu par sa liberté de main ;

comme Pradier, il voulait trop que le marbre parlât.

Tous les arts donnent la pauvreté, mais la sculpture donne la misère.

Six mois après la mort de Pradier, il n'avait plus ni atelier, ni marbre. Il frappa vainement à beaucoup de portes, sa main était discrète et fière, les portes se refermèrent sur lui. Il n'avait eu jusque-là que deux vraies passions, deux hommes, deux originalités : Pradier et Frédérick Lemaître.

Désespérant de la sculpture, il se fit comédien. Il joua le drame et la comédie avec le caractère des grands artistes. L'enfant délicat était devenu un homme robuste, de la nature des titans, tête hérissée, torse d'Hercule, un des plus beaux exemplaires de l'humanité.

Autant Octave était beau par la noblesse et par la grâce, autant Monjoyeux l'était par la force et la hardiesse. Tous les deux avaient au même degré la beauté radieuse de l'intelligence.

Monjoyeux menait la misère. Il n'avait pas plus de théâtre que d'atelier, il jouait et sculptait çà et là par aventure. Mademoiselle Rachel et mademoiselle Brohan lui avaient donné cinq mille

francs pour deux bustes, deux portraits : la Tragédie et la Comédie. Il avait donné des représentations à Lyon et à Bordeaux pour tenter les rôles de Frédérick. Il parlait de faire le tour du monde. En attendant, il vivait au jour le jour, semant à pleines mains le paradoxe et la vérité pendant que ses amis du club semaient l'or.

Ces beaux messieurs du turf se disaient quelquefois entre eux :

— Ce comédien est charmant, mais nous ne pouvons pourtant pas être les amis d'un comédien.

Et souvent ils ne le connaissaient pas dans la rue.

Il ne faut pas se faire illusion, la question n'a point fait un pas depuis Molière. Louis XIV a daigné déjeuner du bout des lèvres avec le plus grand homme de son règne pour donner une leçon à ses esclaves. Aujourd'hui Louis XIV déjeunerait-il avec Frédérick Lemaître? Il n'y a que l'Église qui ait franchement ouvert sa porte et son campo-santo. Les gens du monde ne reçoivent guère les comédiens que le jour où on joue la comédie chez eux.

Il est vrai que les comédiens ne voudraient pas recevoir les gens du monde.

Octave n'avait pas ces préjugés; d'ailleurs Monjoyeux était autant sculpteur que comédien. Il donnait bravement le bras à Monjoyeux, l'appelait son ami et s'était battu une fois pour un mot contre son caractère; aussi Monjoyeux disait : « C'est à la vie à la mort entre un homme qui a reçu un coup d'épée par moi et qui en a donné un pour moi. »

— Je ne suis pas votre ami, je suis votre lion. avait-il dit à Octave. Si jamais vos ennemis me tombent sous la patte, vous verrez ma griffe!

XII

LA CHAMBRE A DEUX LITS

Le duc de Parisis était revenu à Paris depuis huit jours. Il avait résolu de partir pour le Pérou par le prochain paquebot des transatlantiques. Ses malles étaient bouclées, il avait dit adieu à ses cinq amis et à ses cinq cents femmes, rien ne pouvait l'arrêter un jour de plus à Paris.

Mais il avait compté sans une petite lettre qui lui vint de Bade toute parfumée encore des senteurs d'Outre-Rhin ; elle exhalait je ne sais quel bouquet de Johannisberg. On disait à Oc-

tave que Bade était désolé depuis que le bruit s'était répandu qu'il n'y viendrait pas.

— Pourquoi ne vais-je pas à Bade, se demanda Octave, c'est peut-être là que la fortune m'attend. Bade ou le Pérou, c'est la même chose.

Je n'ai pas assez indiqué les singularités du caractère de Parisis. Il croyait fermement qu'en toutes choses le seul service qu'on eût à demander à un ami, c'était une pièce de cent sous, non pas pour la dépenser, mais pour la jeter en l'air et jouer chacune de ses actions à pile ou face. Il n'y manquait jamais. Pour lui, l'indécision était la pire des choses ; elle ruinait l'énergie, elle ruinait la volonté, elle ruinait la vie. Il avait vu, tout jeune encore, représenter dans un salon cette vieille comédie de l'*Indécis*, où le beau Valère flotte continuellement entre Isabelle et Célimène ; on sait le dernier vers de la pièce : au moment de partir pour l'église avec Isabelle, Valère s'écrie :

J'aurais mieux fait, je crois, d'épouser Célimene.

Parisis, qui n'avait que douze ans, s'écria tout

haut : « Pourquoi ne les épouse-t-il pas toutes les deux ? »

Dès qu'Octave eut reçu la lettre de Bade, il jeta en l'air une pièce de cent sous.

— Si c'est face, dit-il, j'irai à Bade.

La pièce de cent sous tomba face ; le dieu Hasard avait parlé, Octave obéit.

Comme il ne faisait pas courir cette année-là, il voulut arriver *incognito*, sans équipages d'aucunes sortes, décidé à risquer vingt-cinq mille francs et à s'en revenir si le dieu Hasard s'était trompé.

Parisis arriva un soir à Bade, le second jour des courses. Au débarcadère, Saint-Aymour lui dit que Violette était venue, mais qu'elle cachait son bonheur en tête à tête avec un Russe plus ou moins prince. Elle aussi était venue *incognito*. Octave, ne voulant pas se montrer au grand jour, descendit à l'hôtel de France qui naturellement n'est jamais habité par les Français. Le maître de la maison, qui vit tout de suite un voyageur de grand air, lui dit combien il était désolé de n'avoir pas un appartement. Octave demanda une simple chambre, mais il n'y avait plus rien, les toits étaient habités.

— Cherchez bien, dit Parisis.

— Attendez donc ! reprit l'hôtelier, il y a une dame qui va partir tout à l'heure pour Paris, et d'ailleurs, si elle ne part pas, tant pis pour elle.

— Vous n'êtes pas galant, remarqua Octave, mais cela ne me regarde pas, donnez-moi cette chambre.

— Il y a une petite difficulté, c'est que la dame en question a encore la clef.

— Quelle est cette dame ?

— C'est une dame connue, j'imagine, mais je ne la connais pas, dit l'hôte avec des airs fort malins.

— Où est-elle ?

— Elle est à la roulette, je n'en doute pas, car elle a toujours perdu, et vous savez que c'est la perte qui fait les joueurs, mais surtout les joueuses. Après tout, j'ai une autre clef ; la dame n'a rien à perdre, elle a tout joué...

— Même son honneur ? dit Octave, comme s'il mesurait un obélisque.

— Je n'en doute pas. Je vais vous ouvrir la porte.

— A merveille !

Octave, toujours chercheur d'aventures, n'avait garde de faire un pas en arrière. Il entra résolûment dans la chambre de la dame.

— Deux lits! s'écria-t-il, peste ! quel luxe !

— Oui, monsieur, c'est du luxe, car je dois à la vérité de dire que la dame a toujours couché toute seule.

— Mais tout à l'heure vous doutiez de sa vertu ?

— J'en doute encore, monsieur. Vous en douterez vous-même en la voyant.

— Après tout, cela m'est égal, la chambre est très-agréable, un paysage par la fenêtre, le portrait de la reine Victoria et du roi de Prusse : en vérité, je ne connais pas mon bonheur.

L'hôtelier allait s'en aller.

— Votre nom, monsieur, s'il vous plaît ?

— Quel est le cheval qui a gagné le prix, aujourd'hui ?

— Gladiateur.

— Eh bien ! c'est mon nom, pas un mot de plus.

Octave, demeuré seul, ouvrit son sac de nuit

et jeta çà et là les chemises, les cravates et les pantoufles.

— Oh ! oh ! dit-il en s'approchant de la toilette, la dame aime le luxe : voici tout un attirail de femme comme il ne faut pas. Cocotte, ma mie, qui t'a donné tout cela ? Après cela, c'est peut-être moi. Mais n'allons pas faire de fouilles. Je suis couvert de poussière, à ce point que je sens germer des herbes sur mon cou. Une forte ablution est indiquée ici.

Octave versa de l'eau et plongea sa tête dans la cuvette.

Tout naturellement ce fut à cet instant que la dame entra chez elle — je me trompe — chez lui.

Elle n'avait pas été avertie ; sa surprise fut telle qu'elle ne trouva pas un mot à dire.

Au bruit de la porte qui s'ouvrait, M. de Parisis se retourna, les joues ruisselantes, la barbe perlée.

— Ah ! c'est vous, madame, dit-il sans s'émouvoir le moins du monde, je suis charmé de vous rencontrer chez vous.

Au premier regard, Octave jugea que la dame était admirablement belle.

— Si jamais, pensa-t-il, cet hôtelier s'était trompé? Il est bien assez malin pour cela.

— Monsieur, dit la dame en levant la tête, je ne suppose pas que l'impertinence aille si loin : j'aime à croire que vous vous êtes trompé de porte.

— Non, madame : vous ne savez donc pas que le Grand-Duc vient de rendre un nouveau décret? Toutes les chambres à deux lits seront désormais habitées par deux voyageurs.

— Des deux sexes? dit la dame, qui ne put s'empêcher de rire.

— Oui, madame : où est le mal? Vous savez comme moi que la vertu n'est en danger que lorsqu'elle cherche le danger.

La dame rentra dans toute sa dignité.

— Je ne suis pas venue ici pour apprendre des maximes.

— Et moi, madame, je ne suis pas venu pour en débiter.

Tout en parlant, M. de Parisis avait pris sa brosse pour remettre au vent ses cheveux et sa barbe. Il était redevenu le plus beau des hommes de son temps.

— Et maintenant, madame, permettez-moi de vous présenter ma carte.

— Monsieur le duc de Parisis ! dit la dame. Eh bien ! voilà une raison de plus pour moi de m'insurger contre le décret du Grand-Duc. Avec un homme comme vous, monsieur, les chambres à deux lits sont des illusions.

— Je ne croyais pas, madame, qu'on eût aussi bonne opinion de moi au-delà du Rhin. Sur le Rhin allemand, il ne faut craindre que les Allemands.

— Des mots, des mots, des mots. L'hôtelier s'est sans doute imaginé que je partais ce soir, mais, Dieu merci ! je reste.

— Pourquoi, Dieu merci ? Madame, donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

— Vous êtes trop gracieux, monsieur.

— Il y a deux fauteuils, comme vous voyez, nous pouvons causer.

— Il y a deux fauteuils, c'est vrai, je ne m'en étais pas aperçue. Je suis bien aise, puisque je vais continuer à habiter cette chambre.

— Dieu merci !

— Oui, Dieu merci, monsieur.

La dame déposa sur la cheminée deux rouleaux d'or.

— Voilà qui est éloquent, dit Parisis ; je vois bien, madame, que vous avez deux mille raisons pour rester ici. Cette chambre vous porte bonheur; savez-vous pourquoi? c'est parce que j'y suis. Je m'appelle *Fétiche* de mon petit nom.

— Monsieur, j'ai des préjugés, mais je ne suis pas superstitieuse. Donc je pense qu'il n'est pas séant d'habiter une chambre à deux lits avec un inconnu, et je crois que les hommes ne portent pas bonheur.

En disant ces mots, la dame ne put masquer une expression de mélancolie qui alla jusqu'à la tristesse.

— Madame, je fais un appel à votre patriotisme, vous ne mettrez pas à la porte un Français au-delà du Rhin.

— Monsieur, je ne crois pas aux frontières, voilà pourquoi je vous prie de prendre votre chapeau et d'aller saluer ces dames à la Conversation. Il y a là mademoiselle Trente-Six-Vertus, madame Revolver, mademoiselle Rebecca, mademoiselle Tourne-Sol, la Nouvelle Héloïse, tout le dessus

du panier de l'âge d'or. Mais les Phrynés ont toujours trois jeunesses.

— Rassurez-vous, madame, je suis un homme bien né, je n'ai jamais violenté les femmes — si j'ose m'exprimer ainsi; — je n'ai jamais pris dans les batailles amoureuses que ce qu'on ne voulait pas m'accorder : c'est le droit de la guerre. Donc vous ne voulez pas m'accorder l'hospitalité, je la prends.

La dame regarda le duc avec curiosité.

— Je vous admire, monsieur, et vous croyez que je subirai pacifiquement votre volonté !

— Appelez vos gens, madame, j'appellerai les miens. Ah ! j'oubliais, nous les avons laissés à Paris, nous voyageons tous deux *incognito*.

— Mes gens ! monsieur, c'est ma colère, c'est ma dignité, c'est ma pudeur.

— Vous oubliez votre vertu, madame, voulez-vous que je la sonne ?

Octave fut très-surpris de voir deux larmes dans les yeux de la dame. Il lui prit les mains et les baisa respectueusement.

— Madame, si je vous ai blessée, je vous en demande pardon.

C'est toujours au moment où la femme va mettre un homme à la porte qu'elle se laisse vaincre, si l'homme — est un homme — s'il sait qu'elle est belle et qu'elle a raison.

Octave fut irrésistible ; il parla si bien, il se montra si insensé, il trouva tant de mots imprévus, il prouva tant d'amour subit, que la dame fut presque désarmée.

Ils signèrent un traité en quatre articles, à peu près comme dans le *Voyage sentimental* et dans je ne sais quelle comédie.

I

La chambre serait divisée en deux jusqu'à minuit.

II

Monsieur aurait son lit, mais n'aurait pas le droit de se coucher.

III

La clé resterait à la porte, quelque dommage qu'il en puisse advenir.

IV

Monsieur respirerait à l'unique fenêtre, mais à la condition que madame ne sera plus là.

ARTICLE ADDITIONNEL

Jusqu'à minuit, Monsieur chercherait une chambre par la ville, — ou une dame plus hospitalière. — S'il ne trouvait pas à minuit, les parties belligérantes aviseraient.

A peine le traité fut-il signé, que la dame se mit à la fenêtre, comme pour bien marquer son droit.

— C'est cela, dit Octave, les femmes ne perdent jamais une minute pour prouver leur despotisme.

Et il s'approcha de la fenêtre, comme s'il manquait d'air.

— Je vous vois venir, dit la dame, la fenêtre est étroite, je connais ces malices-là.

— Je ne doute pas, madame, de votre science — universelle. — Les femmes les plus ignorantes ont passé sous l'arbre de leur grand'mère ; Adam ne leur apprend jamais rien. Aimez-vous ces hautes montagnes ?

— Beaucoup, monsieur. Mais si vous voulez bien les voir, allez vous promener. Ne violons pas la loi. Je suis venue pour m'habiller, on va sonner tout à l'heure le dîner, et, grâce à vous, je ne dînerai pas.

— Voyez, madame, ce que c'est que la passion, j'avais oublié moi-même l'heure du dîner, et pourtant, Dieu sait si j'avais faim en arrivant. Voulez-vous dîner avec moi, madame ? Les passions les plus violentes ne m'empêchent pas de dîner.

— Ni moi non plus, mais je dîne seule dans ma chambre ou à table d'hôte. Et je vous assure que je suis plus seule encore à table d'hôte que je ne le suis chez moi.

— Madame ne trinque pas avec l'infanterie ?

— Vous avez bien raison, tous ces Allemands ne sont pas des hommes, si ce n'est pour les Allemandes.

— Sur ce mot, madame, j'ai l'honneur de vous saluer. Nous nous reverrons entre onze heures et minuit.

— Oui, monsieur, pour nous dire adieu.

— Oui, un éternel adieu, madame.

Et le duc de Parisis referma la porte, tout en disant :

— Je veux que le diable m'emporte si j'ai pénétré celle-là ; j'ai pourtant de bons yeux.

Il avisa l'hôtelier en descendant.

— Eh bien! vous m'avez fait faire une singulière connaissance. A propos, comment se nomme cette dame?

— Madame de Marsillon. Tenez, monsieur, j'ai là sa carte dans le bureau de l'hôtel.

Octave regarda la carte.

— Une couronne de marquise! il fallait donc me dire cela.

— Pourquoi, monsieur?

— Pourquoi? c'est que je n'y serais pas allé par quatre chemins, je n'aurais pas fait tant de façons.

L'hôtelier, tout malin qu'il fût, eut bien l'air de ne pas comprendre.

Cinq minutes après, Octave alluma un cigare et s'en alla en toute hâte prendre sa pâture — selon son expression au palais des jeux — à la Conversation, ainsi nommée parce qu'on n'y parle jamais.

Après avoir fait vingt pas, il se retourna et regarda une des fenêtres du second étage, où il croyait apercevoir madame de Marsillon; mais il ne la vit pas.

Elle avait fermé la croisée et regardait à travers le rideau.

Il fut désappointé et elle fut contente.

— Marsillon, Marsillon, disait-il entre ses dents, je connais des Marsillon; c'est une bonne famille toulousaine; il y a un Marsillon au service du pape. Qui sait, la marquise entretient peut-être un zouave pontifical!

XIII

DE MADAME DE MARSILLON QUI PORTAIT DES MUFFLES D'OR SUR CHAMP DE GUEULES

A son arrivée à la Conversation, Octave fut acclamé.

— Parisis! Parisis! Parisis!

Ce fut à qui l'aurait à sa table.

— Par ici! par ici! par ici! criaient-ils tous.

Octave cherchait les femmes des yeux, comme s'il dût voir Violette.

On revenait des courses, on était encore dans la folie de cette descente de la Courtille.

— Quelle bonne fortune de te voir ici, toi qu'on n'attendait pas!

— Je ne suis pourtant pas en bonne fortune, dit Octave. Je viens de faire une cour assidue pendant une heure à une femme que je ne connais pas, et elle m'a mis à la porte. Après cela, c'est peut-être une bonne fortune, car qui sait si elle a déjà fait cela pour quelqu'un? Connaissez-vous madame de Marsillon?

— Si nous la connaissons! mais nous ne connaissons qu'elle ici.

— Entendons-nous. Vous la connaissez intrà muros?

— Oh! pour cela, non! Elle est fort belle, tout le monde le lui dit, mais elle ne reçoit nos hommages qu'extrà muros : aucun de nous n'a encore pénétré chez elle. Tu es donc entré par la fenêtre?

— Non! Je suis descendu chez elle.

— Par la cheminée?

— Peut-être. Que fait-elle ici?

— Elle joue.

— Ni père, ni mari, ni frère, ni amoureux?

— Non. Elle est arrivée avec un nègre qui ajustait la queue de sa robe de distance en distance; mais le nègre a été enlevé par une bour-

geoise de Breslau, qui voulait mettre à la couleur.

— Comment passe-t-elle ses jours et ses nuits?

— Ses nuits, c'est le secret des dieux. Ses jours, c'est le secret de Polichinelle. Elle vient indolemment au trente-et-quarante vers midi. Elle n'est ni bruyante ni coquette, elle prend sa place sans emphase, elle pique les coups avec conscience, et elle joue le jeu le plus stupide que j'aie vu jouer.

— Après cela, dit une femme de la meilleure compagnie, chacun joue selon son inspiration. Vous la trouvez si belle et je la trouve si bête!

— Ma chère, on n'est pas plus bête quand on ne parle pas que quand on parle et qu'on n'a rien à dire.

— Oui, je connais votre opinion :

La parole est d'argent et le silence est d'or.

— Ce qui ne vous empêche pas d'être toujours éloquente.

— Si la parole est d'argent, tu devrais bien mettre la tienne sur le 36, car le 36 n'est pas sorti de toute la journée.

Pour célébrer la bienvenue du comte de Parisis, on avait apporté trois tables autour de lui. Tous les cœurs s'étaient rapprochés; au dessert, les femmes buvaient dans le verre de leurs voisins.

Ce fut une petite fête du Café Anglais.

Octave pensait vaguement à la dame de l'hôtel de France. Il voyait se dessiner ces deux lits aux draperies blanches, que protégeaient le roi de Prusse et la reine Victoria.

A travers les fumées du vin de Champagne, il ne voyait pas de plus doux horizons. Ce jour-là, son idéal était cette chambre que sa destinée lui avait ouverte et presque fermée.

Après le dîner, on alla deux par deux, la femme entraînant l'homme, hasarder une poignée de louis, qui à la roulette, qui au trente-et-quarante. Octave cherchait toujours Violette, sans prononcer son nom; mais Violette ne parut pas, soit qu'elle se cachât dans un hôtel, soit qu'elle eût quitté Bade.

Il jeta un billet de cinq cents francs à la noire, pour mademoiselle Tourne-Sol, qui faillit se trouver mal en voyant un rouleau de cinq cents francs couvrir son billet.

Pour lui, il n'avait pas vu cela; madame de Marsillon venait de passer devant lui, plus belle encore qu'il ne l'avait vue chez elle — chez lui.

— Madame, que cherchez-vous? dit-il en se plaçant sur son passage.

— Ce n'est pas vous, monsieur.

— Vous avez tort, madame, car vous me trouveriez si vous me cherchiez bien.

— Je suis furieuse. Figurez-vous que j'avais retenu ma place, et cet hippopotame que vous voyez là-bas me l'a prise pour jouer des frédérics. Il la déshonore.

— Eh bien, madame, ne soyez pas furieuse. Je vais le prier de me donner votre place; s'il refuse, comme c'est un Allemand, je lui chercherai une querelle d'Allemand.

Tout en disant ces mots, Parisis alla droit à l'hippopotame.

— Monsieur, vous allez avoir la parfaite bonne grâce de donner votre place à une dame qui est debout.

— Non! dit l'Allemand.

— Monsieur, vous êtes marié, n'est-ce pas?

— Oui! dit l'Allemand.

— Eh bien, monsieur, je vais enlever votre femme.

— Cela m'est bien égal, dit l'Allemand.

— Si j'enlève votre femme, monsieur, c'est pour enlever votre fille.

L'Allemand se leva.

— Monsieur, vous m'insultez!

— Oui, monsieur.

— Eh bien! sortons.

— Oui, monsieur.

Madame de Marsillon avait déjà repris sa place.

— Tenez, mon bonhomme, dit-elle à l'Allemand en lui présentant un double florin, voilà la dot de votre fille.

Madame de Marsillon était très-émue quand elle prit le râteau pour conduire à la rouge un des deux rouleaux que Parisis avait vus sur sa cheminée.

Elle perdit.

Tout le monde avait les yeux sur elle, ce qui l'obligea à hasarder le second rouleau pour avoir l'air brave.

Ce sont ces coups-là qui perdent le joueur. Dès

que le joueur se croit en spectacle, il est battu.

Madame de Marsillon perdit le second rouleau. Elle prit une épingle et marqua héroïquement sa défaite.

Mais comment prendre sa revanche?

Elle se tourna vers Octave et lui dit ces simples mots :

— Et pourtant je sens une série à la rouge!

Octave chiffonna un billet de mille francs et le jeta à la rouge.

— Je suis de moitié, dit-il avec une exquise galanterie.

La rouge sortit.

— Va pour trois mille francs, dit-il au croupier qui taillait la banque.

Et il rejeta d'un air distrait un autre billet de mille francs.

La rouge sortit.

Du second coup, Parisis atteignit donc le maximum.

— Va pour six mille francs!

Madame de Marsillon ne disait pas un mot.

La rouge sortit huit fois. La taille n'était pas finie, mais la banque sauta.

Il y avait, tout naturellement, une grande émotion autour de la table.

— Eh bien! dit Octave à madame de Marsillon, reprenez le râteau dans vos blanches mains, et tirez à nous ces papillotes et ces lingots.

— C'est un travail, dit madame de Marsillon en saisissant le râteau et en le posant sur la « masse. »

— Savez-vous compter? dit-il à la belle joueuse.

— Non, dit-elle. Et vous?

— Moi non plus. Prenez les papillotes, moi je prendrai l'or.

— Non, vous seriez volé. Appelons un homme de loi.

— Oh! mon Dieu, dit Octave qui savait déjà son compte, c'est une misère, il y a quarante-huit mille francs.

— Et encore, dit madame de Marsillon qui savait compter aussi, il y a deux mille francs qu'il faut retrancher, puisque c'est votre mise.

— Il ne faut rien retrancher du tout, c'est votre mise comme la mienne. Comptez-vous donc pour rien votre inspiration? Voyez le hasard : si vous

aviez eu mille francs de plus, je ne gagnais rien. Bien mieux, si j'avais parlementé une demi-minute de plus avec l'hippopotame, vous ne perdiez que mille francs avant la série.

— Oui, les mille francs qu'on jette aux dieux jaloux, comme disent les joueurs.

M. de Parisis eut beau dire pour faire un partage d'amoureux, madame de Marsillon ne consentit à prendre que la moitié.

Elle porta très-bien sa fortune.

Après avoir risqué quelques louis à la roulette, toujours en compagnie d'Octave, elle le salua avec un charmant sourire et lui dit qu'elle allait se coucher.

— Je vais vous accompagner, madame.

— Non, monsieur.

— Vous n'avez pas peur des voleurs?

— Non, je n'ai pas peur des voleurs d'or — ni des autres — ajouta madame de Marsillon d'un air railleur.

Et elle partit.

XIV

LA LUNE REGARDAIT PAR LA FENÊTRE

Octave jugea qu'il devait être dans la place avant elle. Maintenant qu'il venait de lui faire gagner vingt-quatre mille francs, il se croyait moins avancé qu'auparavant. Il était de ceux qui ne veulent jamais cueillir le fruit de la reconnaissance. Une femme qu'il avait obligée était sacrée pour lui.

Il est vrai qu'il n'avait pas obligé madame de Marsillon : il avait joué avec elle; mais enfin il craignait qu'elle ne prît désormais ses attaques pour des échéances. Voilà pourquoi, surtout, il

voulait être rentré avant elle. Cela ne lui fut pas bien difficile; quand il prit la clef à l'hôtel, elle était encore à mi-chemin.

Sa première action fut de se jeter sur le lit réservé en mâchant une cigarette, après toutefois avoir allumé les quatre bougies du côté opposé sur la cheminée et sur le guéridon.

— A giorno, dit madame de Marsillon en entrant.

Elle chercha des yeux et fit un pas en arrière en voyant Parisis couché.

— Sur mon âme, monsieur, je ne m'attendais pas à celle-là.

Octave salua légèrement de la tête sans faire un mouvement.

— Figurez-vous que je suis roué. Est-ce le voyage, sont-ce les émotions du jeu? Toujours est-il que me voilà couché, et que pour rien au monde je ne me tiendrais debout.

— Comment faire? Et moi qui pour rien au monde ne me coucherais si vous ne vous levez pas.

— Vous voulez donc, madame, me condamner à dormir debout?

— Je sais bien, monsieur, que vous n'avez pas des pieds à dormir debout; mais, enfin, ni moi non plus.

— Eh bien, madame, couchez-vous, je n'y mettrai pas d'obstacle.

— En vérité! c'est pour cela que vous avez allumé quatre bougies?

— Oui, madame; je ne sais rien de plus charmant qu'une femme qui se couche, comme je ne sais rien de plus attristant qu'une femme qui se lève.

— Quatre bougies! reprit madame de Marsillon.

— Oui, reprit Octave; sans compter que la lune met son museau à la fenêtre.

— Tout cela est fort joli, monsieur; mais il sera tout à l'heure minuit : vous n'avez pas oublié les articles de notre traité, c'est l'heure de nous dire adieu.

— Pour toujours?

— Pour toujours.

— Eh bien, madame, c'est au-dessus de mes forces, soyez charitable; ce lit est ma seule planche de salut, ne me rejetez pas à la mer, je vous

jure que je ne violerai pas les lois de l'hospitalité.

— L'hospitalité ! Comment, vous prenez une citadelle qui n'était pas défendue, vous y entrez avec armes et bagages, vous vous y couchez, et vous parlez d'hospitalité ?

La figure de madame de Marsillon, jusque-là souriante, devint tout à coup sévère.

— Allons, monsieur, nous avons déjà dit trop de sottises ; vous me forcerez à sonner et à prier le maître de la maison de vous mettre dehors.

— Prenez garde, madame, je ferai du bruit et on me mettra dedans.

— Allons, monsieur, devenez donc sérieux pendant cinq minutes. Je sais bien que vous n'êtes pas venu à Bade pour cela ; vous avez trop de tête pour accuser le vin de Champagne de vos folies.

Octave avait soulevé la tête : — Madame, si vous me fermiez votre porte, je pourrais dire ma porte, songez donc à quelle extrémité vous me condamnez : il me faudra aller demander l'hospitalité à mademoiselle Tourne-Sol.

— Eh bien, monsieur, vous vous retrouverez

en pays de connaissance; car, tous les deux, vous avez enlevé à la semelle de vos bottines la poussière patriotique du boulevard des Capucines.

— Madame, vous ne nous connaissez pas, ni elle ni moi; ladite demoiselle, toute Tourne-Sol qu'elle soit, n'a jamais hasardé son pied mignon sur le boulevard des Capucines.

— Ah! oui, je la connais — par ouï-dire : — c'est une ancienne écuyère, elle est toujours à cheval. Vous feriez mieux de l'appeler mademoiselle Tourne-Bride.

— Allons, vous redevenez spirituelle, ma cause est gagnée.

— Non, monsieur, votre cause est plus perdue que jamais. Voyez plutôt, je vais sonner.

Octave se leva d'un bond; il prononça quelques paroles hypocrites, qui lui permirent de retirer la clef, après avoir tout doucement fermé la porte à double tour.

— Je croyais, dit madame de Marsillon, que cela ne se faisait plus que dans les comédies.

— Peut-être, madame. Il y a encore une chose qui ne se fait que dans les comédies.

Et il arracha le cordon de la sonnette.

— Vous devenez fou, monsieur !

— Que diriez-vous si j'étais sage?

Madame de Marsillon alla se camper fièrement au manteau de la cheminée.

— Vous vous imaginez peut-être que j'ai peur de vos violences et que je m'inquiète de vos malices !

— Non. Je m'imagine que vous ne pouvez pas finir une si belle journée par une nuit blanche.

— Eh bien ! je conterai mon or ou j'écrirai ma dépense.

— Je ne vous croyais pas une femme de chiffres.

— Si vous aimez mieux, si vous ne voulez pas que je me dépoétise à vos yeux, j'ouvrirai la fenêtre et je rêverai au clair de la lune, comme Juliette attendant Roméo.

— Puisque Roméo est là !

— Vous ! Roméo ! Si vous étiez Roméo, mon cher monsieur, vous descendriez bien vite là, sous les arbres, pour me chanter une sérénade; mais il n'y a plus de Roméo que sur le quai des morfondus.

Madame de Marsillon alla ouvrir la fenêtre; naturellement, Parisis se mit dans l'embrasure; mais elle le repoussa vertement, avec une indignation bien naturelle ou bien jouée.

— Vous êtes belle ainsi! lui dit-il en se croisant les bras, car il jugeait que le moment de la grande bataille n'était pas venu encore.

— Je le sais bien, dit madame de Marsillon : une femme est toujours belle quand elle reste une femme en face d'un homme qui s'oublie.

— Voulez-vous fumer, madame?

Madame de Marsillon prit un sourire amer.

— Pourquoi toutes ces impertinences? Que vous ai-je fait? Si on savait à Paris qu'entre minuit et une heure du matin, monsieur de Parisis se trouvait le 5 septembre, à Bade, chez une femme du monde, que penserait-on?

— Il y a longtemps, madame, que Paris ne songe plus à ces choses-là : il aurait trop à penser. Il n'y a plus que les bégueules qui s'indignent du plaisir des autres. Je vous en conjure, n'ayons pas de préjugés. Vous êtes à Bade toute seule comme j'y suis moi-même; puisque vous aimez les chiffres, un et un font deux; quoi de plus beau

que ce nombre d'or, quand c'est un homme amoureux et une belle femme ?

Octave s'était rapproché de madame de Marsillon et lui avait pris la main.

— Songez, madame, que vous n'êtes pas venue ici, j'imagine, pour faire votre salut.

— Cela ne vous regarde pas, monsieur, vous n'avez aucun titre pour veiller sur mes actions.

— Peut-être, madame, car je suis l'opinion publique.

— Eh bien, si vous êtes l'opinion publique, je m'en moque.

Depuis une heure, madame de Marsillon avait les belles attitudes d'une femme du monde qui s'indigne et qui ne veut pas être vaincue ; mais elle prononça ces dernières paroles comme si le mot eût été plus énergique.

— Après tout, pensa Octave, c'est peut-être une simple drôlesse — ou plutôt une drôlesse compliquée.

Mais il fit cette réflexion stéréotypée que beaucoup de femmes du meilleur monde ont pris, pour être plus à la mode, le beau langage et les belles manières des femmes de la plus mauvaise compagnie.

Il voulut faire quelques fouilles archéologiques.

— Mais, madame, nous devons nous connaître beaucoup! car nous sommes bien nés tous les deux; nous avons dû vivre dans les mêmes parages.

— Non, monsieur, je ne vous ai jamais rencontré, hormis chez moi.

— Vous allez aux bals de la cour, aux fêtes des ambassades, aux soirées des ministres?

— Non, monsieur, je ne sors jamais de chez moi.

— Alors, vous habitez quelque solitude du faubourg Saint-Germain, l'herbe pousse sur votre seuil.

— Non, monsieur, il vient beaucoup de monde dans ma maison.

— Et — qu'est-ce qu'on fait chez vous, — madame?

— Cela ne vous regarde pas, monsieur, la recherche de la vie privée est interdite.

Parisis tourmenta sa moustache.

— Vous êtes une femme impénétrable.

— Non; je suis si simple, que vous ne pouvez pas voir dans mon âme, parce que vous avez un lorgnon.

— Mon lorgnon ne m'empêche pas de voir que vous avez les plus beaux bras du monde.

Parisis glissait sa main sous la manche étoffée.

— Froide comme le serpent!

— Je suis une femme de marbre.

— Où est Pygmalion? Est-ce que votre mari est à Biarritz quand vous êtes à Bade?

— Allez y voir.

A cet instant, une bobêche cassa sous le feu de la bougie. Madame de Marsillon tressaillit et s'abandonna presque aux mains caressantes d'Octave.

— Suis-je assez bête! dit-elle; voilà pourtant les choses qui me font peur.

— Eh bien, madame, nous allons éteindre les bougies pour que les bobêches ne cassent plus, car les bougies sont à toute extrémité.

— Et vous croyez peut-être que moi aussi je suis à toute extrémité? Eh bien! je vous avoue franchement que oui, parce que vous m'avez énervée et que je meurs de sommeil... Je vous en prie, vous déchirez mes dentelles...

Octave avait éteint les bougies.

— Voyons, monsieur de Parisis, soyez bien

sage, allez vous coucher et je vais me jeter dans un fauteuil.

— Dans un fauteuil!

Octave souleva avec ses bras d'acier cette belle amazone comme il eût fait d'un enfant.

Madame de Marsillon fut si émerveillée de la force de M. de Parisis, qu'il lui échappa ce cri involontaire :

— Je n'avais jamais vu cela!

— C'est la force de la passion, dit Octave en coupant chaque mot par une averse de baisers.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! que vais-je devenir?

Madame de Marsillon se cacha la tête dans les mains.

— Pourquoi vous cacher, puisque j'ai éteint les bougies?

— Vous ne voyez donc pas la lune qui nous regarde par la fenêtre?

XV

POURQUOI ANGÈLE ÉTAIT-ELLE PARTIE

Le lendemain, je veux dire quand le soleil eut resplendi dans l'allée de Lichtenthal et sur la montagne du Vieux-Château, madame de Marsillon se souleva sur l'oreiller et sauta dans ses pantoufles sans vouloir réveiller Parisis, qui faisait semblant de dormir.

Elle s'habilla quatre-à-quatre, comme une voyageuse qui va manquer le train. Elle prit pourtant le temps de se regarder un peu dans le miroir de la cheminée.

— N'est-ce pas que vous êtes belle ainsi ? dit Octave sans remuer.

Elle était tout échevelée encore, sa pâleur éclatait sous les touffes noires, légèrement bouclées.

— Non, je ne suis pas belle, j'imagine que vous me voyez en songe, car vous n'êtes pas réveillé.

— C'est un reproche que je ne mérite pas, car je n'ai pas sommeillé, c'est moi qui vous regardais dormir.

— J'ai peur de manquer le départ du matin ; grâce à vous, j'ai oublié de remonter ma montre, et ces pendules d'auberge n'ont jamais marqué que l'heure du déjeuner.

— Pourquoi parlez-vous de partir ? Est-ce que c'est moi qui vous chasse, n'avons-nous pas une chambre à deux lits ?

— Oh ! pour Dieu, faites-moi grâce de vos malices, je parle de partir parce que je vais partir. Comment voulez-vous que je reste à Bade après notre rencontre, qui sera cet après-midi la chronique de tout le pays.

— Ma chère Angèle, qu'est-ce que cela vous

fait ? Je t'aime et tu es belle, pas un mot de plus. Je vais envoyer une dépêche à Paris, mes chevaux arriveront demain avec mes gens, nous allons louer un châlet pour huit jours, avenue de Lichtenthal, et nous y mangerons les vingt-quatre mille francs que tu m'as fait gagner hier.

Madame de Marsillon regarda Octave et sembla séduite par cette perspective de vivre huit jours avec lui dans cette solitude toute mondaine et toute romanesque.

— C'est une idée, cela !

— Je suis de l'école de monsieur de Girardin, j'ai une idée tous les huit jours. C'est dit, n'est-ce pas ?

— Avec vous on perd son temps à dire non.

Octave s'était habillé. Il baisa Angèle sur le cou, et sortit en toute hâte en disant qu'il allait commander le déjeuner à la Conversation.

— Attendez-moi sous l'orme, lui dit madame de Marsillon.

Une demi-heure après, Octave était assis sous l'orme de Méry, devant les degrés de la Conversation, à une petite table surabondamment cou-

verte de flacons de vin du Rhin. Il attendait Angèle, en lisant un journal pour embrouiller un peu plus son esprit sur la question d'Orient. On lui préparait les plus belles écrevisses de Loos et les plus belles truites tombées des cascades. Mademoiselle Tourne-Sol vint s'asseoir à côté de lui.

— C'est pour moi que tu prépares ce festin?

— Oui, dit Octave, qui ne voulait pas être pris sans femme.

Il avait déjà posé cinq minutes, et il trouvait que c'était cinq minutes de trop.

On sait, d'ailleurs, que son plus grand bonheur était d'assembler les nuages, de brouiller les cartes, de jouer aux imbroglios, comme les Indiens jouent avec les couteaux. Il n'était jamais plus content de lui que dans les situations inextricables. Les colères d'Hermione, les larmes de Bérénice, les imprécations de Sapho étaient douces à son cœur. Il affrontait le danger, le sourire sur les lèvres et l'insouciance dans l'âme. Il disait que les meilleures mélodies étaient celles qui remuaient toutes les cordes.

Il déjeuna donc avec mademoiselle Tourne-

Sol, espérant bien que madame de Marsillon viendrait, altière et humiliée à la fois, troubler ce duo matinal.

Mais Angèle ne vint pas.

Il pensa qu'elle avait entrevu de loin mademoiselle Tourne-Sol et qu'elle était retournée sur ses pas.

— Après tout, se dit-il en buvant une dernière perle de Johannisberg, c'est peut-être une honnête femme.

Quand il retourna à l'hôtel, une demi-heure après, il ne fut pas peu surpris d'apprendre que madame de Marsillon était partie. Il monta dans la chambre, bien convaincu qu'il trouverait un mot d'adieu.

En effet, sur la cheminée, près de la bobêche cassée, il trouva ce simple billet :

« Adieu, sans rancune, mais ne nous revoyons « jamais ! »

Un nuage de mélancolie se répandit sur le front d'Octave. Pendant toute la journée on lui parla de sa misanthropie. Tout alla mal, il ne fit

plus sauter la banque, il sauta lui-même. Mademoiselle Tourne-Sol ne le quitta pas d'une semelle ; il rencontra un musicien qui avait le mauvais œil ; au dîner, on renversa du sel sur la table.

Mais le soir, jugez s'il fut heureux, quand il rentra avec l'idée de se coucher avec le souvenir d'Angèle, de trouver une femme au lit.

— Angèle, s'écria-t-il.

Et il courut pour embrasser madame de Marsillon.

Quel ne fut pas son désespoir quand il reconnut mademoiselle Tourne-Sol.

Comme la veille, il y avait quatre bougies allumées, il les éteignit avec fureur, comme s'il dût retrouver son illusion perdue ; mais la lune railleuse, comme la veille, vint le railler à la fenêtre.

Pourquoi Angèle était-elle partie ?

XVI

VIOLETTE AU SECRET

Octave n'était pas un élégiaque, il se consolait des femmes avec les femmes.

A son retour à Paris, il chercha partout madame de Marsillon; il prononça son nom dans tous les mondes, nul ne lui répondit. Il jugea que c'était une provinciale égarée à Bade, quelque femme mariée qui voulait s'amuser sans le dire à son mari. Il pensa que le nom de madame de Marsillon était un pseudonyme et jura de ne jamais prendre au sérieux les femmes qui voyagent.

Beaucoup de lettres attendaient Octave. Il re-

garda toutes les enveloppes avant de les ouvrir : il espérait une lettre de Champauvert, il trouva une lettre de monsieur Rossignol, qui fut pour lui un coup de tonnerre.

« Monsieur le Duc,

« Après une enquête sur le poison répandu « dans le bouquet de roses, on vient d'arrêter « à Paris une demoiselle Violette, que vous con- « naissez sans doute, monsieur le Duc, si j'en « crois le journal. On dit qu'on la conduira ces « jours-ci à Champauvert pour continuer l'ins- « truction de cette affaire mystérieuse. . . .
« . . . .

« Rossignol. »

M. Rossignol avait découpé un entre-filet d'un journal du pays, que Parisis lut avec fureur.

« Il n'est bruit, dans nos contrées, que de « l'arrestation d'une de ces demoiselles à la mode « qui sont le désespoir des familles. Celle-ci, qui « s'est baptisée du nom de Violette, mais qui

« s'appelle Marty de son nom de famille, —
« un vrai nom de mélodrame — est venue dans
« un château voisin, il y a trois semaines, en
« proie à une rage de jalousie qui l'a poussée,
« dit-on, à un crime abominable. S'il faut en
« croire le bruit public, elle aurait répandu le
« poison des Médicis sur un bouquet de roses-thé
« qu'on devait offrir à une jeune fille de la plus
« haute famille au moment de ses fiançailles. Au
« moment de son arrestation, cette demoiselle
« Violette a prononcé un nom bien connu ici, un
« nom illustre qu'il est de notre devoir de ne pas
« rappeler. La justice suit son cours; la mali-
« gnité publique va trouver bien des motifs de
« curiosité dans cette cause, qui sera célèbre. »

Le procureur impérial n'avait pu étouffer l'affaire, le médecin de Champauvert ayant parlé partout avec mystère du bouquet empoisonné. Le juge d'instruction avait si bien cherché l'étrangère de l'hôtel du Lion-d'Or, qui avait erré à Champauvert, qu'il avait trouvé ses traces et avait signé un mandat d'arrêt contre la fille Louise Marty dite Violette, domiciliée à Paris,

rue d'Albe, n° 7, anciennement avenue d'Eylau.

Octave lisait pour la seconde fois la lettre de M. Rossignol, quand son valet de chambre lui dit qu'un homme de mauvaise mine, tout noir, avec une cravate rouge, demandait à être introduit.

Cet homme se présenta presque aussitôt devant lui. Il reconnut un de ces rôdeurs parisiens, familiers au Palais de Justice, aux cabarets nocturnes, à tous les mauvais lieux.

— Que me voulez-vous? demanda le duc de Parisis.

— C'est que, voyez-vous, monsieur, j'ai une correspondance pour vous.

— Eh bien!

L'homme à la cravate rouge fit signe au valet de chambre de s'éloigner. Il tira de son portefeuille, — car il avait un portefeuille, — un admirable portefeuille en cuir de Russie qu'il avait volé la veille à un Anglais, sous prétexte de lui demander du feu pour allumer son bout de cigare.

— Entre nous, il ne faut pas m'en vouloir; je suis incognito facteur de la petite poste des pri-

sons. Je rends plus de services à moi tout seul que tous les employés de la grande poste, et on peut me confier des valeurs : vous voyez, mon prince, que j'ai un portefeuille.

— Est-ce que vous m'apportez de l'argent? dit le duc de Parisis en souriant.

— De l'argent? Vous me feriez mettre à la porte. Je vous apporte mieux que cela.

Et le messager des prisons remit à Octave une lettre de Violette.

— Est-ce qu'il y a une réponse? demanda Octave en décachetant la lettre.

— Oui, la dame est au secret; mais, sur mon honneur, ce que vous écrirez lui arrivera.

Et comme il y a des joueurs de mots à tous les degrés, celui-ci ajouta :

— Il n'y a point de secret pour moi.

Voici la lettre de Violette :

« Octave! Octave! je suis à moitié morte de « chagrin. Le savez-vous? Hier, comme je reve- « nais du bois, deux hommes, qui étaient à ma « porte, m'ont dit de les suivre à la préfecture « de police. J'ai voulu passer, le premier a mis

« brutalement la main sur moi; j'ai résisté, le
« second m'a parlé plus doucement et m'a pro-
« posé de monter dans un fiacre. Il m'a fait
« comprendre qu'il fallait obéir si je voulais évi-
« ter un grand scandale dans une rue où tout le
« monde me connaissait. Je suis montée en fiacre,
« espérant bien qu'il y avait une méprise et que
« le juge d'instruction me rendrait la liberté; mais
« on m'a jetée dans un cachot, comme une cri-
« minelle, avec trois autres femmes que je ne
« connais pas. De quoi m'accuse-t-on? grand
« Dieu! Une de ces femmes m'a confié, avec un
« air de sympathie, qu'elle n'était là que pour me
« faire parler. Dieu sait si j'ai quelque chose à
« dire! Si vous recevez cette lettre, qu'elle m'a
« promis de vous faire parvenir, sauvez-moi de
« cette mort anticipée. Le mandat d'arrêt portait
« bien mon nom de Louise Marty, surnommée
« Violette; mais je suis sûre qu'il y a une erreur
« de la justice. Octave! Octave! pourquoi ne
« m'avez-vous pas laissé mourir à la porte de
« madame d'Entraygues?

« Violette. »

— Eh bien! êtes-vous content? demanda l'homme à la cravate rouge.

— Oui, très-content, dit Octave.

Il écrivit ce mot à Violette :

« Violette,

« Je veille sur vous.

« PARISIS. »

— Tenez, reprit-il, il faut que cette lettre arrive dans une heure.

— Comme vous y allez, mon prince! Je n'ai pas encore déjeuné.

— Eh bien, dit Octave en lui jetant cinq louis, vous ne déjeunerez pas.

Le jour où le duc de Parisis recevait les lettres de M. Rossignol et de Violette, la marquise de Fontaneilles recevait celle-ci de Geneviève :

« Ma chère Armande,

« Je suis désespérée. Je ne sais quel démon « s'est incarné à Champauvert depuis la mort de « ma tante, mais j'y meurs de chagrin. A qui

« ouvrir mon cœur? Ah! si tu étais là! Si tu « m'aimes, accours. Figure-toi que j'ai été em« poisonnée dans un bouquet de roses; mais « qu'est-ce que cela? Ce n'est pas là qu'est le « mal! Le même bouquet a empoisonné une des « filles de service qui a voulu rire avec le poison.

« Malgré toutes mes prières on instruit « l'affaire; il me faudra comparaître comme té« moin. J'aime mieux mourir. Et puis, figure-toi « qu'on a arrêté une pauvre fille qui aime M. de « Parisis : je réponds que celle-là n'est pas cou« pable. Mais je ne puis pas dire le nom de l'em« poisonneuse, quoique je le sache bien. C'est « une désolation. C'est un scandale. Je ne sais « où cacher mes larmes. Viens me voir, si tu « tu m'aimes. Je te dirai tout cela. Mais les « journaux parleront avant moi. Oh! mon Dieu! « mon Dieu! qui donc a permis que la dignité « des familles, que la pudeur des femmes, que « toutes les vertus soient ainsi jetées en pâture « à la sottise publique.

« Adieu, je meurs de chagrin.

« GENEVIÈVE. »

La marquise de Fontaneilles voulait courir à Champauvert pour consoler Geneviève, mais le marquis ne voulut pas, dans la peur que le nom de sa femme ne fût inscrit au procès.

Mademoiselle de La Chastaigneraye demeura seule en face de tous ses chagrins; car elle ne disait pas tous ses chagrins.

Un volume de La Bruyère où elle avait marqué cette pensée : *Vouloir oublier quelqu'un c'est y songer*, n'eût-il pas dit le plus sérieux de ses chagrins?

Elle qui n'avait pas péché, elle lisait mademoiselle de La Vallière, comme si elle eût écouté une sœur : « Jésus-Christ est mort pour payer toutes nos dettes, il a brisé le joug de notre esclavage et nous a faits ses enfants d'adoption. » — Oui, disait Geneviève, Jésus-Christ a payé toutes nos dettes et nous a faits ses enfants, mais il n'a pas brisé le joug de notre esclavage puisqu'il n'a pas brisé le joug de l'amour.

XVII

DE QUELQUES DEMOISELLES CHEZ LE JUGE D'INSTRUCTION

M. de Parisis courut au Palais de Justice. Il avait pour camarade de collége un jeune juge d'instruction, qui s'était signalé par trois ou quatre condamnations à mort. Celui-là cherchait les crimes comme Octave cherchait les femmes. Dans toute créature, il ne voyait que la tache originelle. Il avait rayé le mot « rédemption » de son dictionnaire ; il croyait que la peine de mort était le soldat de la vie. Aussi était-ce un curieux spectacle que de le voir interroger un patient ; on peut dire qu'il avait rétabli la question, tant il

tyrannisait les consciences, tant il piétinait sur les âmes, tant il flagellait les esprits.

Et comme tout est contraste, dans la vie privée c'était le meilleur homme du monde. Comme Léonard de Vinci, il rachetait la liberté des oiseaux, il était généreux aux derniers saltimbanques, et, s'il eût déchiré son manteau, c'eût été pour les épaules de deux pauvres.

Quand Parisis était entré dans le cabinet du juge d'instruction, on annonçait sept ou huit femmes — légères — très-légères — plus que légères.

— J'espère que tu ne vas pas me mettre à la porte, lui dit Parisis.

Mais le juge d'instruction comprenait sévèrement son devoir, il se leva pour conduire son ami jusqu'au seuil.

Octave tint bon.

— Non, non, dit-il, je suis de l'affaire, tu verras que je répandrai çà et là un trait de lumière. D'ailleurs, j'ai à te parler très-sérieusement.

Les femmes entraient deux par deux comme à une procession.

Octave prit un livre de droit et fit semblant de ne pas écouter.

Le juge d'instruction fit semblant de ne pas s'apercevoir que son ami fût encore là.

Huit de ces créatures étaient entrées ; on eût dit que toutes descendaient de la charrette qui conduisait Manon Lescaut au Havre. C'était la même insouciance, la même curiosité, la même figure où ne descendait pas l'âme.

Je me trompe, il y en avait deux qui étaient restées des femmes. Une grande et une petite. Le juge d'instruction ne put s'empêcher de leur demander par quelle singulière déchéance elles étaient tombées là.

La petite répondit très-vivement que c'était pour se venger de sa famille, qui l'avait humiliée par la maison de correction pour un péché tout véniel.

La seconde commença par dire, avec quelque fierté, qu'elle ne devait compte qu'à elle-même de ses actions.

Et comme le juge d'instruction eut le bon esprit d'insister gracieusement, tout à sa curiosité, elle répondit qu'il n'y a point de stations dans les

chutes de femme ; que du premier coup une femme perdue est une femme perdue ; que peut-être, elle aussi, elle exerçait une vengeance.

Octave ne lisait pas son livre de droit : il était tout aux paroles de cette femme, il la regardait avec de grands yeux.

— C'est madame de Marsillon ! dit-il.

Il se pencha vers son ami et lui dit de demander à cette fille depuis quel temps elle en était là.

— Depuis un an, dit-elle sans détours. J'ai frappé à la porte de cette maison parce que je n'ai pas trouvé un lit, pas même un lit de paille aux Filles repenties. Si mademoiselle Eudoxie se venge de sa famille, moi je me venge de la société.

— Mais comment pouvez-vous rester là, vous qui paraissez intelligente? Vous avez donc jeté votre cœur à la porte ?

— Non, je souffre de l'infamie comme d'autres souffrent du repentir. C'est la même pénitence.

— Mais les heures sont des siècles pour vous dans une pareille atmosphère.

— Non ; il y a, si vous me permettez ce mot,

des grâces d'état, je passe mon temps à jouer du piano et à lire des romans ; je lis même des livres de piété.

— C'est une profanation.

— Non ! je ne sais si vous avez lu des vers d'Hégésippe Moreau qui peignent bien l'état de mon âme :

« De mes erreurs, toi, colombe endormie,
« Tu n'as été complice ni témoin. »

Octave n'en pouvait croire ses yeux ni ses oreilles.

— Quoi ! murmurait-il, cette femme qui jouait là-bas à l'ange de vertu !

Le juge d'instruction questionna la jeune femme sur un crime dont elle avait été témoin comme ses compagnes.

— Comment vous nommez-vous ?

— Mélanie, répondit Angèle.

— Votre nom de famille ?

— Je ne le puis dire.

— Pourquoi ?

— Parce que si je me venge, je ne veux me venger que sur moi-même.

— Où les coups de poignard ont-ils été donnés ?

— Dans le salon, sur un des canapés.

— Qui était là ?

— Ces dames et quatre ou cinq messieurs que je connais bien, mais dont je n'ai pas le droit de dire les noms. Demandez cela à une de ces dames.

Et se retournant, tout en indiquant la petite femme déjà interrogée :

— Pas à mon amie, car elle les connaît aussi, mais les autres ne pourront vous dire que leurs noms de guerre. L'un s'appelle Carrabas, l'autre Chat-Botté, celui-là Gladiateur, celui-ci Barrabas.

— Que pouvaient-ils faire au salon ?

Angèle regarda profondément le juge d'instruction.

— Vous le savez bien. Ils causaient : on a quelquefois beaucoup d'esprit chez nous. Il y vient tant d'hommes bien nés que les femmes finissent par faire leur éducation. Dieu a pris une côte à l'homme pour faire la femme, c'est un symbole, l'homme fait toujours la femme.

— Et la femme refait l'homme, dit une fille.

— C'est trop de littérature, interrompit le juge d'instruction.

Et il continua gravement son interrogatoire.

Angèle, qui n'avait pas reconnu Octave dans l'ombre, alla s'appuyer au mur de son côté.

Il lui prit la main et la masqua en passant devant elle.

— Quoi ! lui dit-il, je vous retrouve dans une pareille compagnie.

Angèle leva les yeux et reconnut Octave.

— Oh ! mon Dieu, dit-elle, je ne voudrais pas pour tout au monde que ce malheur de vous rencontrer me fût arrivé. Vous étiez là !

Angèle baissa la tête avec un profond sentiment de tristesse.

— Expliquez-moi cette énigme.

— Chut ! on nous écoute ; j'irai vous voir demain et je vous dirai tout : car si vous ne me connaissez pas, je vous connais bien, vous.

Quand ces filles furent parties, Parisis s'empressa de parler de Violette ; il voulait qu'on la mît en liberté sur-le-champ.

— Je réponds d'elle, dit-il, comme d'un enfant que j'aurais élevé.

— Élevé au mal, dit le juge d'instruction, je te connais.

— Te voilà encore avec ta fureur de trouver partout des criminels. T'imagines-tu donc que j'aie jamais tué une mouche ?

— Tu as tué des femmes. Il viendra un jour, mon cher, où on recherchera le crime moral comme le crime matériel. Jeter le trouble dans un cœur, désespérer une pauvre créature dont on a tué l'énergie par l'amour, la faire mourir de chagrin par l'abandon, crois-tu donc que ce ne soit pas là un crime?

Parisis était devenu pensif.

— Peut-être, dit-il. Est-ce toi qui vas inaugurer la répression de ces crimes-là ? Appelle deux gendarmes et mets-moi au régime cellulaire, car je me reconnais coupable. Mais puisque le jour n'est pas venu de cette justice du cœur, donne-moi la liberté de Violette, qui est la plus brave créature que j'aie rencontrée.

— Comme tu y vas ! dit le juge d'instruction, qui voulait réserver toutes les prérogatives de la justice.

— Cela me paraît si simple et si juste! On ne

s'élèvera jamais assez haut contre l'odieuse prévention. Quoi! voilà une fille convaincue d'empoisonnement, sans que cela se puisse jamais prouver, puisqu'elle est innocente, on la jette en prison jusqu'au jour où il plaira au procureur impérial de l'envoyer devant messieurs les Jurés, qui ont peut-être une âme et une conscience, mais qui ont toujours peur de condamner un coupable et toujours peur d'absoudre un innocent.

— Il n'y a pas d'innocents, s'écria le juge d'instruction.

Cette parole avait jailli comme la vérité.

— Sais-tu que tu m'épouvantes? dit Octave en souriant.

— Ah! mon cher, l'étude de l'homme, c'est l'étude du crime. Nous sommes tous marqués du sceau fatal.

— Ce que c'est que le parti pris! Tu as donc commis des abominations et des atrocités?

— Qui sait? dit le juge d'instruction en souriant à son tour. Si je n'étais occupé à prouver que les autres sont criminels, je me prouverais peut-être que je le suis moi-même.

— Ce sera ta dernière instruction.

Octave parla à son ami de l'empoisonnement à Champauvert.

— Une belle affaire, dit le juge d'instruction, je la sais déjà par cœur. Tu n'as donc pas lu la *Gazette des Tribunaux ?*

— Je ne lis jamais la *Gazette des Tribunaux*.

— Chacun son monde. Tu es dans le monde des pécheresses et moi dans le monde des criminels ; tu lis les journaux de sport et de fêtes, moi je lis les procès en adultère et les causes célèbres de l'amour.

— C'est le même livre, dit Octave; je lis le commencement, tu lis la fin.

— Oui, mon cher duc, je sais toute cette histoire. Il y a là un médecin que j'estime beaucoup parce qu'il a voulu savoir la vérité.

— Tais-toi donc! un charlatan qui a voulu se mettre en relief.

— Je te dis que c'est un honnête homme : si tout le monde faisait son devoir, il n'y aurait pas de crimes impunis.

— Tu t'imagines que c'est la justice qui punit les crimes?

— Et qui donc? Tu ne me diras pas que c'est Dieu, puisque tu ne crois pas à Dieu.

— C'est la conscience. Tout homme a son tribunal en lui : il est lui-même son juge d'instruction et son juge sans appel. Et quand il se condamne à mort, c'est bien un homme mort : il a beau aller et venir parmi les vivants, il n'est plus de ce monde.

— Bravo! Voilà une nouvelle théorie qui supprime la justice des hommes et celle de Dieu. Tu as des idées, toi; il y a du bon dans ce système-là! Mais, quoi que tu en dises, l'homme qui se juge lui-même abuse du droit de grâce.

Octave regarda son ami avec l'expression d'une vieille amitié.

— Voyons, mon cher Maxime, donne-moi la liberté de Violette et étouffe cette affaire! Je sais bien que tu vas me dire que cela ne te regarde pas; mais je sais bien aussi que tu es tout-puissant, parce que tu es l'enfant gâté du Palais de Justice.

— Je te jure que je n'y puis rien. Les journaux de Paris, après les journaux de la Bourgogne, ont parlé hier de cet empoisonnement, il faut que

l'affaire suive son cours : le ministre lui-même aurait beau vouloir tout arrêter.

Parisis ne croyait pas que ce fût si sérieux.

— Mais c'est horrible! dit-il en voyant d'avance le tableau du procès. Quoi! mademoiselle de La Chastaigneraye serait obligée de comparaître pour accuser Violette ou toute autre! Mais c'est impossible! elle aimerait mieux mourir!

— Ah! vous voilà bien, vous autres : vous vous imaginez toujours parce que vous portez un grand nom que vous serez toujours au-dessus de la loi. Tu ne sais donc pas que la loi est symbolisée par un niveau?

Octave était désespéré.

— Après tout, ne te désole pas. On priera les journaux de ne donner que les initiales.

— Mais quelle folie d'aller rechercher le crime, puisque ma cousine va bien!

— Et la servante? n'est-ce donc pas une femme comme ta cousine? Après tout, cette demoiselle Violette n'ira pas sur l'échafaud. Mais enfin, si c'est elle, il faudra bien qu'elle expie sa mauvaise action.

— Mais je te jure que ce n'est pas elle.

— Eh bien ! elle remontera dans son carrosse, car on dit que c'est une des courtisanes les plus à la mode.

Pour la première fois de sa vie, Octave se sentait vaincu par une force supérieure. Il tremblait de recueillir le mal qu'il avait semé. Si Violette était une courtisane, c'était sa faute à lui ; si elle était accusée dans l'opinion publique, sur qui retomberait l'accusation ? Sur lui-même.

— Si ce n'est pas Violette, qui donc est-ce ? lui demanda tout à coup le juge d'instruction.

— Je ne puis pas le dire, répondit Octave ; la vérité, c'est qu'on ne le sait pas bien. Mademoiselle de La Chastaigneraye et moi nous avons notre idée, mais nous n'avons pas de preuves et nous n'en voulons pas chercher. Mais je puis bien te dire à toi que c'est une vengeance de famille. A quoi bon pénétrer de pareils mystères, aujourd'hui surtout qu'il faut laisser aux grandes familles tout leur prestige ?

— Si c'est cela, tu as peut-être raison, dit le juge d'instruction qui était un homme d'autorité, élevé à l'école de Joseph de Maistre. Va voir le ministre, qui est la justice faite homme, il

voudra peut-être étouffer le scandale de cette affaire.

Le caractère de notre temps, c'est qu'il n'y a plus que des demi-caractères. A peine les physionomies se sont-elles accusées fortement, qu'elles déroutent l'observateur par les timidités et les indécisions. Au moyen-âge, l'ami d'Octave eût fait condamner jusqu'à sa famille; au dix-neuvième siècle, il n'avait que par bouffées les ardeurs de l'Inquisition.

Octave serra la main à son ami pour aller chez le ministre.

— Dis-moi, puisque je viens de retrouver l'homme dans le juge d'instruction, fais-moi voir Violette.

— Que me demandes-tu là! Tu ne sais donc pas qu'elle est au secret?

Parisis sourit.

— Pour la justice, mais pas pour moi.

XVIII

POURQUOI ANGÈLE ÉTAIT-ELLE PARTIE.

Octave alla voir le ministre ; mais il eut beau prier, le ministre lui dit que les journaux avaient déjà trop parlé pour que la justice ne parlât pas à son tour.

Il écrivit à Violette par la même poste, car l'homme à la cravate rouge était revenu :

« Chère enfant,

« Je vous sais par cœur. Vous m'avez dit sou-
« vent que, pour vous, le monde c'était moi : eh

« bien! je vous juge. Vous sortirez de ce guet-
« apens blanche comme un lys.

« Votre ami plus que jamais,

« Duc de Parisis. »

Il écrivit à sa cousine sans changer d'encre :

« Chère Geneviève,

« Je devine tous vos chagrins. Je vous ai
« quittée comme un fou; mais je vous aime
« comme un frère. Parlez et j'obéirai.

« Octave. »

Toutes ces émotions n'empêchèrent pas M. de Parisis de se rappeler madame de Marsillon.

Le lendemain, il attendit Angèle, très-curieux et très-agité, tout en pensant à Violette.

Elle ne vint pas.

Le surlendemain, il attendit encore.

Elle ne vint pas.

Il se décida, le soir, à lui écrire ce billet :

« Angèle.

« Je vous ai attendue, je vous attends et je
« vous attendrai; il faut que je vous parle et il
« faut que vous me parliez. Vous aimez peut-être
« les clairs de lune à Bade, moi j'aime la lumière
« à Paris. Venez ce soir souper avec moi, je
« vous recevrai avec du vin du Rhin.
« Pas un mot au juge d'instruction.
« Vous savez mon nom et mon adresse. »

A ce billet, Angèle répondit par celui-ci :

« Ne m'attendez pas, nous ne boirons pas de
« vin du Rhin à la même coupe. Votre lettre
« m'arrive à l'heure même où je quitte cette
« odieuse maison.
« Si j'y reviens jamais, je vous le dirai.

« Angèle. »

Ce billet irrita vivement l'esprit d'Octave. De-

vant la grande muraille de l'impossible, on sent qu'il vous pousse des ailes.

Il voulut voir Angèle. Depuis cinq minutes, Angèle était partie.

— Où est-elle allée? demanda Octave furieux.

— Ma foi, monsieur, dit une femme avec un rire effronté, elle n'a pas dit son *numéro*.

Octave ne pensait plus à Angèle, quand il reçut une lettre de Champauvert.

C'était la réponse de mademoiselle de La Chastaigneraye au duc de Parisis :

« Mon cousin,

« Je pense que nous avons chacun notre dou-
« leur. Je ne puis vous consoler et vous ne pou-
« vez me consoler.

« Je vous serre la main.

« GENEVIÈVE DE LA CHASTAIGNERAYE. »

— Eh bien! voilà qui est concis, dit Octave; on n'aime pas à écrire dans ma famille.

Et après avoir relu ce billet :

— Il y a de la sibylle dans cette jeune fille,

elle parle toujours avec une éloquence mystérieuse.

Il ne put comprimer un mouvement de jalousie.

— Si je ne puis la consoler, je sais bien pourquoi : c'est qu'elle aime quelqu'un. Et pourtant...

On s'imagine peut-être que Parisis allait rentrer en lui-même et ne plus se mettre en spectacle dans la vie parisienne : mais qui donc aurait pu le retenir dans ses folies?

On parla beaucoup d'une de ses aventures au clair de la lune avec une très-grande dame dans un des parcs qui avoisinent le bois de Boulogne.

Il faillit attendre! Fut-ce pour cela qu'il écrivit le lendemain cet aphorisme sur l'album de la dame :

« La vertu des femmes est comme la lune.
« Elle a ses phases, ses révolutions et ses éclipses. Elle fait les cornes aux amants en croissant et aux maris en décroissant. Elle se montre de face, de trois quarts, de profil. Elle se montre dans tous les quartiers — même dans le quartier Bréda. »

XIX

DE QUELQUES PARADOXES DE MONJOYEUX

Un soir que tous les désœuvrés du Café Anglais ne savaient plus que dire, ils devinrent sérieux — un quart d'heure de sagesse dans cette folie de toutes les heures. — Les femmes dormaient, quelque peu dépenaillées dans leur luxe, perdant leurs cheveux, mais tenant bien leurs diamants. Chacun parla d'escalader la montagne abrupte de la fortune. celui-ci par la politique, celui là par les journaux, celui-là par les théâtres, celui-là par l'argent des autres.

Monjoyeux prit la parole.

— Tout cela est fort beau, dit-il; mais vous raisonnez comme des enfants gâtés, qui s'imaginent qu'on peut aller chercher la lune. Or, le moyen? C'est toujours l'histoire d'Archimède; Donnez-moi un point d'appui et je déplace le monde — dans le seul but, mes enfants, de donner un peu plus de soleil à Paris, — car nous avons, cette nuit, quinze degrés au-dessous de zéro, et une capitale universelle ne peut pas durer à ce régime-là. Songez à Babylone! à Carthage! à Athènes! à Rome!

— Il s'agit bien de soulever le monde! Il s'agit seulement d'avoir trois ou quatre cent mille livres de rente.

— Oh! oui, rien que cela, dit une des demoiselles qui sommeillaient; si Gaston me fait une pareille liste civile, je deviendrai un ange.

Monjoyeux regarda celle qui parlait.

— Si elle était un peu plus jolie, dit-il, je lui ferais trois à quatre cent mille livres de rente, car elle serait mon point d'appui pour les grandes idées qui germent là.

— Et quelles sont les grandes idées qui germent là? demanda M. de Parisis à Monjoyeux.

— Mes enfants, le Monjoyeux qui vous parle n'est pas le premier venu. Comme Veuillot et beaucoup de grands seigneurs qui ne s'en vantent pas, il est né dans un cabaret; mais il est d'un bon tonneau et d'un bon crû. Voyez-vous, mes gentilshommes, j'ai mes trente-deux quartiers de roture comme vous avez vos trente-deux quartiers de noblesse.

— Noé! passez au déluge, dit Octave.

— Eh bien! je suis taillé sur le grand modèle. Je suis un homme, et quiconque peut dire qu'il est un homme est bien près d'être un grand homme. Vous m'avez sifflé au théâtre parce que je suis de trop haute taille pour des yeux habitués aux prouesses des femmes. Mon jeu est héroïque et vous n'aimez que les miniatures; vos comédiens à la mode sont des Lilliputiens qui jouent les infiniment petits. Je suis un Shakespeare et un Molière, ni plus ni moins; je ne jouerai bien que les pièces que je ferai moi-même; ce qui me manque ce n'est pas le génie, c'est le théâtre.

— Où est la femme? dit Octave.

— Vous avez raison, reprit Monjoyeux, où est la femme? Je ne suis pas seulement un Molière

ou un Shakespeare, je m'appelle Phidias. Mon bas-relief de la *Patrie en danger* vous a prouvé mon style et ma furia. Mon buste de mademoiselle Favart vous a prouvé ma grâce et mon sentiment. Mais qui me donnera le marbre? Messieurs les députés français sont plus sensibles à la ligne droite du chemin vicinal qu'à la ligne ondoyante de la statue.

— Où est la femme? dit encore M. de Parisis.

— Ce n'est pas tout. Je m'appelle Machiavel à mes moments perdus; je défais et je refais les empires. Si j'avais une tribune, je montrerais le néant des vieilles politiques, l'abîme des gouvernements parlementaires et la beauté du despotisme démocratique; je tracerais la carte définitive de l'Europe; je soufflerais le mot d'ordre à la diplomatie et je signerais la paix du monde à la barbe hérissée de l'Amérique. Que faut-il pour faire la guerre? De l'argent. Et quand on a de l'argent, il faut encore de l'argent. Eh bien! c'est en vertu de ces soldats, qui s'appellent des écus, que j'affermirais la paix universelle. Mais qui me donnera la tribune?

— Où est la femme? dit encore Octave.

Il sonna et donna l'ordre d'apporter à boire à Monjoyeux.

— Mon cher Monjoyeux, lui dit-il, ce sont là des paradoxes nocturnes; on ne refait pas le monde comme cela.

— Alors on se croise les bras!

— Non! on ne se croise pas les bras, on se contente d'un peu moins de trois ou quatre cent mille livres de rente; on joue la comédie le soir, on fait un buste le matin.

— Je suis né pour les premiers rôles dans la vie, et vous me condamnez aux troisièmes rôles. Quand je veux écrire dans un journal, quand je vais voir un directeur de théâtre, quand je veux portraiturer quelqu'un, je fais peur aux gens. Ce n'est pas si simple que d'écrire, de jouer la comédie ou de sculpter! Le génie est un moulin qui tourne à vide quand il n'a pas de blé à mettre sous les meules. C'est mon histoire, c'est l'histoire de tous ceux qui n'ont pas commencé dans le despotisme paternel des écoles, par le Conservatoire, par l'école de Rome, par l'Université. Mais, moi, j'aurais jeté toutes les écoles par la fenêtre.

— Voilà pourquoi vous ferez l'école buissonnière toute votre vie.

— Eh bien, non! dit Monjoyeux après un silence, non! je ne ferai pas l'école buissonnière toute ma vie. Voilà trop longtemps qu'on doute de moi, je veux prouver ma force : j'ai mon idée, j'ai mon point d'appui. Adieu!

Et Monjoyeux sortit, à la grande surprise de tous ses amis, sans même boire la coupe de vin de Champagne glacé que venait de lui verser mademoiselle Jacyntha, une Hébé en fourrures, laquelle but en s'écriant :

— Je bois à Monjoyeux!

— Quel pourrait bien être son point d'appui? demanda M. de Parisis.

Depuis quelque temps on n'avait pas revu Monjoyeux à la Maison d'Or, ni au Café Anglais, ni aux premières représentations. On oublie vite à Paris les figures de la galerie vivante; et si on ne se revoit plus, c'est à peine si un mot dit par hasard réveille le souvenir des absents : la vague qui passe emporte tout, jusqu'au souvenir. Dans la vie agitée, qui vous prend jusqu'aux heures de sommeil pour les mille riens dévorants des heures

désœuvrées, comment aurait-on le temps de se retourner vers le passé, d'évoquer des souvenirs évanouis, de regretter les gais compagnons ou les maîtresses disparues? On jette le passé dans l'abîme, sans vouloir se pencher pour voir s'il est bien mort. Vieux habits, vieux galons, que me voulez-vous? Autrefois le souvenir avait des temples, aujourd'hui il n'habite plus que la boutique des défroques humaines. Autrefois, on vivait de la veille et du lendemain, un pied dans le passé, le front dans l'avenir; maintenant, on vit au jour le jour.

Donc, Monjoyeux avait disparu sans qu'on sût pourquoi et sans qu'on se demandât quelle belle folie avait pu l'emporter.

Un soir pourtant, Octave, qui regrettait cette belle figure toujours épanouie, même dans les quarts d'heure de misanthropie, demanda si on n'avait pas rencontré Monjoyeux.

— Monjoyeux! dit Miravault, c'est du plus loin qu'il m'en souvienne. Nous avons soupé ensemble il y a bien six semaines, et nous nous sommes quittés pour aller nous coucher — le lendemain. Nous n'étions restés à table que depuis

minuit moins un quart jusqu'à l'aurore aux doigts de Champagne rosé. Ces dames des Bouffes-Parisiens avaient panaché le festin. Monjoyeux n'était pas si gris que moi, si j'ai bonne mémoire : il avait écrit — entre deux vins — un traité de métaphysique pour le *Figaro*. Ces dames ont trouvé cela sublime. Il me demanda mon opinion; mais tu sais que j'ai le vin trop tendre pour avoir une opinion.

— Ce brave Monjoyeux! je serais désespéré de ne plus le revoir; j'ai étudié tous les philosophes de l'antiquité, mais je n'en ai jamais trouvé un si profond.

— Oui, profond comme le tonneau des Danaïdes : on a beau lui verser à boire, il ne s'emplit jamais.

— Que veux-tu? il aura repris un engagement dans quelque théâtre de province. Je suis bien sûr que si on faisait faire des fouilles à Périgueux, le pays des truffes, on le retrouverait là jouant les rôles de Frédérick et cascadant comme les chutes du Niagara.

— Non, il a des visées plus hautes; il sera allé s'oublier dans quelque théâtre étranger, à Baltimore ou à Odessa.

— Qui parle d'Odessa ? s'écria une voix bien connue en abordant de profil le duc de Parisis.

— Monjoyeux ! dit Octave avec un vif plaisir.

— Quand on parle du loup, dit le marquis de Saint-Aymour, on en voit les dents.

— Oui, mon cher marquis, je suis devenu un loup ; regardez mes dents, vous allez voir le carnage que je vais faire sur le pauvre monde. J'ai déjà commencé.

— Expliquez-vous, sphinx !

Monjoyeux prit dans la poche de son habit un très-beau porte-cigare en cuir de Russie, encadré d'ornements en platine.

— Voulez-vous des cigares ?

C'était la première fois que Monjoyeux offrait des cigares.

— Tudieu ! quel luxe, dit Octave ; vous avez donc découvert une mine d'or ou une tante avare ?

— C'est bien mieux que cela ! je me marie.

— Oh ! Monjoyeux ! je vais me trouver mal ; on ne tire pas ainsi à ses amis des coups de canon rayé. Vous vous mariez !

— Oui. Vous comprenez qu'il ne fallait rien

moins qu'une pareille catastrophe pour fumer de pareils cigares, des cigares à moi, des cigares offerts par moi — à moi.

— Vous vous mariez! Il y a donc encore des femmes?

— Il y en avait encore une et je l'ai prise.

— Et elle est belle?

— Comme la beauté. Figurez-vous une Transtévérine avec une figure de Milanaise. Une statue en chair, venue d'Arles à Paris sans passer par l'Académie des Inscriptions. En un mot, un chef-d'œuvre vivant.

— Et que ferez-vous quand vous serez marié?

— La belle question! Je ferai mon chemin.

Les trois amis se mirent à rire.

— Faire son chemin, dit Octave, c'est encore un vieux préjugé. Est-ce que nous sommes maîtres de nous?

— Eh bien! vous verrez si je suis maître de moi et des autres.

— Oui, de tout le monde, excepté de votre femme.

— De ma femme comme de tout le monde.

— Permettez-moi d'être fort indiscret, demanda

M. de Parisis à Monjoyeux. Quel rôle jouera votre femme dans ce chemin-là ?

— Elle jouera le rôle de toutes les femmes qui veulent que leurs maris fassent leur chemin.

— Oh ! Monjoyeux ! je ne vous croyais pas descendu à ce degré de scepticisme, pour dire un mot bien porté.

— Vous me croyez donc une âme plus haute que tous ces ambitieux qui passent là sous nos yeux, courant à leurs chimères, escortés par tous les vices, jetant leurs maîtresses, leurs femmes, leurs sœurs à toutes les concupiscences qui ouvriront la main pour leur donner à eux, qui des croix, qui une ambassade au Monomotapa, qui une concession de chemin de fer de Rome à la lune. Je ne me paye pas d'une autre monnaie que tous ces gens-là.

— Après tout, dit Miravault, jouant l'esprit fort, les anciens vendaient les femmes, pourquoi les modernes les estimeraient-ils plus — ou moins que ne faisaient les anciens ? La femme ne devrait être qu'un objet de luxe, qu'on se passe de main en main jusqu'au dernier enchérisseur, ou plutôt jusqu'à ce qu'elle devienne mère de famille.

— Rassurez-vous, messieurs, dit Monjoyeux en voulant reprendre ce qu'il avait dit, j'ai raillé sur des choses saintes. Pour moi, la femme est l'âme, la poésie, la conscience de l'homme ; elle doit être pour lui l'image de Dieu sur la terre. Celui-là qui la sacrifie ou la bafoue, est indigne du titre d'homme. Voilà pourquoi je hais mon siècle, voilà pourquoi je voudrais le souffleter en face des siècles passés et des siècles à venir.

— Cette indignation me fait du bien, dit M. de Parisis ; elle me rappelle qu'il y a trop longtemps que j'ai lu Juvénal. Pourquoi, aussi, n'avons-nous pas un Juvénal? Nous n'avons que des Suétone.

— Un Juvénal ! s'écria Monjoyeux, vous ne le liriez pas, ni vous ni vos pareils ; vous avez à peine le temps de lire vos journaux de sport une fois par semaine.

— Vous avez raison, Monjoyeux, les mauvais vers nous ont dégoûté des bons.

— Vous n'aimez plus que ceux qui viennent de loin, les vers de haute contrebande. Ce qui vous manque, c'est un Molière : si Molière vous mettait en scène dans votre désœuvrement pompeux,

vous tomberiez dans le ridicule sous le vaillant éclat de rire du bonhomme de génie.

— Oui, il a raison, murmura le prince Bleu, il ne manque que Molière à la gloire du dix-neuvième siècle; nous avons encore toutes ses figures, mais la comédie est mauvaise.

— Oui, toutes ses figures, dit Octave, hormis celle du cocu imaginaire.

— Adieu, dit Monjoyeux en tendant ses deux mains, je suis devenu sérieux et vous êtes encore des fous; adieu, vous aurez de mes nouvelles.

Les trois amis se séparèrent.

— Te voilà devenu pensif, dit Saint-Aymour à Parisis.

— Ce fou est un sage; il nous a donné là un premier avertissement, nous vivons comme des enfants prodigues, secouons donc bravement toutes ces aspirations féminines qui nous cassent les bras. Pour moi, je l'avoue, j'en suis arrivé à n'avoir plus le courage d'aller me coucher.

En effet, ce jour-là, Octave était revenu du club au soleil levant, il avait regardé son lit, qui ne l'attendait plus, il s'était jeté sur sa chaise longue, mécontent de tout, même du sommeil.

XX

MONJOYEUX JOUE UN NOUVEAU RÔLE

On apporta un matin cette lettre de faire part à M. de Parisis :

« M. Fructidor Monjoyeux a l'honneur de vous « faire part de son mariage avec mademoiselle « Aline des Roches. »

— Diable ! dit Octave, des Roches en deux mots, il ne s'encanaille pas. Quelle pourrait donc bien être cette Aline des Roches ?

M. de Parisis avait la prétention de connaître toutes les femmes.

— Il aura déniché cela sur quelque toit du pays latin ou de Montmartre. Je lui souhaite une hirondelle, cela portera bonheur à sa maison.

Il jeta le premier feuillet pour lire le second :

« Madame la comtesse des Roches a l'honneur
« de vous faire part du mariage de mademoiselle
« Théodule-Aline des Roches, sa fille, avec
« M. Horace Monjoyeux. »

— La comtesse des Roches ! d'où diable cela vient-il ?

Il y avait au bas de la page, en caractères imperceptibles : *Lithographie de Kardec, à Nantes.*

— Oh ! oh ! noblesse de Bretagne ! Comment s'y est-il pris pour faire ce coup de maître ?

Le même jour, à la nuit tombante, comme M. de Parisis fumait aux Champs-Élysées avec quelques amis du club, il reconnut à vingt pas de distance la tête chevelue de Monjoyeux dans un groupe de spectateurs, hommes et femmes, qui assistaient au spectacle des filles à marier ou des filles à vendre qui vont au Bois.

— Je suis sûr qu'il est avec sa femme, dit Octave.

Il allait droit à Monjoyeux.

— Mon cher ami, voici ma femme.

— Où diable ai-je vu cette figure-là ? se demanda Octave en cherchant dans une sphère où il ne devait pas trouver.

Par ce temps de blondes et de brunes, où les brunes se font blondes et les blondes se font brunes, sans parler des rousses, où le pastel et le crayon noir jouent un si grand jeu sur le visage, les yeux les plus fins risquent de se tromper. Octave connaissait bien cette figure, il ne la reconnut pas.

C'était une jeune femme, un peu forte, mais d'une belle envergure. Elle était blonde et blanche, voilée d'un voile noir et d'un voile de poudre de riz.

Monjoyeux reprenant sa désinvolture théâtrale :

— Monsieur le duc, j'ai l'honneur de vous présenter à madame Monjoyeux.

— Madame, dit Octave — en s'inclinant pour une noblesse de Bretagne — je suis bien heureux

que mon ami Monjoyeux ait fait une pareille fin. Voilà ce qui s'appelle un commencement.

La jeune femme ne répondit pas un mot, elle avait rougi, elle s'était levée à moitié, comme si elle ne sût pas quelle figure faire.

— Oui, mon cher, dit Monjoyeux, vous l'avez dit, cette fin-là c'est un commencement. C'est d'aujourd'hui seulement que je me sens né à la vie; vous allez voir bientôt ce que peut un homme avec une femme.

M. de Parisis, qui regardait Monjoyeux, remarqua plus de raillerie et d'amertume que de joie dans le sourire du comédien. Il salua une seconde fois et rejoignit ses amis.

— C'est Monjoyeux, lui dirent plusieurs voix, as-tu bien vu sa femme?

— Elle est fort belle, fort timide, fort rougissante; elle a des mains un peu fortes pour des mains si bien nées. — Noblesse de Bretagne, messieurs! — Je lui trouve un autre défaut, je ne sais si c'est Monjoyeux qui lui a fait sa figure, mais, comme disaient nos aïeux, elle n'a pas le velouté de la candeur, elle est déjà trop familière à la poudre de riz et au crayon noir. Après cela,

je ne hais pas l'art dans la nature. quand c'est le pastel de Rosalba ou le crayon de Vidal.

Un vague souvenir traversa l'esprit d'Octave; on le questionnait encore, il ne répondait plus.

— Te voilà soucieux ! Est-ce que tu deviendrais amoureux de cette jeune mariée ?

— Non, dit-il, elle me rappelle seulement une femme que j'ai aimée au clair de lune. Après cela il y a tant de femmes au Bois qui se ressemblent.

Tout Paris parla avec quelque surprise du mariage inattendu de Monjoyeux.

— Que va-t-il faire de sa femme ? — Il va l'aimer, puisqu'elle est si belle. — On dit qu'elle n'est pas riche. — Il y a peut-être une comédienne sous Roche. — Il rentrera sans doute au théâtre. — Qui sait si sa femme n'a pas un million dans le gosier, comme la Patti! — Ou un éventail de sociétaire de la Comédie-Française, comme madame Lafontaine.

On comprend bien qu'une aussi grave nouvelle fut imprimée jusque dans les grands journaux, où un jour on lut cette lettre de Monjoyeux :

« Monsieur le Directeur,

« On annonce ma rentrée au théâtre ; que mes
« amis ne reprennent pas encore leurs sifflets ;
« avant d'être comédien, j'étais sculpteur, j'ai
« ressaisi mon ciseau et je pars pour Rome. S'il
« n'y a plus de marbre en Italie, j'irai sculpter
« les neiges de la Russie.

« Agréez mes compliments et mes adieux.

« Monjoyeux. »

On commenta cette lettre. C'était bien le style connu de Monjoyeux ; il avait sa manière d'écrire comme il avait sa manière de parler. Le lendemain il n'en fut plus question. Monjoyeux disparut de l'horizon parisien.

XXI

DIVAGATIONS AU BORD DU LAC

Le duc de Parisis avait toujours sa cour; il avait beau vouloir se dérober, les satellites lui prouvaient toujours qu'il était un astre. Vainement il tentait de vivre chez lui, pour s'accoutumer à une loi plus sévère; mais les mauvaises habitudes le rejetaient bien vite dans le cortége des folies parisiennes. Il était comme ces rois du dix-neuvième siècle, qui sont entraînés par la politique de leurs ministres. Il se promettait toujours d'avoir raison de tout le monde et de lui-même, le lendemain; mais le lendemain, il se donnait un jour de plus.

On n'abdique pas, d'ailleurs, si volontiers sa part de royauté dans le bruit contemporain : Octave dominait toujours sur le champ de courses, dans les coulisses et dans les loges de l'Opéra, au milieu des gens d'esprit; il ne dédaignait même pas d'être l'idole de chair des Phrynés de rencontre et des Aspasies de contrebande. Comme Alcibiade, dans ses jours de paresse, il croyait que les femmes sont encore une légion qui donne quelque gloire au capitaine. Tous les jours, vers six heures, il retrouvait ses amis au Bois, qui à cheval, qui à pied, qui en coupé, qui en phaéton.

Un jour, ils étaient tous au bord du lac, suivis par trois longueurs de tête de quelques demoiselles de la plus haute volée.

Mais ils ne daignaient pas se retourner. Ils étaient, d'ailleurs, perdus dans les sphères de la philosophie. Ils refaisaient le monde ni plus ni moins.

— Oui, dit Miravault, c'est un beau système, c'est une belle théorie, il n'y manque qu'une petite chose : le capital.

— Le capital! s'écria le prince Bleu, qu'est-ce

que cela? C'est le crédit qui fait la force de l'État et ma force à moi. Tout ce qui est beau ici-bas est à la portée de tout le monde : l'esprit, la beauté, la jeunesse. Voilà les trésors vivants.

— Le prince parle bien, dit Octave; il a raison, il faut s'élever contre la tyrannie des écus, quand on n'en a pas.

— J'ai commencé par-là, dit Miravault.

— En es-tu plus riche aujourd'hui que tu es ca-pi-ta-lis-te? J'ai toujours vu que les capitalistes amassaient pour les autres; ce sont des fourmis qui préparent des greniers d'abondance pendant que la cigale danse et chante.

— Ce que tu dis là est aussi vieux que La Fontaine. On a fait la contre-fable.

— Enfin, l'argent n'est rien par lui-même, puisqu'il faut le changer pour en jouir. Ma vraie fortune c'est mon cœur, plein de passions, et non mon portefeuille, plein de papiers. Réunis ici tous les financiers et demande-leur si, à eux tous, ils ont autant de fortune que moi. Et Dieu m'est témoin que je n'ai rien.

— Tu te vantes!

M. de Parisis ne se vantait pas du tout.

— Voyez-vous, reprit-il, l'âme du monde ce n'est pas ce voleur qui s'appelait Mercure, c'est Vénus qui sort de l'écume, toute nue. Et Vénus ne tient pas un porte-monnaie dans sa main.

— Tais-toi donc, dit Miravault, demande aux Vénus qui nous suivent, si c'est là Vénus.

— Tu réduis mon symbole à un misérable trait d'esprit. Ces Vénus-là ne ressemblent à leur grand'mère que par l'écume.

— Toi, Miravault, tu viens d'acheter une terre, te voilà bien avancé. Sache-le, il n'y a que les huissiers, les sauterelles et la nation qui vivent sur la propriété. Le vrai riche n'est pas celui qui possède, c'est celui qui dépense.

— L'argent a raison contre tous les paradoxes. Sans l'argent, l'homme, né emmailloté, reste emmailloté toute sa vie.

— Ne vas-tu pas, maintenant, parler de la liberté et des principes reconnus avant la grande Révolution! Mon cher, depuis qu'on a élevé des barricades contre Dieu, toutes les révoltes sont à l'eau de rose.

— Moi, je suis pour les principes! sécria Miravault.

— Depuis que tu es riche et que tu poses pour la députation. C'est beau.

— Oui! je veux que la fraternité soit inscrite en lettres d'or.

— Non! en louis d'or, s'écria Saint-Aymour.

— La fraternité! dit amèrement Parisis, le jour où je verrai cela, je ferai fortune à mon tour.

— Comment feras-tu?

— C'est bien simple : je me ferai armurier.

— Oh! sceptique, tu ne croiras donc jamais à rien?

— Si, je croirai toujours au mal; je ne croirai pas qu'on fait le mal pour le mal, mais je croirai qu'on fait le mal pour son bien.

— C'est pour cela que tu donnes tout ce que tu as?

— Crois-moi, mon cher Miravault, sois député si tu as de l'organe, mais toutes les belles théories contemporaines sont des poules aux œufs d'or qui ne pondront jamais.

— Et pourtant, il serait si beau de faire quelque chose pour ces deux millions d'âmes qui vivent à Paris.

— Deux millions d'âmes! Il n'y a pas une âme! Tu m'amuses, ô théophilanthrope, avec tes illusions. Vois-tu, les illusions politiques sont des chiens attachés avec des saucisses.

— Octave a raison, dit le prince Bleu, la vie n'est plus un jeu de dupe. Autrefois, on travaillait pour l'âge mûr, aujourd'hui on vit au jour le jour.

— Oui, mais le lendemain!

— Le lendemain! c'est la mort. Ou, si tu aimes mieux, le lendemain c'est la vie; or, nous recommençons le lendemain ce que nous avons fait la veille.

— Ah! mon cher prince, tout est triste. Quand on ne sait rien de la vie, on ne sait pas vivre, et, quand on sait tout, on ne sait plus vivre.

Cependant tout le beau monde était parti; Octave disait adieu à la princesse *** : il ne restait plus que des crevés et des grues. Ces messieurs avaient fini par se retourner vers ces dames.

— Tiens! dit le prince Bleu, voilà Tourne-Sol. Pourquoi diable viens-tu au Bois?

— Parce que le Bois ne me fait pas ombrage et ne peut pas vivre sans moi.

— Ah oui, tu es une fille du bois. Quand tu étais petite, tu allais au bois pour faire des fagots; aujourd'hui, tu y viens parce que tu es bien fagotée. Regardez-moi donc cette envergure! Qui est-ce qui a payé la queue de cette robe?

— Qu'est-ce que cela te fait, mon prince, puisque tu n'as pas de quoi payer seulement le corsage?

— Que vois-je! poursuivit le prince Bleu, mademoiselle Chien-Loup en personne?

— Oui, moi-même.

— Je croyais que ta grandeur t'attachait au rivage.

— Voyons, n'écartèle pas mon blason; tu sais bien de qui je descends.

— Tu descends de Montmorency par les ânes.

— Mieux encore vaut descendre des montagnes sur un âne, que de descendre à pied, beau prince passé au bleu.

— C'est le coup de pied de l'âne que tu lui donnes là, Chien-Loup, dit un des crevés. Autrefois, le prince Bleu était un lion.

— Oui, un lion qui ne fut jamais éreinté sur fond d'or.

— Chien-Loup, tes dents blanches mordent bien! Tu t'appellerais Ève si tes cheveux blonds étaient à toi.

— Toi, tu t'appellerais le serpent si tu avais des pommes à nous offrir. Pourquoi ne ressembles-tu pas à ton ami Octave de Parisis? Tu ne lui ressembles vraiment ni d'Ève ni d'Adam.

— Au moins, celui-là peut courir deux Èves à la fois, interrompit mademoiselle Tourne-Sol.

Le prince Bleu avait toutes les femmes contre lui; il était brave, mais il regardait à l'horizon si son ami Octave ne pointait pas pour venir à son secours.

Il vit passer devant ses yeux le fantôme de madame d'Entraygues, qui lui posait le doigt sur la bouche, comme pour lui reprocher de s'encanailler ainsi.

Il arrive à tout le monde de voir l'image, la vision, le fantôme d'une femme avant de la voir en chair et en robe. Ce fut ce qui arriva au prince Bleu : le souvenir de madame d'Entraygues était venu l'inquiéter par une de ces vagues apparitions qui ne s'expliquent pas, sinon que les âmes ont leurs évolutions et leurs indiscrétions, quand tout

à coup le prince Bleu vit débusquer madame d'Entraygues au bras d'une de ses amies, une comtesse comme elle, précipitée du haut de sa vertu dans le demi-monde.

— Regarde! dit Octave au prince, te voilà en pays de connaissance, tu n'as qu'à te bien tenir.

— Toi aussi, dit le prince.

Octave n'avait pas vu madame d'Entraygues depuis sa seconde chute. Elle ne rougissait plus guère; elle vint droit à M. de Parisis pour lui parler de Violette.

— Que voulez-vous que je vous dise! La justice informe; c'est la justice des hommes : il y a tout à craindre qu'elle ne soit aveuglée, car toutes les charges sont contre Violette. Et pourtant, vous savez bien, comme moi, que ce n'est pas une empoisonneuse.

— Pauvre Violette!

— Mais rassurez-vous, je la sauverai.

Octave regarda madame d'Entraygues.

— Vous devriez bien me sauver aussi? lui dit-elle.

— Je croyais que le prince Bleu s'était chargé de cela?

— Lui? Il est bien de votre école : c'est un comédien qui joue le beau Léandre; mais, au moins, vous, vous créez les rôles, tandis que lui ne fait que les réciter.

— Je vous croyais les meilleurs amis du monde?

— Que voulez-vous? quand on n'a pas de premier rôle, on prend des comparses.

Et sur ce mot de comédie, madame d'Entraygues emmena son amie.

Le prince Bleu avait pris les devants.

— Ainsi va le monde, dit Octave. Quand je pense qu'il y a encore des gens qui se lèvent le matin pour vouloir régenter et moraliser leur siècle!

XXII

LA COUR D'ASSISES

Cependant l'affaire du bouquet de roses-thé arriva devant le jury d'Auxerre.

Les journaux de Paris, pour une cause aussi étrange et aussi romanesque, dépêchèrent leurs chroniqueurs à la mode; la capitale de l'Yonne fut envahie par les étrangers, mais surtout par les Parisiens. Quelques dames trop à la mode panachèrent la foule. On eût acheté les bonnes places cinq cents francs, comme à une belle représentation de l'Opéra.

Quand Violette parut, une voix domina tous les

murmures ; c'était une paysanne qui n'avait pu s'empêcher de crier : « Elle est toute blanche et toute noire. » En effet, la pâle figure de Violette apparaissait comme du marbre encadré dans la dentelle noire qui retombait sur ses yeux, sans cacher son admirable chevelure de jais. Elle était toute vêtue de noir. Elle marcha entre les deux gendarmes, grave et digne. Elle n'avait pu croire jusque-là qu'elle serait traînée jusque devant le jury ; mais, à force de prier Dieu, elle s'était résignée à toutes les humiliations ; elle trouvait d'ailleurs je ne sais quelle secrète volupté à souffrir pour Octave et pour elle-même : elle croyait ainsi se retourner vers sa vertu.

Mademoiselle de La Chastaigneraye avait refusé de comparaître. On produisit des certificats de médecins constatant qu'elle ne pouvait quitter sa chambre.

M. de Parisis n'avait pas fait de façons pour venir témoigner ; il voulait surtout témoigner en faveur de Violette. Il se retrouva dans la salle des témoins avec le médecin de Champauvert, avec mademoiselle Brigitte et mademoiselle de Moncenac, avec deux servantes du château, avec

les huit paysannes qui avaient offert la corbeille de fleurs.

Mᵉ Lachaud était au banc de la défense. Il avait le front rayonnant comme un avocat qui doit gagner sa cause.

Parmi les pièces de conviction, sur une table, devant la Cour, était exposé un bouquet de roses fané depuis longtemps.

Le greffier se leva et lut cet acte d'accusation que je retrouve dans un journal d'Auxerre, qui n'avait donné que les initiales des noms de Parisis et de sa cousine :

« Le 8 août dernier, une jeune fille qui porte
« un des plus grands noms de notre pays, made-
« moiselle G... de L. C..., revenait de la messe
« en famille, au château de C..., quand les
« paysannes du pays lui offrirent une corbeille
« de fleurs. On avait appris la veille que made-
« moiselle G... de L. C... était l'unique héri-
« tière de sa tante, une fortune considérable.
« C'était une vraie joie dans le pays, puisqu'on
« savait que la jeune héritière était bonne aux
« pauvres.

« Si le bien naît du mal, le mal naît quelque-
« fois du bien. On avait voulu faire une fête à
« mademoiselle de L. C..., on faillit l'empoi-
« sonner : un bouquet dominait tous les autres,
« mademoiselle de L. C... déchira le papier qui
« l'enveloppait et le respira à plusieurs reprises.

« Tout à coup elle pâlit et tomba dans les bras
« de son amie, mademoiselle de M..., et de son
« cousin, le duc de P... On s'imagina d'abord
« que c'était un évanouissement; mais quand le
« médecin arriva, il ne fut pas douteux pour lui
« qu'elle n'eût respiré le plus subtil et le plus ra-
« pide des poisons. Là ne fut pas tout le mal.
« On rapporta le bouquet au château, et le bruit
« s'étant répandu que mademoiselle de L. C...
« s'était empoisonnée en respirant des roses, une
« jeune servante se mit à rire, s'empara du bou-
« quet et le respira à perdre haleine, comme pour
« se moquer de tout le monde. Elle venait de
« respirer la mort.

« Notre époque, Dieu merci, n'est plus fami-
« lière à ces poisons qui ont été la terreur du
« quinzième siècle; mais le témoignage des
« hommes de l'art prouvera tout à l'heure qu'il

« ne peut y avoir aucun doute sur ce point. Made-
« moiselle de L. C... a été très-malade et la
« jeune servante ne s'en est pas relevée.

« Maintenant, qui donc avait versé le poison
« sur les roses?

« Tout est romanesque en cette affaire.

« Le bouquet avait été apporté au château par
« un de ces petits Piémontais, qui font tout dans
« leur enfance, excepté le bien. Tour à tour ra-
« moneurs, joueurs de guitare, montreurs de
« singes, en un mot, toutes les figures de la men-
« dicité. Mais qui lui avait donné le bouquet? Il
« a été impossible de retrouver l'enfant, mais on
« a pu suivre ses traces. Le samedi soir, il était
« à Tonnerre, à l'hôtel du *Lion-d'or*, où une
« étrangère prenait son repas du soir; selon
« l'habitude dans la belle saison, on apporta un
« bouquet à l'étrangère. Ce bouquet passa de ses
« mains dans celles du petit musicien. Elle lui
« donna l'ordre, tout en lui donnant une pièce
« d'or, de porter ce bouquet, avec une lettre
« qu'elle écrivit sur le champ, à M. le duc de P...,
« au château de C... La lettre, qui a été retrou-
« vée comme par miracle, est bien explicite;

« on verra avec quelle hypocrisie la fille Marty « conseille à son amant d'offrir cet abominable « bouquet à mademoiselle de L. C... Ainsi elle « ne craint pas de faire son complice d'un homme « qui, heureusement, est au-dessus de toute at- « teinte, et qui, d'ailleurs, n'a pas eu à offrir le « bouquet lui-même. L'enfant obéit; mais comme « il était déjà tard, il coucha en route ou s'a- « musa en route. Il n'arriva au château de C... « que le lendemain matin, à l'heure de la messe. « Quand il se présenta au château, tout le monde « était à l'église, moins une fille de service, la « nommée Rose Dumont, qui jugea que c'était « un bouquet pour la fête, et qui le porta elle- « même sur la corbeille, que les paysannes avaient « déposée sur la place, devant l'église.

« Cette étrangère, qui venait pour la première « fois dans le pays, était une de ces filles trop « connues à Paris, qui jettent la honte, la ruine « et le désespoir dans les familles. Quelques-unes « sont d'autant plus dangereuses, qu'elles cachent « leur perversité sous des airs de dignité et d'in- « nocence. Mais la justice ne s'y trompe pas : « ce ne sont que des masques, et la justice arra-

« che tous les masques. La fille Louise Marty,
« surnommée Violette, est une de ces créatures
« qui ont fui le travail de bonne heure pour se
« livrer à toutes les souillures. On a connu celle-
« ci avec des chevaux et des diamants quand elle
« aurait dû honorer ses mains par le métier de
« dentellière et de fleuriste que lui avait appris
« sa mère; car elle est d'autant plus coupable.
« que sa mère, d'après tous les rapports qui nous
« sont venus, était une honnête femme. Fleu-
« riste! voilà donc quel aurait été son dernier
« bouquet, un bouquet de roses empoisonné!
« Toute jeune encore, elle a appris l'art de par-
« fumer les bouquets artificiels; on ne s'étonnera
« donc pas quand elle empoisonnera les fleurs
« naturelles.

« Et qui l'a poussée à ce crime? Toutes les
« mauvaises passions. Elle avait eu des relations
« intimes avec M. le duc de P..., qui ne voulait
« pas la revoir. Mais sachant qu'il était venu au
« château de C... pour un héritage, naturellement
« elle voulut le revoir. A son passage à Tonnerre,
« elle apprit que l'héritage échappait au duc. Ce
« fut alors, sans doute, que l'idée du crime s'em-

« para d'elle. Mademoiselle G... de L. C...
« était le grand obstacle; puisqu'elle avait l'ar-
« gent, le duc allait l'épouser : ces créatures
« jugent les actions des autres d'après leurs sen-
« timents. Se débarrasser de l'héritière, c'était
« tout gagner : l'homme et l'argent. Mademoi-
« selle G... de L. C... morte, le duc héritait; si le
« duc héritait, la fille Marty comptait sur sa part
« d'héritage. Mais comment faire? Les débats
« prouveront qu'elle avait emporté du poison
« pour effrayer son amant, peut-être même avec
« l'idée de s'en servir contre elle-même, si tout
« échouait. Ce poison lui servit contre mademoi-
« selle G... de L. C..., mais ce fut la jeune
« servante qui en fut victime.

« Ne voit-on pas d'ici la fille Louise Marty
« versant le poison sur le bouquet, et payant cher
« l'enfant qui le portera à son adresse? De là,
« elle court au chemin de fer pour dépister les
« soupçons, car il faut tout prévoir. Mais ce
« n'était qu'une fausse route. En effet, le lende-
« main elle était sur la route de Champauvert
« pour s'assurer du message. On l'a vue errer
« autour du château. Que dis-je! on l'a vue,

« pendant la messe, car rien n'arrête ces filles-
« là dans leurs audaces, venir se pencher au-
« dessus de la corbeille de fleurs, comme s'il n'y
« avait pas assez de poison dans le fatal bou-
« quet.

« En conséquence, la nommée Louise Marty,
« dite Violette, est accusée d'homicide volontaire
« avec préméditation sur la personne de made-
« moiselle G. de L. C..., et d'homicide involon-
« taire sur la personne de la fille Rose Dumont,
« au service de mademoiselle G... de L. C... »

Violette, toute troublée qu'elle fût d'être en spectacle et en pareil spectacle, entendit pourtant cet acte d'accusation qui n'admettait pas un doute. Chaque mot tombait sur son cœur comme un coup de poignard. Non pas qu'elle craignît pour sa vie, elle en avait fait le sacrifice, mais elle était frappée de stupeur à la seule pensée qu'on pût la croire empoisonneuse.

Le président procéda à l'interrogatoire, après avoir feuilleté rapidement le volumineux dossier du juge d'instruction.

— Accusée, levez-vous.

Violette obéit, tout en laissant transparaître sa fierté.

— Votre nom?

— Louise Marty.

— Pourquoi ce surnom de Violette?

— Parce que j'aimais les violettes.

— Où êtes-vous née?

— A Paris; mais je suis originaire de Bourgogne.

— Oui, l'instruction nous apprend que votre mère, Sophie Marty, est allée faire ses couches à Paris, car vous êtes fille naturelle.

Violette ne répondit pas.

— Avez-vous quelques souvenirs de votre enfance? Pouvez-vous nous dire si votre mère vous a parlé de votre père?

— Jamais.

— N'avez-vous pas vu venir chez votre mère des habitants de Tonnerre ou des environs, M. Portien, par exemple? car votre mère avait été femme de chambre de madame Portien.

— Je ne sais pas, je ne me rappelle rien.

— Vous auriez tort de vouloir cacher quelque chose.

— Je me rappelle vaguement ce nom de Portieu : mais ma mère ne me parlait jamais du passé, mon devoir n'était pas d'interroger ma mère, mon père ne m'avait pas reconnue. Nous avons mené dans les dernières années une existence bien misérable. Ma mère m'embrassait quelquefois en me disant : « Si je voulais, tu serais riche. » Je la regardais avec curiosité, elle se remettait aussitôt en disant : « Je suis folle ! » Nous nous remettions à travailler.

— Quel travail ?

— Ma mère raccommodait de la dentelle et je faisais des fleurs.

— Vous ne vous expliquez pas ces paroles : *Si je voulais, tu serais riche?*

— Il n'y a pas à s'y méprendre. Ma mère voulait me parler de mon père ; je n'en doute pas, car elle était trop noble pour songer un instant que je pourrais être riche si elle me vendait.

— En voyant madame Portieu au *Lion d'or*, à Tonnerre, vous ne saviez pas son nom ?

— Non. C'était la seule femme qui fût dans la salle à manger, je m'adressai à elle et elle eut la bonté de m'écouter. Voilà tout.

— Vous savez aujourd'hui que votre mère a été au service de madame Portien.

— Je ne l'ai appris que dans l'instruction.

— Pourquoi avez-vous envoyé un bouquet à mademoiselle de La Chastaigneraye?

— Je voulais dire un éternel adieu à M. de Parisis. Il avait commencé avec moi par un bouquet de violettes, je voulais finir avec lui avec un bouquet de roses. Cela était si peu prémédité, que je me fusse contentée sans doute de lui écrire une lettre, si le hasard n'eût mis dans mes mains ce fatal bouquet.

— Croyez-vous donc que le bouquet fût empoisonné avant d'arriver dans vos mains?

— Non, puisque je l'ai respiré et que je ne suis pas morte.

— Alors, comment vous expliquez-vous que ce bouquet ait été empoisonné à Champauvert?

— Je ne sais rien, je n'y étais pas.

— Vous y étiez, vous l'avez avoué dans l'instruction.

— J'étais autour du château et non pas dans le château.

— La femme Barjou vous a vue sur la place

publique vous approcher de la corbeille et entr'ouvrir le papier qui enveloppait le bouquet.

— J'ai retiré ma lettre à M. de Parisis. Croyez-vous donc que c'est à cet instant que j'ai empoisonné le bouquet? Alors, c'est que mes larmes étaient empoisonnées.

Le procureur impérial eut un sourire railleur et murmura : « La comédie du sentiment! »

— Puisque vous vous dites innocente, qui donc est le coupable? Car c'est un fait acquis, Rose Dumont est morte du poison et mademoiselle de La Chastaigneraye n'a survécu que par miracle, tant les choses avaient été bien faites.

— Je ne sais rien, si ce n'est que le bouquet est bien mon bouquet.

— En retournant à Tonnerre, vous persistez à dire que vous n'avez pas rencontré le petit joueur de violon?

— Je ne l'ai pas revu.

— Ceci est bien singulier, car messieurs les jurés savent déjà qu'il a été impossible de retrouver cet enfant.

— Est-ce que je suis accusée aussi de l'avoir assassiné?

— Non ! la justice n'accuse pas, quand elle n'a pas de preuves.

Et, d'un air sévère, le président fit signe à Violette de s'asseoir.

On appela les témoins à charge. On savait d'avance tout ce qu'ils diraient. On avait espéré quelques-unes de ces révélations inattendues qui jettent une vive lumière sur les causes obscures ; mais rien.

Ce fut une bien grande curiosité quand parut M. le duc de Parisis, cité par l'accusation comme témoin à charge ; mais on savait bien qu'il serait témoin à décharge. Il raconta très-simplement ce qu'il avait vu, tout en déclarant, sur son âme et sur sa conscience, comme s'il fût juré dans l'affaire, que l'accusée n'était pas coupable. Il ne nia pas que le bouquet ne fût empoisonné, mais, selon lui, jamais la main de Violette n'avait versé le poison.

Comme on le tenait pour très-savant en toutes choses, l'avocat de l'accusée le pria de donner quelques explications sur cet abominable empoisonnement par l'asphyxie instantanée. Il ne se fit point prier. Il rappela que depuis le seizième

siècle, si on n'avait plus le secret du poison des Médicis, il n'était pas douteux pour lui qu'un chimiste ne pût le retrouver avec la noix vomique, la ciguë et l'acide prussique. Il conta que beaucoup d'expériences avaient été faites par Magendie et Cabarrus sur des chiens, qui n'avaient pas eu le temps de respirer, tant la mort les foudroyait. Pour M. de Parisis, le bouquet n'en était pas moins un prodige ; puisqu'il avait été cueilli à Tonnerre, vers le soir du samedi, on savait dans quel jardin, il n'avait pu traverser, de Tonnerre à Champauvert, le laboratoire d'un chimiste : et pourtant il donnait la mort à Rose Dumont, qui l'avait respiré après mademoiselle de La Chastaigneraye.

— Aussi me permettrai-je, continua M. de Parisis, de trouver étrange que ce procès se fasse en l'absence du seul témoin qui pourrait dire la vérité : le petit joueur de violon.

— Pensez-vous donc, demanda le président avec raillerie, que cet enfant soit le coupable ?

— Non ; mais je pense que puisqu'il n'est arrivé à Champauvert que le lendemain, à l'heure de la messe, c'est qu'il s'est arrêté en route.

— Eh bien! il n'y a pas de chimiste de Tonnerre à Champauvert?

— Qui sait?

— Je le sais bien, moi, dit l'avocat. L'enfant a fait l'école buissonnière. Mais j'espère n'avoir pas à accuser pour défendre.

Parmi les témoins à décharge, madame Portien se présenta la première.

Quand elle parut, on fit cette remarque pour la première fois : bien que Violette fût belle et que madame Portien fût laide, il y avait entre elles quelque ressemblance, je ne sais quel lointain air de famille.

— Voyez donc, dit à sa voisine une des curieuses venues de Paris, ce petit signe de beauté au coin de la lèvre, elles l'ont toutes les deux.

Une vague idée de la vie aventureuse de madame Portien courait dans l'auditoire. On avait réveillé un écho de vingt ans; quand la mère de Violette était partie pour Paris, elle était partie avec madame Portien, accusée de vouloir cacher une faute avant son mariage. Nul n'avait osé dire cela tout haut, mais beaucoup l'avaient pensé; or, comme cette idée était revenue à la surface,

il ne semblait pas impossible que l'accusée fût la fille de madame Portien, un de ces enfants perdus qu'on jette derrière soi et vers lesquels on ne se retourne jamais.

Aussi fut-ce avec une vraie curiosité qu'on vit paraître madame Portien.

Le président la salua imperceptiblement, tout en lui demandant ses noms.

Elle répondit qu'elle se nommait Ange-Virginie de Pernand, petite-fille du duc de Parisis, mariée à M. Théodore Portien, mais séparée de corps et de biens depuis longtemps.

— Dites-nous ce que vous savez.

— Ce sera bientôt dit. J'étais au *Lion-d'or*, à Tonnerre ; cette dame est venue s'asseoir à ma table, elle m'a demandé s'il y avait loin pour aller à Parisis; nous avons causé quelques minutes. Une des filles de l'hôtel m'a offert un bouquet que j'ai refusé; cette dame a pris le bouquet et l'a envoyé à M. de Parisis, qui était au château de Champauvert. Voilà tout ce que je sais. J'avais dit tout cela dans l'instruction, et j'espérais ne pas être forcée de paraître à ce triste procès.

— Mais vous étiez là quand l'accusée a empa-

queté le bouquet; n'avez-vous rien vu qui pût éveiller vos soupçons?

— Non. J'ai beau réveiller mes souvenirs...

— Dans quel esprit avez-vous trouvée l'accusée?

— J'ai trouvé une amoureuse qui ne savait pas bien ce qu'elle disait. Cela m'a amusée un instant, parce que je pensais à mon cousin de Parisis; mais cinq minutes après, j'étais sur le chemin de Pernand et je ne songeais plus à cela.

Madame Portien voulait se retirer, mais le président la pria d'aller s'asseoir au banc des témoins. Octave, qui était resté au banc de Me Lachaud, alla s'asseoir à côté de sa cousine. Madame Portien lui dit combien elle était désolée de tout cela; elle trouvait Violette fort jolie et elle était loin de faire au duc de Parisis un crime de son amour pour elle.

— Vous avez raison, dit Parisis sans façon, de trouver que Violette est belle, car j'entends dire autour de moi que vous vous ressemblez.

— Comment! je ressemble à cette fille!

— Mais, ma cousine, on pourrait se ressembler de plus loin.

— Je ne vous comprends pas.

— Violette est de notre pays.

— N'allez-vous pas dire qu'elle est de notre famille?

— J'ai appris seulement tout-à-l'heure que sa mère, Sophie Marty, était votre femme de chambre il y a vingt ans.

— Eh bien!

— Vous ne savez donc pas que Violette est la fille de Sophie Marty?

— Non, je ne le savais pas.

Madame Portien ne savait comment cacher son émotion.

— Eh bien, dit-elle en jouant l'indifférence, qu'est-ce que cela fait?

— Cela fait, ma cousine, que sans doute cette femme était jolie, et que votre mari...

— Je n'étais pas mariée, interrompit madame Portien.

Ce cri était parti malgré elle.

Le tribunal écoutait toujours les témoins à décharge. Violette avait demandé le témoignage de la propriétaire de la maison qu'elle habitait rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel. Cette femme pei-

guit l'accusée sous les couleurs les plus sympathiques; elle l'avait toujours connue honnête, laborieuse, dévouée à sa mère, ne sortant le dimanche que pour aller à la messe. Elle l'avait surprise une fois qui achetait des cerises pour déjeuner; une pauvre femme était survenue, elle avait abandonné les cerises, pour remettre l'argent à cette mendiante. Cette simple action de déjeuner d'une aumône donnait l'idée de son cœur et aurait dû lui porter bonheur; mais Dieu éprouve les plus braves et les plus pures.

Le président demanda au témoin si elle n'avait jamais ouï parler du père de l'accusée.

— Monsieur le président, il y aurait bien à dire; madame Marty ne m'a fait que des demi-confidences. Si vous voulez savoir mon opinion, mais je puis me tromper, c'est que mademoiselle Violette, puisque c'est aujourd'hui son nom, n'est pas la fille de madame Louise Marty.

— Ah! madame! s'écria Violette, laissez-moi au moins ma mère!

XXIII

LA MÈRE DE VIOLETTE

A cet instant une femme se trouva mal. C'était madame Portien.

Les débats furent interrompus une minute. On emporta madame Portien évanouie.

— Parlez, dites tout ce que vous savez, dit le président au témoin.

— Eh bien, monsieur le président, je crois que madame Marty a caché la faute d'une autre personne que je ne connais pas. Quand elle était en retard pour payer son loyer, la pauvre femme se croyait obligée à quelque confidence. « Ah !

si je voulais, disait-elle, j'aurais de l'argent, mais j'ai peur du scandale, et puis qui sait si on ne m'arracherait pas cette enfant? » Et je lui parlais du père, et elle me répondait, le dirai-je? comme une femme qui n'a jamais eu ni mari, ni amant. A travers toutes ses phrases ambiguës, je croyais voir une fille innocente se sacrifiant à une fille coupable.

Ce fut le tour de la mère de Rose Dumont. Cette femme vint tout éplorée demander vengeance. Mademoiselle de La Chastaigneraye avait eu beau lui donner de quoi se croiser les bras, elle ne lui rendait pas sa fille. Elle était bien sûre que le poison avait été mis par cette étrangère qui n'avait fait que paraître et disparaître.

Quelques autres témoignages vinrent à la suite qui firent pénétrer dans l'esprit des jurés la culpabilité de Violette.

Octave commençait à désespérer, car Violette avait eu deux bons témoignages contre vingt mauvais,— et elle-même était contre elle un mauvais témoignage,— quand tout à coup le président annonça que mademoiselle de La Chastaigneraye allait comparaître comme témoin; il venait de

recevoir d'elle un mot où elle lui disait que, dans l'intérêt de la vérité, elle avait cru devoir braver la fièvre et venir faire son devoir.

Une rumeur bientôt étouffée courut dans la salle comme si on eût annoncé au Théâtre-Français mademoiselle Rachel, quand elle était en Amérique.

Il y eut un moment d'attente. Bientôt tout le monde se leva à l'arrivée de cette noble héritière qui avait toutes les sympathies. Elle parut plus belle encore qu'on ne se l'imaginait, quoique l'admiration eût parlé d'avance.

Elle marcha simplement et noblement vers la cour, mais avec la dignité de la race et la grâce de la jeunesse.

Le président, après les formules coutumières, la pria de dire ce qu'elle savait.

— Mon premier mot, monsieur le président, c'est que l'accusée n'est pas coupable.

Ce premier mot jeta une grande surprise dans toute l'assemblée. On se questionnait des yeux, on écoutait avec anxiété.

— Mais qui donc est coupable? demanda le président.

— Je le sais bien, répondit Geneviève avec l'accent de la vérité, mais il m'est impossible de dire le nom du coupable.

— La justice est en droit de lever tous vos scrupules.

— Il y a des secrets que la justice elle-même ne peut pas arracher. J'ai tremblé que l'accusée ne fût condamnée pour un crime qu'elle n'avait pas commis ; je suis venue jurer sur mon âme qu'elle n'était pas coupable, mais c'est mon dernier mot.

Mademoiselle de La Chastaigneraye s'inclina et demanda à s'en aller. Parisis alla à elle et lui offrit son bras. Le président ne jugea pas qu'il dût la retenir.

L'audience fut suspendue pendant un quart d'heure.

Quand le président reprit son siége il rappela madame Portien.

Elle était revenue à elle, elle reparut au bras d'une dame.

— Je vous prie, madame Portien, de nous renseigner sur la mère de l'accusée, qui a été, à ce qu'il paraît, à votre service.

Madame Portien répondit d'une voix troublée :

— Je n'ai plus qu'un bien vague souvenir ; je n'avais qu'à me louer de cette fille jusqu'au jour où elle s'est oubliée.

— On nous a appris qu'elle avait été faire ses couches à Paris, et que vous l'aviez accompagnée?

— Nous allions tous à Paris à cette époque, et, pour lui éviter l'affront aux yeux du pays, nous lui avons permis de partir avec nous.

La voix de madame Portien s'arrêtait dans sa gorge ; on attribua cela à l'émotion de son évanouissement.

— Et savait-on dans le pays quel était le père de l'enfant?

— La malignité publique voulait que ce fût mon mari.

— Vous étiez donc déjà mariée?

Madame Portien, qui ne rougissait plus depuis longtemps, rougit encore.

— Monsieur le président, le procès n'est pas là. Je vous avoue que je n'ai pas mis tout cela sur mes tablettes, avec l'idée que je serais un jour appelée à en parler en cour d'assises.

— C'est vrai, madame, mais nous cherchons la vérité par toutes les voies.

Sans doute une nouvelle lumière venait de se faire dans l'esprit du procureur impérial, puisqu'il demanda la parole pour dire ceci :

— Messieurs les jurés, nous avions espéré que la justice n'avait qu'à se prononcer : toutes les preuves parlaient éloquemment devant elle. Mais l'audition des témoins nous avertit qu'avant de vous prononcer il nous faut entendre un autre témoin, celui qui a porté le bouquet de Tonnerre à Champauvert. Un doute pourrait subsister dans l'esprit des juges et dans l'opinion publique ; la justice ne doit pas être soupçonnée ; nous attendrons. Des recherches nouvelles seront tentées ; une enquête plus minutieuse encore sera faite pour retrouver, sinon le témoin, du moins les traces du chemin qu'il a suivi en portant le bouquet.

— Pour moi, je suis bien sûr, dit l'avocat de Violette, qu'il a suivi le chemin des écoliers ; s'il eût suivi le droit chemin, le bouquet n'eût pas été empoisonné.

Le président rappela l'avocat au silence, et,

après avoir consulté la Cour, il déclara que l'affaire était remise aux prochaines assises.

Violette eût été condamnée aux travaux forcés, qu'elle n'eût pas été épouvantée que par cette alternative de rentrer en prison sans être jugée.

Depuis quelques minutes deux pensées parallèles se disputaient son cœur ; elle avait le pressentiment que madame Portien était sa mère, et elle avait le pressentiment que madame Portien avait empoisonné le bouquet offert à mademoiselle de La Chastaigneraye.

XXIV

VIOLETTE ET GENEVIÈVE

Octave était désespéré, mais il fallait courber le front sous le niveau de la justice. Il s'approcha de Violette et lui tendit la main comme il eût fait à sa sœur.

— Octave, lui dit-elle, puisque vous connaissez le poison des Médicis, pourquoi ne m'en donnez-vous pas ?

— Violette, je vous en prie, soyez patiente, Dieu vous sauvera.

— Dieu! lui dit-elle ; pourquoi me parlez-vous de Dieu, puisque vous n'y croyez pas ?

Les gendarmes attendaient : les gendarmes n'attendent pas.

M. de Parisis veilla à ce que la prison d'Auxerre fût adoucie pour cette dernière station. Le juge d'instruction et le procureur impérial, qui avaient fait volte-face, permirent que Violette ne subit plus l'horrible cellule ; on lui donna une chambre ; on lui permit d'écrire et de recevoir des lettres, toujours sauf le contrôle du greffe. Octave lui envoya des livres et des fleurs. Il aurait bien voulu accompagner ses livres et ses fleurs, mais le porte-clés fut inexorable. Le procureur impérial, dans l'intérêt de Violette, lui conseilla de ne pas insister.

Madame Portien, toute troublée qu'elle fût, avait offert à Geneviève de l'accompagner à Champauvert, comme si elle dût retrouver une robe d'innocence dans cette intimité du voyage ; mais la jeune fille refusa avec douceur et avec fermeté. Elle refusa aussi de partir en compagnie du duc de Parisis ; mais elle lui permit d'aller la voir.

Octave arriva à Champauvert le lendemain vers dix heures.

Geneviève lui parla de Violette en toute sympathie.

— Vous avez raison, Geneviève, car c'est notre cousine.

Et il raconta à mademoiselle de La Chastaigneraye, quoiqu'il ne le sût pas très-bien, le roman de madame Portien. Il avait peur que leur famille ne fût atteinte par la personne de madame Portien. Il aurait fallu sacrifier Violette; mais ni lui ni Geneviève ne le voulaient. Et puis, après tout, il y avait tant de mystère dans ce poison, que peut-être se trompait-il.

Où était le petit joueur de violon?

Il y a dans tous les procès célèbres une figure singulière qui ne semble apparaître que pour se jouer de la justice, comme s'il fallait prouver aux hommes que nul ne peut être infaillible.

Octave ne se fit pas beaucoup prier pour passer la journée à Champauvert.

Ce lui fut une douce chose de se retrouver dans l'atmosphère de Geneviève, dans les idées et dans les sentiments de cette belle créature, qui avait une grande âme et un grand cœur.

Bien des fois déjà il avait étudié les variations de l'atmosphère morale, se trouvant meilleur ou plus mauvais, selon les créatures de son intimité, même quand il les dominait de toute sa hauteur. Il y a l'air vif de la vertu, comme il y a l'air orageux de la passion ; on pourrait faire toute une géographie des sensations. On connait les habitudes d'Octave : dès qu'il restait une heure avec une femme, il n'avait qu'un but, l'aimer et lui parler d'amour. Quoique avec Geneviève les barrières fussent difficiles à franchir, tant elle se tenait dans les hauteurs de sa dignité, de sa grâce, de sa pudeur, il se risqua bientôt à lui dire qu'elle était la seule femme qui fût allée jusqu'à son cœur, toutes les autres n'ayant amusé que son esprit.

— Mon cousin, vous ne croyez pas à ce que vous dites, et je ne suis pas assez folle pour y croire. Vos lèvres ont trop profané les choses du cœur en les jetant à tout propos et à toutes les figures. Votre dictionnaire n'est pas le mien ; nous ne parlons pas la même langue : si je dis un jour *j'aime*, c'est que j'aimerai jusqu'à en mourir.

— Remarquez, ma cousine, que je vous adore depuis que vous m'êtes apparue, dans la blancheur de la neige, et pourtant je ne vous l'ai jamais dit.

— Je vous tiens compte de cette discrétion, mais je ne crois pas à un amour aussi extravagant pour une pauvre provinciale.

— Comme vous vous moquez de toutes les Parisiennes !

Et Octave essayait de prouver par l'action de ses regards que s'il ne disait pas par sa voix *je vous aime*, il le disait par ses yeux.

Geneviève avait beau vouloir couper court à toute causerie sentimentale, comme elle y prenait un vif plaisir, Octave y revenait toujours. Il se promenait par le parc et cueillait ainsi les heures les plus charmantes.

Un instant mademoiselle de La Chastaigneraye changea de figure et de conversation. Sans avoir l'air d'y penser, Parisis l'entraîna plus loin dans le parc ; mais elle parla astrologie.

— Quand je pense, dit tout à coup Octave, que dans cent ans nous habiterons chacun une étoile, si éloignée l'une de l'autre, qu'il faudra un million

d'années pour qu'elles tressaillent à la même lumière !

— Pourquoi ces deux étoiles si éloignées, mon cousin ?

— Parce que nous aurions pu nous aimer sur la terre et que nous n'avons pas voulu.

— Eh bien ! mon cousin, vous vous consolerez parce que vous aurez aimé Violette..

Mademoiselle de La Chastaigneraye était jalouse de toutes les femmes, mais elle était surtout jalouse de Violette.

M. de Parisis et mademoiselle de La Chastaigneraye ne s'étaient parlé qu'une fois de l'empoisonnement du bouquet de roses ; le nom de madame Portien, comme le nom de Violette, s'arrêtait sur leurs lèvres. Ils craignaient tous les deux d'accuser la vraie coupable. Craignaient-ils de défendre Violette ? Et pourtant il n'était douteux ni pour l'un ni pour l'autre que madame Portien n'eût empoisonné le bouquet.

Enfin, Geneviève prit la parole sur cette ténébreuse affaire.

— Mon cousin, croyez-vous donc qu'aux pro-

chaines assises madame Portien ne sera pas appelée sur le banc des accusés?

— Peut-être n'osera-t-on pas, car on n'a pas de preuves contre elle.

— Et pourtant vous êtes bien convaincu que cette jeune fille n'a pas voulu m'empoisonner?

— Oui, ma cousine; et puisque nous parlons de « l'accusée », il faut que je vous dise encore que mademoiselle Violette est la fille de madame Portien. Je crois même que madame Portien en est convaincue elle-même aujourd'hui. Or, que fera-t-elle? Je sais que l'avocat a dressé toutes ses batteries contre elle. Je crois que si on l'avait laissé parler, il eût frappé comme le tonnerre. C'est un grand malheur que votre maudit médecin ait voulu faire du bruit; quoique cette pauvre servante fût morte, il n'y avait pas lieu de faire une si grande affaire. Moi, je me suis brisé devant la justice; nous n'avons plus qu'à nous résigner. Après tout, si madame Portien est appelée, elle s'appelle madame Portien, elle est déjà bien loin de nous. Si elle est punie, nous ne serons pas atteints. Que voulez-vous, on a

dans toutes les familles des cousines à la mode de Toulon.

— Pauvre Violette! dit Geneviève.

Ce cri partait du cœur, mais d'un cœur blessé.

— Il me vient une nouvelle idée, reprit Octave, qui n'avait pu rejeter de son esprit le souvenir de la dame blanche se promenant au clair de lune sous les grands arbres de Champauvert. Nous accusons madame Portien; mais que faisaient là vers minuit cette dame blanche et ce monsieur noir dans votre parc, la nuit d'avant l'empoisonnement par les roses-thé?

— Mon cousin, le monsieur noir et la dame blanche ne pensaient pas à empoisonner les autres, je vous assure; c'était deux lunatiques qui ne voulaient dire leurs secrets qu'à la lune, mais qui n'avaient pas de poison dans les mains.

Octave n'insista pas et parla politique.

— Lisez-vous *le Moniteur,* ma cousine?

— Oui, mon cousin, pour voir le lundi les décrets du feuilleton.

— Eh bien! moi, ma cousine, je ne lis que la quatrième page pour voir les enrichis qui se font

un baptême héraldique. Vous connaissez M. de Rochedieu, ci-devant M. Marsouin?

Octave étudia la physionomie de sa cousine. Il savait que ce gentilhomme de fraîche date habitait près de Champauvert une vieille abbaye qu'il avait ornée de colombiers à tous les points cardinaux.

— Oui, dit-elle, je le connais; on a trouvé ici qu'il avait eu tort de ne pas s'appeler M. de la Truffardière.

Octave sentit qu'il ne faisait que de la mauvaise politique. Comme il regardait Geneviève, elle se mit à sourire avec une pointe de malice.

— Est-ce que vous êtes visionnaire, mon cousin? Pourquoi me parlez-vous des visions de Champauvert, et ne me parlez-vous pas des visions de Paris?

— Parce qu'à Paris il n'y a pas de visions.

Le duc de Parisis avait oublié l'étrange visite que lui avait faite une femme voilée une nuit de carnaval; il croyait à quelque mystification de comédienne, une de ces vingt femmes qui avaient une clef d'argent de la petite porte du jardin.

— Mais, mon cousin, reprit Geneviève, vous

avez donc oublié — que n'oubliez-vous pas? — cette apparition d'une nuit de carnaval?

— Ah! oui, c'est encore une des pages inexpliquées de ma vie. Une femme est venue à moi; elle m'a parlé; mon émotion a été telle, moi qui suis bronzé contre toutes choses hormis contre une seule, que je n'ai pas trouvé de voix pour lui répondre ni de pieds pour la suivre. Je me sentais de marbre, ou plutôt j'étais à moitié endormi; le peu d'esprit qui me restait appartenait au monde des esprits, puisque je lisais Faust.

— Oui, vous lisiez Faust, et la femme qui vous est apparue vous a marqué votre destinée.

— Oui, elle l'a si bien marquée que j'ai fermé le livre et que je n'ai jamais bien retrouvé la page, car ce beau livre c'est la folie dans la sagesse ou la sagesse dans la folie. Mais comment savez-vous tout cela? Est-ce que vous connaissez cette femme?

— Non. Parlons politique.

Toute la politique d'Octave, c'était Geneviève; mais ce fut en vain qu'il posa devant elle cent points d'interrogation, plus il la questionnait, plus elle embrouillait les cartes : comme la Sibylle,

elle se dérobait sous les ramées les plus feuillues. C'était la plus impénétrable et la plus adorable des femmes, Octave changeait tous ses points d'interrogation en points d'admiration.

Le soir, Octave partit pour passer la nuit à Parisis.

Quoiqu'il se trouvât très-heureux d'être à Champauvert, il comprit que madame Brigitte ne verrait pas d'un bon œil qu'il prît pied chez sa cousine. Il ne fallait pas que mademoiselle de La Chastaigneraye fût soupçonnée — même d'être aimée par son cousin.

A Parisis, Octave se coucha fort tard. A une heure du matin il ne dormait pas encore. Il alla chercher un livre dans la bibliothèque du château.

Sur une table il vit un livre ouvert. C'était *Faust*.

Il pencha la tête et vit ces deux mots : — C'EST LA ! — qui couraient comme le feu sur ces deux lignes :

« Le sentiment est tout, le reste n'est que fumée qui nous voile l'éclat des cieux. »

XXV

LES TROIS MARIS

A son retour à Paris, Octave joua encore les Don Juan dans les entractes de sa vie.

La comédie que je vais conter n'a été représentée jusqu'ici sur aucun théâtre, mais elle a été jouée scène pour scène, mot pour mot, aux Champs-Élysées, n° 123 et n° 125, étage des balcons.

Nous ne sommes plus ici dans le cercle des grandes dames.

C'est une comédie en un acte, un acte nocturne qui pourrait s'intituler *les Trois Maris*. Il y a

cinq personnages en scène, mais les trois maris sont presque des personnages muets; il n'y a à écrire que le duo chanté entre minuit et une heure du matin par M. de Parisis et madame la baronne de Biançay.

M. de Parisis connaissait beaucoup ces n°s 123 et 125 de l'avenue des Champs-Élysées. Au n° 123, il était quelquefois attendu très-discrètement au troisième étage par une noble étrangère qui s'ennuyait à l'heure où son mari courait le demi-monde. Au n° 125, il était non moins discrètement attendu, au quatrième étage, par une très-jolie Havanaise née dans un hamac et qui vivait toujours couchée.

Il n'avait pas jugé utile de faire connaissance avec les maris, si bien qu'il ne les avait jamais vus.

Or, un soir vers minuit, pendant qu'il était au n° 125, le mari, qui ne savait pas vivre, rentra sans se faire annoncer.

Il dit gravement au mari qu'il venait pour lui demander la main de sa sœur. C'était l'heure de demander une jeune fille en mariage; mais le mari n'avait pas de sœur.

C'était un Espagnol qui avait les habitudes américaines; il répondit à Octave en lui montrant un révolver. Octave, ne pouvant parler cette langue-là, se jeta sur le balcon et escalada les chardons aigus du balcon voisin.

Voilà le prologue de la comédie. Maintenant figurez-vous, dans l'appartement contigu, une jeune femme qui arrive du concert et qui a envoyé coucher ses domestiques. C'est madame la baronne Blanche de Biançay. Le mari est un chasseur intrépide qui aime mieux sa meute que sa femme; il est né pour la vie rustique; il aime l'architecture des forêts et non celle de Paris; il meurt d'ennui dans un salon; il s'épanouit dans un chenil. Comme sa femme n'est pas une Diane chasseresse, il lui donne presque tout l'hiver les agréments du veuvage. C'est la femme de quarante ans qui voudrait bien faucher son regain avec un beau moissonneur armé d'une faux d'or. Elle porte son idéal dans son cœur, mais elle court risque de passer toujours à côté.

Il ne faut pas désespérer : le hasard, qui n'est autre qu'un ministre aveugle de la clairvoyante nature, va jeter son idéal sur son chemin.

Écoutez-la dans son monologue; elle vient de rentrer, elle jette son burnous sur un canapé, elle va et vient, toute fiévreuse, de son salon à son petit salon. Encore un peu elle ouvrirait sa fenêtre, quoiqu'il fasse un temps à ne pas mettre un amoureux dehors.

— Enfin! me voilà revenue de cette tour de Babel qu'ils appellent un concert. Un concert! Mais c'était un charivari. On avait annoncé la Patti, on l'a remplacée par un solo de flûte; on avait annoncé Marie Saxe, on l'a remplacée par une négresse. Grétry disait : Une blanche vaut deux noires, mais on n'avait pas émancipé les nègres. J'ai encore les oreilles déchirées. Si je me chantais quelque chose pour me rajuster les oreilles. Quand je pense qu'ils ont saccagé la prise de Jéricho. Ah! si je n'avais pas peur de moi! si je n'avais peur que du public! Le public écoute toujours en pensant à autre chose, mais moi j'écoute toujours en pensant que je chante mal. Qui donc a fumé ici? Léontine ne va-t-elle pas me dire encore que c'est la cheminée? Une pipe de cuirassier a traversé mon salon.

Blanche sonna; au même instant la pendule

tinta minuit. Il lui sembla qu'on sonnait à la porte.

— Qu'est-ce que toutes ces sonneries? Est-ce que ce serait mon mari? Non! il ne revient que demain, et d'ailleurs le train n'arrive qu'à minuit à la gare d'Orléans. Je n'ouvrirai pas. Minuit, déjà minuit! je vais me coucher. Léontine a-t-elle acheté ce roman pour m'endormir? Je suis sûre qu'elle le lit pour y mettre son estampille. Oh! l'émancipation des blanches! voilà une sottise... Quelle vie que la mienne! L'an passé c'était un roman; mais aujourd'hui j'amuse mon cœur avec le roman des autres. Ma grand' mère m'avait pourtant bien dit de ne pas épouser un chasseur! j'ai versé toutes mes larmes, maintenant il ne me reste même plus la ressource de pleurer; je ris comme s'il n'y avait pas une tombe à mes pieds, le tombeau de ma jeunesse. J'ai quarante ans! Chut! les murs ont des oreilles. Mais j'ai beau faire. Il manque quelque chose là.

Madame de Biançay porta la main à son cœur et essaya une roulade.

— Je chante, mais c'est comme si je chantais.

En ce moment M. de Parisis frappa trois coups à la fenêtre.

— Eh bien! on frappe à la fenêtre! Qu'est-ce que cela veut dire? C'est un coup de vent, sans doute.

La baronne écouta.

— Voilà qu'on frappe encore! c'est original; je n'ouvrirai pas plus la fenêtre que la porte.

Elle appela sa femme de chambre et alla soulever le rideau de la fenêtre. Octave était toujours là.

— Un homme sur le balcon! s'écria-t-elle.

— Madame, ouvrez-moi, de grâce!

— Passez votre chemin.

— Madame, je vais briser les vitres.

Blanche se décida à ouvrir la fenêtre.

— Mais, monsieur, je suis chez moi.

Octave se jeta aux genoux de madame de Biançay.

— Madame, pardonnez-moi, je vous en supplie, c'est tout une histoire que je ne vous dirai jamais.

— Est-ce une gageure, monsieur?

— Non, madame, c'est un quiproquo. M. Sar-

dou vous expliquera cela dans une de ses comédies. Adieu, madame.

La baronne avait reconnu Parisis.

— Ah! vous voulez vous en aller par la porte quand vous êtes entré par la fenêtre, non, monsieur, je vous défends ma porte.

— Mais, madame, je ne puis pas m'en aller par le même chemin, car je dois vous dire la vérité : il y a par là un révolver. J'allais partir avec sa femme pour le bal de l'Opéra — en tout bien, tout honneur, — mais il est rentré! Je me suis enfui sur le balcon pour garder mon incognito, mon Othello m'a poursuivi et me voilà à vos pieds. — Ah! madame, si j'ai escaladé votre balcon ce n'est pas sans danger, car vous êtes défendue par des chardons fort aigus, j'ai failli y rester.

— Je vous remercie de la préférence; pourquoi n'avez-vous pas pris l'autre balcon? c'est celui d'une danseuse. Ainsi mon appartement n'est plus maintenant qu'une grande route. On entrera chez moi sans dire gare! On y passera pour aller à la Bourse; on y donnera des rendez-vous; je ne désespère pas d'y voir passer

un jour les arbres du bois de Boulogne pour aller aux Champs-Élysées.

— Adieu, madame, je suis profondément touché de cette hospitalité d'un instant, sans cela j'étais forcé de descendre quatre étages per-pen-di-cu-lai-re-ment! comme une goutte de pluie.

— Encore une fois, monsieur, vous ne vous en irez que par la fenêtre. Songez donc, si mes gens vous voyaient ici, je serais perdue. Il est minuit passé; une jeune femme ne reçoit pas de visites à pareille heure.

— C'est vrai, madame, je suis désolé d'être entré chez vous si matin; mais que voulez-vous que je fasse? Attendez donc... Il me semble... c'est cela... vous êtes madame la baronne de Biançay? j'ai eu l'honneur de jouer la comédie avec vous au château de Marcy.

Octave avait pris son lorgnon.

La baronne prit sa lorgnette.

— Est-ce possible! J'avoue que je ne vous avais pas encore regardé. Quoi! M. de Parisis!

— Permettez-moi, madame, de commencer par déposer une carte à vos pieds; car enfin, il

faut procéder par ordre. Maintenant, voici une carte cornée.

— C'est cela. Et à la troisième visite vous passez par la fenêtre.

— Si vous voulez bien le permettre, madame. Je suis vraiment désolé de ce contre-temps.

— Mais, monsieur, si j'eusse été couchée?

— Mon Dieu, madame, raison de plus pour briser les vitres.

— Un siége avec effraction!

— Mais mon étoile vous tenait éveillée.

— Votre étoile! vous avez donc une étoile, vous? Est-ce parce que vous avez l'habitude de loger votre cœur à la belle étoile? voudriez-vous me dire si elle est dans la constellation de Vénus?

— C'est une étoile invisible qui me conduit à travers la vie comme le chien de l'aveugle; je ne sais jamais où je vais, mais je suis sans inquiétude, car j'aborde toujours au rivage.

— Oh! vous vous figurez que vous êtes ici sur une terre ferme. Non, monsieur, je vais me coucher et je vous prie de rebrousser chemin.

— Rebrousser chemin! repasser par le révolver!

— J'allais me décider à vous mettre à la porte, mais je crois qu'on sonne.

— N'ouvrez pas, c'est le mari du troisième étage.

— Eh quoi! encore un mari outragé.

— Peut-être. Il était justement à sa fenêtre quand je passais sur le balcon; il aura reconnu ma voix, il s'imagine que je ne suis ici que pour descendre chez sa femme.

— C'est un Italien!

— Un Italien, madame! c'est un Maure de Venise né à Périgueux; je lui ai proposé un duel à l'épée, il ne veut qu'un duel au couteau. Sa femme m'a supplié de ne pas le tuer.

— Vous êtes bien bon. Dites-moi, me voilà singulièrement entourée, vous avez une maîtresse à côté, vous avez une maîtresse au dessous. J'ai mes femmes de chambre au dessus, est-ce que vous ne les connaissez pas?

— Non, madame, je ne m'élève jamais plus haut que le balcon.

— Est-ce que vous vous imaginez que je vais vous loger ici?

— Madame, ce piano ouvert me dit assez que

je vous ai interrompue dans quelque sonate de Beethoven.

— Je joue pour distraire le piano.

Octave se met au piano.

— La *Sérénade* de Schubert.

— C'est trop sentimental.

— Eh bien, jouons cette chinoiserie à quatre mains.

— Si vous voulez que je vous pardonne votre visite trop nocturne, jouez-moi plutôt...

— Non, jouons tous les deux.

— Prenez donc garde, mes mains font de mauvaises rencontres. Comment ne vous ai-je pas vu depuis que nous avons joué la comédie au château de Marcy ?

— Parce que je jouais l'amoureux et que vous ne m'aimiez pas.

— Qui sait ?

— Moi, je sais que je vous aime.

— Depuis combien de minutes ?

— Depuis toujours ; ceux qui s'aiment ici-bas se sont aimés dans une autre vie.

Le duo devenait fort joli, mais il se changea malencontreusement en trio. Le mari outragé

avait à son tour franchi les chardons, à son tour il frappait à la fenêtre.

— C'est sérieux, dit la baronne. On frappe à la fenêtre; c'est le mari de ma voisine.

Le mari de la voisine cria d'une voix de tonnerre :

— Madame, ouvrez la fenêtre, ou je brise les vitres.

Madame de Biançay cria :

— Monsieur, je vous prie de passer votre chemin.

— Madame, dit Octave, le mari se fâche. Avez-vous des armes ?

— Oui, un poignard.

L'Américain donna un coup de pied dans la glace. Parisis saisit une chaise.

— Je vais lui passer cette épée à travers le corps.

— Madame, un homme se cache ici, cria le mari outragé.

Octave s'avança vers le révolver.

— Je ne me cache pas, monsieur, je suis chez madame de Biançay parce que je vais épouser sa sœur. Si je suis passé par chez vous, c'est

parce que je me suis trompé de numéro. Etes-vous content?

— Tout s'explique. Je suis content! Je vous prie, madame, de me pardonner cette visite nocturne, si j'ose m'exprimer ainsi. Je payerai les verres cassés.

Octave allait offrir un bougeoir au mari content, mais il était déjà parti.

Madame de Biançay se croisa les bras pour admirer l'impertinence d'Octave.

— Monsieur de Parisis, maintenant que je vous ai sauvé de la vengeance du mari, vous n'avez plus rien à me demander et vous allez me dire un éternel adieu.

— Un éternel adieu! j'aimerais mieux m'en aller par où je suis venu. Je vous aime et je vous supplie de m'écouter.

— Quand vous passerez par la porte.

— Par la porte de l'église avec vous à mon bras.

— Vous me prenez par les sentiments. Mais vous savez bien que je suis mariée.

Madame de Biançay prit un flambeau.

— Si vous voulez avoir le droit de revenir, allez-vous-en.

— Comment, vous mettez à la porte un homme qui passe par la fenêtre!

— Vous m'avez demandé ma main, on ne donne pas sa main après minuit.

— Sa main droite! mais sa main gauche?

— Je ne comprends pas.

— Vous ne comprenez pas! Mais, madame, j'ai l'honneur de vous demander votre main gauche.

— Taisez-vous, vous me faites frémir! aussi je sais bien ce que l'avenir vous réserve. Vous finirez dans un château avec une gardeuse d'oies.

— Non, madame, rassurez-vous, je serai foudroyé comme Don Juan, dans les bras d'une belle femme qui n'aura encore rien gardé du tout.

— Dieu vous mène à cette terre promise!

— La terre promise, c'est vous.

— C'est la première venue.

— Non, c'est vous. Avant de vous voir je vous aimais, car vous êtes mon idéal. Depuis que je vous ai vue, je vous adore.

— Et les autres? Et mademoiselle Violette de Parme? Et la comtesse d'Entraygues? Et madame d'Argicourt? Et celle-ci et celle-là?

— Que voulez-vous ! On a vu une belle pêche pendue à l'espalier voisin, qui vous a donné soif. On mange d'autres pêches moins bonnes sans doute pour apaiser sa soif.

— Vous parlez si bien, que je vais descendre de l'espalier pour vous prouver que la pêche est amère.

Octave embrassa la baronne.

— Quelle saveur et quel parfum !

— Mais la voisine ?

— Sérieusement, je ne suis passé chez elle que pour arriver chez vous.

— C'est le chemin le plus court. Mais que dira-t-elle ?

— Elle pensera que vous avez sauvé son honneur.

— En perdant le mien.

— Vous êtes si belle qu'il n'est pas impossible que vous ne le retrouviez.

— Je ne comprends pas.

— Ni moi non plus. Il vient un tel vent par cette vitre cassée. Si nous passions dans votre chambre ?

— Il n'y a pas de feu.

Octave avait entraîné madame de Bianςay qui se croyait forte dans sa vertu.

Les derniers mots de la causerie se perdirent dans le bruit du vent.

Mais tout n'était pas dit. Le mari du balcon, qui avait réfléchi, revint furieux.

— Non, s'écria-t-il, on ne se sera pas impunément joué de moi, je me vengerai.

Cette fois, ce n'était plus un mari de comédie, mais un mari de mélodrame. Il acheva de briser la glace. Après quoi, déjà content de cette belle action, il passa la main, il passa l'avant-corps, il passa tout entier. Et, comme il n'y avait personne, il s'écria :

— Ah! je tiens mon homme, cette fois.

Sans doute il allait chercher le duc de Parisis dans les pièces voisines, quand on sonna à la porte. Comme il ne savait pas bien ce qu'il faisait, il alla ouvrir.

Un homme tout aussi emporté que lui entra comme un coup de tonnerre. C'était le mari du dessous, le Maure de Venise.

— C'est trop me braver, dit-il au mari du balcon, croyant avoir affaire à M. de Parisis.

Il n'y avait pas de lumière dans l'antichambre.

— Mais, monsieur, je ne vous connais pas, dit le mari du balcon.

— Et moi, monsieur, je vous connais trop. Vous avez monté un étage de plus parce que j'étais chez moi ; vous vous êtes dit sans doute que ma femme monterait chez la baronne de Biançay, car la baronne est indulgente aux actions des autres. Quelles sont vos armes, monsieur?

— Mes armes ! les voilà.

Et le mari du balcon saisit le mari du dessous pour le mettre à la porte. Naturellement celui-ci résista par les mêmes armes.

Et pourtant ni l'un ni l'autre n'étaient habitués à un pareil duel. C'était deux hommes d'honneur, plus ou moins — malheureux, — pénétrés des principes d'une bonne éducation.

Cependant le duc de Parisis et madame de Biançay s'inquiétaient quelque peu de ce beau tapage. Octave remettait déjà ses gants pour rappeler les maris à l'ordre, mais ce ne fut pas lui qui arriva le premier sur le champ de bataille.

Ce fut le mari de madame Biançay

Comme elle l'avait pressenti, il pouvait rentrer

cette nuit-là. Et même elle aurait dû être en sûre, puisqu'il avait annoncé son retour pour la nuit suivante. Mais il y a des heures où les femmes n'ont pas la science des hommes.

Tant pis pour les hommes qui arrivent avant l'heure qu'ils ont annoncée ; ils sont deux fois dans leur tort.

Ce qui est certain, c'est que M. de Biançay, suivi d'un domestique qui portait une valise, arriva pour faire une charmante surprise à sa femme, au moment où le mari du balcon et le mari du dessous faisaient, dans son antichambre, une belle gymnastique en l'honneur de M. le duc de Parisis.

— Qu'est-ce qui se passe chez moi? se demanda-t-il tout abasourdi.

Il ne lui fallut pas cinq secondes pour que la colère l'envahît et lui montât à la tête.

C'était un homme taillé en hercule, qui n'abusait pas de sa force, mais qui, plus d'une fois pourtant, avait prouvé qu'il ne fallait pas lui marcher sur le pied.

Il saisit le premier mari et le jeta dans l'escalier.

C'était le mari du dessous.

Celui-ci eût peut-être remonté, si le mari du balcon, qui roulait à son tour, ne lui eût interdit ce chemin-là.

Ce fut une belle fricassée de museaux, selon l'expression d'Octave, car je ne me permettrais pas de parler ainsi de maris malheureux. Non-seulement les deux maris roulèrent et continuèrent leur duel, mais ils entraînèrent dans leur chute le domestique de M. de Biançay et la bougie qu'il portait à la main.

La bougie fut éteinte, mais on vit bientôt à tous les étages d'autres maris inquiets du vacarme qui retentissait dans toute la maison. La fête de nuit fut complète, avec illuminations.

M. de Biançay avait repris possession de lui-même et de son appartement. Il s'étonnait de ne pas voir accourir sa femme, car il ne pouvait supposer qu'elle fût endormie pendant qu'on se battait chez elle, quand M. de Parisis, — tout fraîchement ganté, — apparut portant aussi un bougeoir.

Ils se saluèrent tous les deux avec défiance. M. de Biançay connaissait vaguement M. de Pa-

risis, M. de Parisis ne se rappelait pas M. de Biançay.

— Monsieur, dit le mari sans trop prendre les airs d'un mari outragé, voulez-vous m'expliquer cette comédie ?

— Monsieur, j'allais vous adresser la même question.

— Mais, monsieur, puisque vous êtes chez moi et que je suis absent depuis longtemps, sans doute vous savez mieux que moi ce qui s'y passe.

— Pas le moins du monde, monsieur.

Parisis n'était jamais en peine. Les auteurs comiques auraient pu inventer pour lui les situations les plus périlleuses, il en fût sorti gaiement sans sourciller jamais.

— Mais enfin, monsieur, permettez-moi de vous demander ce que vous faites ici à deux heures du matin ?

— Je devrais ne pas vous répondre, répondit Octave, mais vous y mettez vraiment trop de bonne grâce pour que je ne vous confie pas mon secret. La femme du voisin, votre voisin du balcon, a une sœur à marier ; cette dame est nerveuse, elle se trouvait mal, le mari est rentré

comme je lui donnais des sels ; il n'a pas trouvé cela de son goût. Comme il était armé et que je ne l'étais pas, comme elle me suppliait de ne pas me défendre, j'ai franchi votre balcon croyant passer par un appartement inhabité. La fenêtre était ouverte, le mari m'a poursuivi, j'ai fermé la fenêtre, il a brisé les vitres et a rencontré un monsieur qui avait à lui parler, car vous avez entendu leur conversation. Je ne sais pas un mot de plus.

— Eh bien, dit M. de Biançay, ils continuent la conversation dans l'escalier.

— Je ne suppose pas, dit Octave, que vous songiez à me mettre en tiers dans cette conversation.

— Est-ce que c'est madame de Biançay, monsieur, qui vous a donné ce bougeoir?

— Oui, monsieur ; madame de Biançay, qui vous attendait, a été une femme d'esprit : j'étais entré par la fenêtre, elle a voulu me mettre à la porte. Voilà pourquoi elle m'a donné ce bougeoir pour que je trouve mon chemin.

Le duc de Parisis salua. M. de Biançay salua. Le duc de Parisis salua une seconde fois. M. de

Biançay se demandait s'il devait le saluer d'un coup de pied, mais il se contint et entra chez sa femme.

— Ah ! mon ami, j'étais bien sûre que vous arriveriez cette nuit, car je vous attendais.

— Avec le duc de Parisis !

— Quoi, c'était le duc de Parisis ? Ah ! par exemple, voilà un original ! Mais cette fois il s'est trompé de chemin en passant par la fenêtre.

Le troisième mari fut content.

XXVI

BATAILLES PERDUES. — TROIS FEMMES INVINCIBLES

Cependant don Juan de Parisis perdit quelques batailles vers ce temps-là.

Il surprit un jour presque tout le secret du jeu de cartes. Madame d'Entraygues finit par lui confier les noms de la Dame de Carreau et de la Dame de Trèfle, la duchesse de Campagnac et la marquise de Fontaneilles. Alice s'obstina à cacher le nom de la Dame de Cœur par un sentiment de jalousie, car elle adorait toujours Octave et savait qu'il aimait Geneviève.

Parisis connaissait trop de femmes pour recon-

naître celles qu'il ne voyait que de loin en loin. Les figures les plus opposées se confondaient dans son souvenir avec le même souvenir amoureux. Souventes fois il lui arrivait de causer intimement avec une femme, sans bien se rappeler son nom, comme si toutes les femmes étaient la même, suivant l'expression d'un moraliste.

Dès qu'il eut surpris le secret, il se présenta vaillamment chez la marquise de Fontaneilles, qu'il ne connaissait guère, sous prétexte qu'il voulait danser pour les pauvres. Elle était dame patronesse de toutes les bonnes œuvres. On allait donner un bal de bienfaisance, il fallait bien que l'esprit malfaisant y fût représenté.

Quand Octave entra dans le salon de la marquise de Fontaneilles, il y trouva la duchesse de Campagnac, qui attendait son amie pour sortir.

Madame de Campagnac, comme madame de Fontaneilles, était une très-grande dame de la plus haute naissance, qui avait traversé jusque-là le monde parisien demi-souriante, mais s'amusant à la fête des autres, ne voulant pas jouer d'autre rôle que celui de femme honnête; on disait que son mari s'amusait pour elle. C'était peut-être une

raison de plus pour qu'elle fût plus stoïque dans son devoir. Ce qui est hors de doute, c'est que, jusque-là, nul n'avait marqué son pied dans la neige de ses avenues.

Elle était charmante : une beauté brune et grave, adoucie par des yeux d'outre-mer profonds comme l'Océan ; elle avait été blonde, on le devinait encore à la légèreté de ses cheveux.

Quand madame de Fontaneilles vint pour prendre son amie, elle fut quelque peu surprise de la voir en tête-à-tête avec le duc de Parisis. Ils causaient avec abandon comme des gens qui se sont vus la veille. Octave était partout chez lui.

Il se leva et alla au-devant de la marquise, comme si ce fût elle qui vînt en visite.

Elle le remercia de faire si bien les honneurs de son salon ; il ne manqua pas de développer ce paradoxe, que les gens bien nés sont tous de la même famille, et que, même avant d'avoir été présentés, ils se savent par cœur.

Ce fut le point de départ d'une causerie imprévue. Les deux dames se révoltèrent à cette idée prétentieuse d'Octave de connaître si bien les gens qu'il ne connaissait pas.

Mais lui, qui n'était jamais pris sans vert, se rappela à propos quelques paradoxes de Lavater. Il s'engagea à dire la bonne aventure à la duchesse et à la marquise, si elles lui permettaient de les dévisager un peu; il n'oublia pas de leur rappeler qu'on n'était pas toujours masqué comme la Dame de Trèfle et comme la Dame de Carreau.

La glace était brisée. La duchesse dit à Octave que madame d'Entraygues avait trahi le secret de ses amies, mais qu'elle comprenait cela, puisqu'elle savait, par ouï-dire, qu'une femme n'avait pas de secrets pour son amant.

Le duc de Parisis, un physionomiste raffiné, trouva beaucoup de vérités à dire aux deux amies. La première venue parmi les diseuses de bonne aventure remue des vérités, puisqu'elle remue des mots : qu'est-ce donc si le diseur de bonne aventure est un homme d'esprit qui a étudié dans le coin des femmes !

Pour connaître les hommes, pratiquez les femmes; pour connaître les femmes, pratiquez encore les femmes : c'est la sagesse des nations folles.

Pendant cette séance à la Lavater, Octave eut l'art de prouver à la marquise et à la duchesse qu'il était éperdument amoureux d'elles. Pendant qu'il leur parlait d'elles, ses yeux lui parlaient de lui. Et ce qu'il y eut de bien fait dans cette œuvre diabolique, c'est que chacune des deux femmes fut convaincue qu'il n'aimait qu'elle-même.

Mais elles étaient au-dessus de l'amour, même de l'amour de don Juan de Parisis.

La marquise de Fontaneilles s'était tournée vers Dieu et ne voulait pas se retourner vers son prochain.

La duchesse de Campagnac, âme plus romaine, aimait la vertu pour la vertu, s'attachant à son devoir non pas avec résignation, comme tant d'autres, mais avec vaillance, fière des victoires de l'âme sur le corps.

Octave perdit bien huit jours — huit siècles pour lui — à errer autour de ces deux vertus. Il avait pourtant imaginé une tactique qui lui semblait victorieuse.

Après avoir prouvé à la marquise qu'il n'était pas amoureux de la duchesse, il prouva à la duchesse qu'il était amoureux de la marquise, souf-

flant l'orage à tous les horizons. Mais les nuages ne montèrent pas jusque dans l'azur.

Il ne s'avoua pas vaincu; il leva le siége et passa dans un autre camp.

Mais tout en courant les petites dames, ses aspirations le ramenaient bientôt aux femmes du monde, parce que s'il trouvait que l'amour est toujours le même au dernier chapitre, quelle que soit l'atmosphère ; il trouvait aussi qu'il faut chercher les variations du cœur dans les commencements. Or il n'y a de commencements qu'avec les femmes comme il faut, puisque avec les autres on commence toujours par la fin.

Voilà pourquoi on pourrait étudier encore M. de Parisis dans une autre histoire qui se passa à l'ambassade de ***.

Octave se promettait tous les jours d'être riche le lendemain ; mais le lendemain ne venait jamais. Sa Fortune, à toute extrémité, se retournait sans cesse dans le lit de misère, — les draps étaient encore en batiste, — sans jamais trouver le bon côté. Il n'attendait plus rien des Cordillières; son ami, M. de Lesseps, avait fait rayonner à ses yeux les mirages de l'Orient; il croyait que le

nouveau monde avait déjà fini son temps, et que, par un retour des choses d'ici-bas, le vieux monde devait renaître, ne fût-ce qu'un jour, à ses splendeurs passées.

Or, très-ennuyé de mener la vie à quatre chevaux sans avoir d'avoine pour les nourrir, Octave avait songé à faire un tour en Orient, — après le procès de Violette qui allait revenir aux prochaines assises, — quand il fut présenté, à un bal de l'ambassade de ***, à une jeune princesse; qui avait passé un hiver à Damas. C'était une femme bien connue dans le beau monde par sa beauté toute virginale, qui lui mérita le surnom de *la Madone*.

C'était à Paris, dans la belle saison : il avait neigé le matin; le soleil avait brûlé les promeneurs à midi; le soir, le ciel en furie jetait la plus belle grêle des giboulées.

L'ambassadeur de *** donnait une fête d'adieu. Ce soir-là, l'hôtel avait fait un pas dans le jardin pour que les arômes du printemps se répandissent sur les arômes des chevelures apocryphes des Parisiennes. C'était comme un palais des *Mille et Une Nuits* par l'éclat des lumières et des diamants.

par le charme tout divin d'un orchestre caché dans un bouquet de camélias payé cinq mille francs, — moitié plus cher que les musiciens, — par l'orgueil des robes et des coiffures, en un mot, par un air de gaieté qui semblait dire : « On danse ici sans s'inquiéter des ambassadeurs qui viennent ou qui s'en vont. »

L'ambassadeur était d'ailleurs un homme d'esprit, qui ne songeait pas à emporter des regrets dans ses lettres de rappel. Il jouait bravement son rôle dans la comédie humaine, sans préjudice de celui qu'il avait joué dans toutes ses ambassades, — car il était bon comédien. — Il me disait en voyant danser : « C'est ma dernière représentation. »

Une jeune femme qui venait d'arriver donna la main à l'ambassadeur et lui dit :

— Vous avez bien raison de vous en aller. Quel pays! La lune rousse, la grêle, la neige et les giboulées, tout cela dans un des plus beaux jours du mois de mai.

L'orchestre jouait l'air de la Reine Hortense.

— Ah! si on pouvait partir pour la Syrie! continua la jeune femme. Je ne vis pas dans cet

hiver éternel. Heureusement que vous avez mis l'hiver à la porte. Quel luxe de belles femmes! J'ai bien envie de m'en aller.

— Que dites-vous, princesse! la vraie beauté s'en irait avec vous.

— Voulez-vous donc que l'ambassadeur qui vient soit à jamais dépassé par celui qui s'en va?

— On est toujours dépassé, madame. N'est-ce pas votre opinion, mon cher Parisis, que le monde marche?

— Mon opinion, dit Parisis, c'est qu'il danse. Voyez plutôt.

La princesse daigna sourire. Il n'y avait pas de quoi.

— Voilà qui est fortement raisonné, dit-elle. Mon opinion, à moi, c'est que le monde ne marche pas.

— Prenez garde, madame, c'est une opinion avancée; Galilée a fait amende honorable. Mais vous avez raison; Dieu a dit à l'esprit humain comme à la mer : *Tu n'iras pas plus loin.*

Le duc de Parisis avait dîné la veille avec la princesse sans avoir pu lui parler. Il la salua profondément, elle inclina la tête avec une émotion

presque invisible. La raillerie venait de s'évanouir sur sa figure. Ils ne savaient pas leur nom, mais ils savaient déjà leur cœur.

— Voulez-vous me présenter à la princesse? dit à l'ambassadeur le duc de Parisis.

— J'ai l'honneur de présenter à madame la princesse de *** le duc Octave de Parisis.

L'ambassadeur parla ainsi avec solennité, comme s'il eût présenté la France à une autre nation. C'était bien mieux, il présentait un homme qui cherchait, à une femme qui ne trouvait pas.

Et l'ambassadeur qui avait connu la princesse en Orient lui parla de Damas.

— Damas! s'écria la princesse, Damas! le premier des quatre paradis terrestres.

— Damas! s'écria Octave, c'est mon rêve!

— C'est mon souvenir!

— Vous voyez, princesse, que mon ami aime le soleil comme vous.

— Princesse, dit Octave, voulez-vous valser cette valse à deux temps?

— Non, monsieur, je ne valse plus.

— A quel âge valsiez-vous donc, madame?

— Quand j'étais jeune, l'hiver passé.

— Allons, princesse, dit l'ambassadeur, si le duc veut aller à Damas par le chemin de la valse à deux temps !

— Eh bien ! monsieur, valsons.

Octave enleva la princesse dans ce tourbillon de la valse, qui enseigne peut-être plus de vraie sagesse que les tourbillons de Descartes.

Il se rappela madame de Révilly.

C'était le même spectacle : ils étaient jeunes et beaux, moqueurs et émus ; ils valsaient avec une grâce aristocratique cette valse inventée par les esprits frappeurs. Tous les désœuvrés du premier salon firent cercle pour assister à ce tableau vivant. La princesse rougit sous tous ces regards curieux.

— Pourquoi ai-je rougi ? se demanda-t-elle aussitôt.

Elle arrêta subitement son valseur, qui, dans son goût pour les voyages à perte de vue, ne se fût jamais arrêté de lui-même.

Il la conduisit au prochain canapé.

— Comme vous êtes pâle, madame ! Est-ce que nous avons valsé trop longtemps ?

Elle respira son flacon et ne répondit pas.

J'essaierai de dire — ou plutôt de ne pas dire — pourquoi la princesse avait rougi et pâli.

La princesse avait vingt-quatre ans. Née dans le meilleur monde, élevée au Sacré-Cœur parce qu'elle avait perdu sa mère à douze ans, âme enthousiaste, cœur brûlant, esprit inquiet, elle avait accepté avec résignation les devoirs d'un mariage ennuyeux. Sous prétexte qu'elle n'avait pas de mère, on l'emprisonna à dix-sept ans dans un intérieur grave, austère, sentencieux, avec un mari revenu des passions et qui ne lui parlait que des dangers de la traversée; — un autre Ulysse, qui faisait attacher sa femme au mât du vaisseau — parce qu'il avait trop connu les sirènes. Ce mari lui avait donné un titre de princesse avec assez d'argent pour le bien porter; il était convaincu qu'il ne lui devait pas autre chose, excepté son expérience, car il était né longtemps avant elle. La jeune femme s'était amusée d'abord à porter son titre; mais pour une femme qui est plus belle encore qu'elle n'est princesse, une robe expressive est un meilleur titre à l'admiration des autres et de soi-même. Elle songea plus d'une fois qu'il eût mieux valu être un peu moins princesse avec

un mari beaucoup plus jeune. Mais elle subissait sa vie avec un beau sourire de résignation, se consolant dans sa beauté, — se consolant bientôt dans son enfant, — se consolant enfin dans sa vertu.

On avait dit en les voyant aller à l'autel, — lui, don Juan édenté, elle, dona Inès couronnée de dix-sept roses de mai, — on avait dit le mot de Camoëns : « Cet hiver touche à ce printemps, mais ne le cueillera pas. » On cherchait déjà dans son cercle qui pourrait bien consoler l'amour de ce crime de lèse-majesté; mais la jeune mariée se montra si peu, excepté à l'église, qu'on finit par dire que le prince était le mari de sa femme comme il l'avait été de tant d'autres.

Voilà pourquoi la jeune princesse avait rougi et pâli en valsant une valse à deux temps. Ce n'était pas la première fois qu'elle valsait. Le prince, qui savait sa vie, aimait à se parer de sa beauté et de sa grâce, s'imaginant qu'il redevenait jeune dans cette jeunesse éclatante, ne se doutant pas que les plumes du paon montraient mieux encore la tête du geai. Il la conduisait à toutes les fêtes du monde officiel. Ce soir-là, il débitait quelques

sentences politiques dans son arrière-salon, en compagnie de trois ou quatre ci-devant beaux, devenus fort laids sans le savoir.

— Ne fais donc pas de politique, lui dit un ministre de la veille, ta politique, c'est ta femme, ô tyran absolu !

Pendant qu'on disait cela au mari, voici ce qu'on disait à la femme :

— Oui, madame, si je pars, j'ai bien peur de laisser mon esprit à Paris. Pour la première fois de ma vie, j'aurai le mal du pays, car je sais bien que le vrai pays est celui où on aime.

— Vous devenez furieusement sentimental.

— Moi qui n'étais jusqu'ici qu'un humoriste comme mon ami Monjoyeux ! Ce que c'est que de nous : une valse à deux temps a tout perdu.

— Rassurez-vous, il n'y a qu'Ovide qui fasse des métamorphoses.

— Oh ! madame, je ne crois pas à celles d'Ovide, mais je crois à celles de l'amour.

— Et moi, je ne crois pas à l'amour.

— Comme Circé, qui ne croyait pas à ses maléfices.

— Monsieur, c'est trop de mythologie.

— Voulez-vous danser, madame?

— Me croyez-vous folle?

Mais la princesse se leva, soit qu'elle fût entraînée par la musique, soit qu'elle obéît sans le vouloir au désir d'Octave.

Ils dansèrent sans bien savoir ce qu'ils faisaient. Ils continuaient leur conversation à bâtons rompus; par exemple, il partait en *avant-deux* après avoir hasardé un futur parfait :

— Comme je vous aimerais, princesse, si vous me permettiez de vous aimer!

Et au retour elle lui disait :

— Vous savez, je ne vous permets pas même d'y songer.

Et un peu plus loin, le *cavalier seul* disait en partant :

— Je vous aime de tout l'amour que je n'ai pas eu hier et de tout l'amour qui m'est réservé demain.

Et quand il ressaisissait la main émue qu'il enchaînait doucement dans ses doigts amoureux, la princesse lui disait gaiement :

— Monsieur, si la danse ne m'obligeait à rester avec vous jusqu'à la dernière figure, vous ne

verriez plus la mienne : pardonnez-moi cette mauvaise figure.

Octave, qui ne connaissait pas d'obstacles, faisait passer, à force d'esprit, l'amour dans le cœur de la jeune femme, sans parler de l'éloquence de ses yeux, — deux vraies portes de paradis perdu où pénétraient les yeux noirs de la princesse. Elle avait beau s'en défendre, depuis deux heures elle aimait. Depuis deux heures elle marchait dans un rêve charmant, sans se demander si elle touchait encore la terre.

Jusque-là, elle avait porté son cœur comme cet athée qui portait la foi dans un Évangile fermé et qui refusait de l'ouvrir. Elle sentait enfin son cœur.

— Ah! que je suis malheureuse! dit-elle tout à coup.

C'est là le premier cri des femmes heureuses.

La veille, déjà, la princesse avait beaucoup regardé le duc de Parisis à un dîner diplomatique où on les avait placés vis-à-vis l'un de l'autre. Il avait parlé tout haut de son voyage en Égypte. Il n'y croyait pas encore, mais il persuada la princesse qu'il voulait partir.

— Vous partez vraiment, monsieur de Parisis?

— Si je pars avec vous.

— Avec moi!

— Oui, madame, dit Octave jouant une vive émotion et portant la main à son cœur; oui, avec vous, madame, car je vous emporte là.

— Autant en emporte le vent.

— Non, princesse, c'est sérieux; que dis-je? c'est irrévocable.

— Je suis bien sûre que vous ne m'emporterez pas seulement jusqu'à l'embarcadère.

— Jusqu'au bout du monde. Voulez-vous en avoir la preuve? Venez vous-même.

— Vous n'y allez pas par quatre chemins. Si je vous prenais au mot?

— Si vous me preniez au mot, vous feriez de moi l'homme le plus heureux qui soit sous le ciel. Mais partir avec vous, c'est monter au ciel. Partons. Laissons là ce pays sans soleil. Si vous saviez, madame, quel beau palais nous aurions à Damas, sur la rive du Barrada, à quelques pas de la porte de Dieu; en un mot, tout ce qui reste du paradis terrestre est là, y compris l'arbre de science, qu'on me vendra au rabais, — car il

a coûté cher ! — Il ne me manquera qu'une femme pour manger les pommes. Rassurez-vous, elles ne sont pas si mauvaises qu'on le dit.

— L'arbre de science, dit tristement la princesse, depuis la mort du Christ, c'est l'arbre de Judée, tout emperlé de sang.

— Madame, l'arbre de science, c'est l'arbre de la vie et non l'arbre de la mort. Si je pouvais vous enlever pour une heure, vous verriez que dans un palais de Damas on est dans l'atmosphère aimée de Dieu.

La frileuse princesse respira doucement, comme si elle entrait déjà dans cette température des orangers et des lauriers-roses : on eût dit Mignon retrouvant son pays dans un songe.

— Imaginez-vous, madame, une forêt d'arbres fruitiers dominés par des sycomores où la vigne grimpe et suspend ses grappes de pourpre et d'or avec la vue de Damas, la ville des pèlerins, qu lance dans le ciel les croissants et les flèches de ses mosquées et de ses minarets.

La princesse écoutait sans interrompre, tan elle avait de plaisir à entendre parler de ce pays aimé par une bouche éloquente, qui disait bien et

qui montrait les dents les plus fines et les plus blanches.

— Damas, c'est notre pays natal, car je suis comme vous, j'aime le soleil. Ah! si je pouvais vous renfermer dans ma vie et m'enfermer dans la vôtre, là-bas, dans ce paradis retrouvé!

La princesse tressaillit.

Elle voyait toute cette perspective lumineuse d'un amour à son aurore. Elle n'était plus maîtresse d'elle-même, ou plutôt, maintenant qu'elle avait vu la lumière, elle avait horreur des ténèbres. — Ne plus vivre à Paris! vivre à Damas! — Vivre avec Octave de Parisis et ne plus vivre avec le prince! — Deux raisons qui la poussaient violemment à la folie.

— C'est si simple, continuait Octave, qui ne voulait pas lui laisser le temps de réfléchir. J'ai là mes chevaux, ils nous conduiront jusqu'à la première station. Vous aurez disparu dans une fête et on gardera votre souvenir dans le parfum de toutes les fleurs qu'on effeuille ici.

A cet instant, la princesse vit se détacher au-dessus d'un groupe de jeunes filles la figure de son mari, comme la figure de l'hiver au-dessus

d'un buisson de roses. La jeune épouse eut le frisson.

— Partons! dit-elle comme une femme égarée.

Elle suivait son rêve plutôt qu'elle ne suivait Octave.

Il était facile, dans le brouhaha de cette fête, de sortir sans être remarqué. La princesse se contenta de la fourrure de cygne qu'elle avait gardée dans le bal.

— Vous allez me reconduire à mon hôtel, dit-elle à Octave, car je ne veux pas fuir en robe de bal et en couronne de diamants.

Le cocher partit au grand trot pour le faubourg Saint-Germain. Le duc de Parisis ne laissait pas mourir la conversation. Quoiqu'il ne crût pas encore tout à fait à cette aventure, il persuadait la jeune femme que c'était un fait accompli. Pour elle, elle avait le vertige et descendait dans l'abîme sans y regarder. Quand une fois on a quitté le grand chemin pour les sentiers perdus, on ne s'inquiète plus de savoir sa route. Un philosophe dirait que plus on se perd et plus on se retrouve.

Octave n'était pas un compagnon de voyage à brusquer l'aventure. Il savait qu'avec une pareille

femme il fallait tout attendre du temps. Ce n'était que son âme qu'elle donnait, il n'y avait pas à s'y méprendre : ainsi, il avait voulu lui défaire son gant pour lui baiser la main :

— Non, mon cher duc, quand nous serons en Syrie...

C'était un peu loin, mais aussi on ne trouve pas tous les jours une princesse qui consente à faire un pareil voyage.

Cependant le coupé qui les emportait arrivait dans la cour de l'hôtel.

— Attendez-moi, dit la jeune femme, je reviens dans cinq minutes.

Il lui prit la main et effleura au passage les boucles rebelles de sa chevelure.

La princesse rentra chez elle à moitié folle.

— Adeline, vous allez m'accompagner, dit-elle à sa femme de chambre, endormie au coin du feu. Mettez-moi vite ma robe de cachemire et mon chapeau noir. Pour vous, n'emportez qu'un châle, car nous n'avons pas le temps.

En disant ces mots, la princesse prenait dans un petit bureau en bois de rose des lettres, un cachet, un portrait, des cheveux, un bouquet fané,

ces mille riens qui sont souvent toute la vie du cœur.

En cinq minutes elle eut changé de robe et de coiffure.

Tout en se regardant dans un miroir pour voir s'il ne lui manquait rien, elle fit cette réflexion bien féminine qu'une femme qu'on enlève doit être dans un costume très-sévère. Et elle rougit en pensant que, tout à l'heure, vêtue en robe de bal, c'est-à-dire si peu vêtue, elle s'était trouvée seule avec Octave dans un étroit coupé.

— Partons, dit-elle à sa femme de chambre.

Et elle fit un pas en avant.

A cet instant, dans la chambre voisine, une petite fille qui allait perdre sa mère se mit à crier :

— Maman!

La princesse pâlit et s'arrêta comme la femme changée en statue.

— Jamais! dit-elle.

Elle fit signe à Adeline de ne la point suivre. Elle alla précipitamment retrouver Octave.

— Monsieur, dit-elle d'une voix étouffée par les larmes, je viens vous dire adieu.

— C'est impossible, madame; cet adieu serait mon arrêt de mort.

— Monsieur, vous allez me comprendre, car vous êtes un homme de cœur. Si j'ai failli partir avec vous, c'est que vous m'aviez fait oublier que j'ai une enfant.

Il se fit un silence.

— Ah! monsieur, je vous ai rencontré trop tard. Adieu.

Octave était descendu du coupé. Il saisit la jeune femme, et, dans son désespoir, il tenta de l'emporter malgré elle.

La princesse s'abandonna d'abord, comme si elle eût obéi à la fatalité, mais c'est parce qu'elle savait que rien ne pouvait l'arracher du berceau de son enfant. Elle fit semblant, — la fille d'Ève — de jouer avec le danger, parce qu'elle ne le craignait plus.

Octave se laissa prendre à cette innocente coquetterie.

Il appuya la princesse sur son cœur et lui baisa le front.

— Non, c'est fini. Adieu! dit-elle en se dégageant.

Elle s'était éloignée. Le duc de Parisis comprit que tout était perdu.

— Adieu donc! dit-il tristement. Point d'Ève, point de paradis : je n'irai pas à Damas.

Il se jeta dans le coupé et retourna au bal.

La princesse entra dans sa chambre, tomba à genoux et jura à Dieu d'oublier.

Et quand elle crut que la prière avait effacé le crime de ces trois heures d'amour, elle alla embrasser son enfant qui dormait.

C'était une belle petite fille, toute blonde et toute rose, une âme qui voulait vivre dans l'âme de sa mère.

— Chère enfant, dit la princesse, quand je pense que j'allais chercher le bonheur si loin. Le bonheur, c'est toi!

Cependant Octave était rentré au bal.

— Eh bien! don Juan, lui demanda Gaston de Villeroy, qui venait d'être nommé ambassadeur.

— Je renonce à Satan, à ses pompes, à ses œuvres.

— Est-ce que le diable n'est plus de moitié avec toi?

— Peut-être : depuis huit jours j'inspire la vertu aux femmes. Es-tu content, toi ?

— Non : que diable ferai-je dans cet odieux pays ?

— Est-ce que l'ambition n'est plus de moitié avec toi ?

— Si. Je pars pour revenir !

— Combien qui s'en vont pour revenir et qui ne reviennent jamais !

Gaston de Villeroy pensa tristement que Parisis avait peut-être raison de rester à Paris.

Mais Parisis pensa que Gaston de Villeroy avait peut-être raison de s'en aller.

— Ah ! Geneviève ! dit-il en regardant toutes les femmes.

C'était le cri du cœur.

XXVII

LES STATUES

Ce fut à peine si de loin en loin le nom de Monjoyeux retentissait aux oreilles de ses amis. Aussi ce fut une vraie surprise quand cette lettre courut à la Maison-d'Or, dans le cabinet des journalistes, dans l'atelier des peintres et des sculpteurs, jusque chez le secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts.

« *M. Monjoyeux et madame Monjoyeux prient*
« *Monsieur* *de leur faire*
« *l'honneur de venir souper chez eux le vendredi,*
« 12 *décembre à minuit.*

« *Les statues, sculptées par M. Monjoyeux,*
« *seront exposés* à giorno. »

« *Avenue de l'Impératrice.* »

— A merveille, dit M. de Parisis quand il reçut cette invitation, voilà Monjoyeux qui vous prépare son coup de théâtre. Il va nous prouver qu'il est un homme de génie; je ne manquerai pas à cette fête.

Ce fut une vraie fête.

On en parla beaucoup la veille; on en parla bien plus le lendemain; mais ce fut une fête sans lendemain.

Octave ne s'attendait pas à voir tant d'équipages devant l'hôtel. Il était allé le matin pour voir Monjoyeux, mais quoiqu'il eût beaucoup insisté pour être reçu, quoiqu'il eût remis d'un air victorieux cette carte célèbre qui lui ouvrait toutes les portes, comme naguère à M. de Morny et au comte d'Orsay, un domestique fort bien stylé vint lui dire que ni monsieur ni madame ne pouvaient recevoir M. le duc, ce qui aiguillonna d'autant plus sa curiosité.

A minuit, quand il fut annoncé dans le pre-

mier salon, il fut ébloui par les lumières, les femmes, les diamants; il connaissait l'hôtel, où durant deux hivers une étrangère célèbre avait reçu le beau monde parisien, mais il n'avait jamais vu tant de haut luxe dans des salons. Les étoffes, les tapis, les bronzes, les meubles, tout avait la marque d'une main savante et prodigue. Dans l'avant-salon, dont Cabanel avait peint le plafond, soutenu par des cariatides de Clésinger, on remarquait une Marguerite à la fontaine, d'Ary Scheffer, et une Cléopâtre, de Gérôme, deux civilisations en contraste. Dans le grand salon plus sévère, quoique plus riche, Ingres, Delacroix, Meissonnier et Diaz, les quatre expressions de l'art moderne, se disputaient les panneaux.

— Diable! mon cher, dit M. de Parisis à Monjoyeux, vous faites bien les choses.

— N'est-ce pas? répondit le comédien sculpteur, l'habitude du théâtre, l'amour des chefs-d'œuvre; mais je suis très-fier de votre approbation, à vous qui avez le plus charmant petit palais de Paris.

— C'est mon seul talent, et j'avoue que je suis

toujours surpris de voir que les autres font bien. Donnez un million à cent hommes, et ces cent hommes gaspilleront leur million sans montrer une preuve de goût.

— Si le goût était à la portée de tout le monde, il n'y aurait plus rien à faire. Mais je vais vous présenter à ma femme : la voyez-vous là-bas dans cette corbeille épanouie?

— Oui, c'est le dessus du panier. Tudieu! mon cher, comme elle est belle! Et vous avez le courage de tailler du marbre quand vous avez sous la main un pareil chef-d'œuvre! Pour moi, je briserais mon ciseau pour adorer la statue vivante.

Le duc de Parisis attachait son regard sur madame Monjoyeux avec un vague souvenir. Il lui semblait la reconnaître comme à la rencontre des Champs-Élysées. « Et pourtant, pensait-il, je n'ai jamais vu cette Bretonne que Monjoyeux est allé épouser à Nantes. » Madame Monjoyeux lui rappelait une figure aimée en passant.

M. de Parisis s'avança vers madame Monjoyeux, ne s'inquiétant pas de déranger toutes les femmes qui l'entouraient. Il s'assit dans le

groupe et parla à tort et à travers de la pluie et du beau temps, de la vie d'artiste, de ses imprévus, des jeux du hasard et des jeux de l'amour. Il eût bientôt conquis toutes les femmes à son esprit railleur et charmant.

M. de Parisis avait pour politique de se mettre toujours du côté des femmes, disant que dans le papottage qui court sur les éventails, il y avait beaucoup plus de sagesse à recueillir que dans les phrases sentencieuses des hommes sérieux. Quand une femme cause, elle trahit l'éternel féminin, elle ouvre son cœur sans le vouloir, tandis que l'homme n'ouvre le plus souvent que sa boîte à bêtises, tout bouffi qu'il est de vanité. Et puis, comme disait Octave, du côté des femmes la bêtise elle-même a son prix. Il allait plus loin, il disait que la femme est parfaite dans le mal comme dans le bien; tandis que l'homme, sous prétexte d'être un animal raisonnable, n'est en définitive qu'un animal.

M. de Parisis fut quelque peu surpris de ne pas reconnaître une seule Parisienne parmi toutes ces femmes qui faisaient cortége à madame Monjoyeux. C'était la fleur des pois de cette société

étrangère qui règne dans les Champs-Élysées et l'avenue de l'Impératrice. Havanaises, Péruviennes, Polonaises, Espagnoles et autres expressions des mondes voyageurs. Quand on veut improviser un salon, il faut s'adresser à ces peuplades pittoresques, toujours gaies et vives, qui paraissent et disparaissent sans marquer de vifs souvenirs.

— C'est cela, pensa Octave, madame Monjoyeux n'ayant pas de racines dans le monde parisien a ouvert sa porte aux passagères des quatre mondes. Tant mieux, ce sont de jolis oiseaux très-apprivoisés qui chantent sans trop se faire prier la chanson de l'amour. Nous allons nous amuser ce soir; je suis bien sûr qu'il n'y a pas une bégueule ici et qu'on pourra avoir de l'esprit sans peur de l'estampille.

Tout en causant avec les femmes M. de Parisis cherchait à reconnaître les hommes errant ou discutant en groupes dans les salons. C'était le tohu-bohu des premières représentations, avec quelques peintres et sculpteurs en plus.

Monjoyeux, en effet, n'allait-il pas donner une première représentation? Il y avait là les critiques

du lundi, les causeurs du samedi, les polémistes du dimanche, les chroniqueurs de toute la semaine. Il y avait là les gentilshommes du turf, les patriciens du Moulin-Rouge, du Café Anglais, de la Maison-d'Or; quelques hommes politiques, retenus par la patte aux comédiennes; l'Académie des Beaux-Arts et l'Académie française étaient représentées par leurs plus jeunes étoiles. En un mot, Tout Paris.

Un valet vint avertir que madame était servie. Monjoyeux pria Octave de donner le bras à sa femme, quoiqu'il y eût là les personnages consacrés. M. de Parisis obéit avec sa grâce accoutumée; il ne faisait jamais de façons pour passer le premier : c'est un bon pli à prendre à Paris, quand on a vingt ans. Il y a ainsi des personnalités qui s'imposent et qui prennent le pas sur tout le monde, sans qu'on sache pourquoi. Les hommes s'étonnaient bien un peu de toujours voir Octave jouer le premier rôle, quand tant d'illustrations ne venaient qu'après lui; mais les femmes trouvaient cela très-naturel : il était jeune, il était beau, il était fier; pour les femmes ce sont là des titres plus sérieux que les titres du génie. Et

puis, il était duc. Molière a fait sauter les marquis; peut-être qu'aujourd'hui, en face des immortels principes — des principes immortels — les marquis ne songeraient pas à faire sauter Molière, s'il n'avait pas ses deux siècles d'immortalité? Nous avons fait tant de chemin! le monde marche, mais il marche dans un cercle.

M. de Parisis était, d'ailleurs, un homme bien élevé, qui savait son monde; je ne parle pas de son stage en diplomatie, car il était né diplomate. Quand il se trouvait en face d'une illustration de haute roche, il avait l'art, avec ses quartiers de noblesse, de lui faire un piédestal; nul ne savait mieux mettre en relief dans sa vraie lumière un homme de génie ou même un homme de talent. Et c'était d'autant mieux fait, qu'il se montrait fort impertinent pour toutes les médiocrités tapageuses qui sont le désespoir des esprits d'élite. Il disait que chaque génération, dans la capitale du monde, enfante à peine laborieusement cinquante hommes dignes d'être étudiés, cinquante intelligences qu'il faut aimer et qu'il faut craindre. Octave ne s'y trompait pas, il admirait et il adorait les grands hommes d'aujourd'hui; mais, du

haut de son dédain, il disait aux petits hommes montés sur les échasses de la réclame : « Retirez-vous de leur soleil. »

Cependant trois portes à deux ventaux s'étaient ouvertes; on avait été saisi par le radieux spectacle d'un atelier, un ancien théâtre intime, où Monjoyeux avait dressé une table de cinquante couverts sous les lumières ruisselantes des plus beaux lustres du Murano.

Dirai-je quel fut l'éblouissement de tout le monde devant le luxe féerique de cette salle et de cette table? Les plus belles étoffes des Indes, brochées d'or et d'argent, retombaient à larges plis sur les murs et s'étoilaient par des candélabres en cristal de roche. Sous chaque candélabre se profilait une élégante jardinière ou un svelte brûle-parfums; ici un émail cloisonné, là une merveille de Sèvres. On marchait sur un tapis de Smyrne moussu et fleuri.

La table était magnifique; les festins de Paul Véronèse ne donnent pas une idée de ces splendeurs toutes modernes. A la place de toutes ces misères argentées ou dorées qui jouent au luxe, Monjoyeux avait mis deux statues et deux

groupes; le surtout était un admirable buste à deux têtes, représentant les deux faces de la femme, le bien et le mal, l'ange et le démon.

C'était le portrait de madame Monjoyeux.

Aucun des convives, tout en la reconnaissant, n'osa prononcer son nom. Pourquoi ce symbole? Le regard courait de surprise en surprise, l'esprit se perdait aux énigmes.

— Mesdames et Messieurs, dit Monjoyeux en s'inclinant, avec sa bonne grâce accoutumée, sous prétexte de vous convier à un festin, j'ai voulu vous montrer mes œuvres. Je ne sais pas si vous les trouverez dignes de vous et dignes de moi. je sais bien que le souper sera exquis, c'est l'œuvre de madame Monjoyeux.

Un cri d'admiration s'était élevé autour de toute la table.

— La critique est de rigueur, mais l'admiration est interdite, dit Monjoyeux en s'asseyant, voyez cela tout à votre aise, faites comme si je n'étais pas là. Le poëte Destouches a dit : « La critique est aisée et l'art est difficile; » mais depuis que Théophile Gautier et Paul de Saint-Victor font de la critique avec toutes les magnificences de l'art,

nous avons changé tout cela. C'est l'art qui est facile, c'est la critique qui est malaisée.

— Vous en parlez bien à votre aise, Monjoyeux, dit M. de Parisis. Vous avez raison, d'ailleurs : la critique est malaisée devant de pareilles œuvres; il y a longtemps que je n'ai vu le marbre moderne me parler si éloquemment.

— Oui, dit un musicien, ces lignes si blanches et si harmonieuses chantent comme des mélodies de Gounod.

— On dit que les dieux s'en vont, dit un néo-grec; les dieux peut-être, les déesses, point. Voyez plutôt : ces deux belles statues qui marchent sur la table viennent toutes radieuses de l'Olympe.

Une jeune femme demanda ingénument quelles étaient ces deux déesses : son voisin, un journaliste, répondit :

— Je reconnais dans celle-ci Cybèle ou, si vous aimez mieux, la Nature. Voyez comme elle éclate dans sa jeunesse! quel rayonnement!

— Mais, l'autre? dit la jeune femme.

— L'autre, madame, je ne la connais pas.

De bouche en bouche, la même question courut

toute la table. — Quelle est cette statue, — quelle est cette dame, — qui pourrait bien me dire son état civil, — est-ce une jeune vierge, — est-ce une jeune épousée ?

M. de Parisis lui-même demanda à madame Monjoyeux quel était le symbole révélé par cette figure.

— Quoi ? vous ne la reconnaissez pas, dit madame Monjoyeux, vous l'avez pourtant bien souvent fréquentée.

— Je ne m'en souviens pas; vous que je n'ai jamais vue, madame il me semble que je vous connais; mais cette figure, aucune idée ne me la rappelle.

— Je vous dis, monsieur, que vous ne connaissez que cela. Une femme qui marche de son pied de marbre sur les roses blanches comme sur la neige... une femme qui regarde de son œil candide le bleu des nues... Cherchez bien.

A cet instant, les questions furent toutes si vives que Monjoyeux dit en souriant :

— Et quoi! mesdames, et quoi! messieurs, vous ne reconnaissez pas la Vertu ! Il y a donc bien longtemps qu'elle n'est plus à Paris?

— La Vertu, dit une Espagnole, elle n'est pas habillée comme cela. La Vertu prend ses robes chez Worth et ses amazones chez Bonne.

— Comment, madame, dit un poëte, vous ne savez donc pas que la Vertu n'est vêtue que de sa pudeur?

— A Athènes, c'est possible, dit une Écossaise, mais à Paris, la pudeur est une robe trop légère.

— Mais le marbre aussi est une robe impénétrable, dont la chaste blancheur protége la femme; une femme en marbre n'est jamais nue.

— C'est vrai, dit M. de Parisis, mais ce marbre tressaille et frémit comme la chair, c'est la seule critique que je fasse devant ce chef-d'œuvre. Monjoyeux a fait de sa Vertu une femme plutôt qu'une déesse.

— Votre critique est un éloge, dit Monjoyeux à Octave. La Vertu est une femme et non une déesse; j'aurais pu la faire plus penchée, plus chrétienne, plus ascétique; j'aurais pu lui donner les pâleurs des vierges byzantines, mais je n'ai pas ainsi compris la Vertu. Pour moi, c'est la

femme dans toute sa force et dans toute sa splendeur. Si elle est la Vertu, c'est parce qu'elle domine la nature jusque dans sa luxuriance. Elle a triomphé de sa beauté et de son sang, elle foule aux pieds, dans les roses, les épines enflammées de la volupté. N'est-ce pas, messieurs, que cela a son cachet Metternich?

Disant ces mots, Monjoyeux leva son verre de vin du Rhin et but après avoir salué sa voisine.

Le souper s'annonçait gaiement : les savoureux parfums des faisans, des bécasses, des gélinottes, des écrevisses, des truffes, se mêlaient aux vertes senteurs des roses, des fraises et des framboises, aux bouquets des vins de Bordeaux et des vins de Bourgogne, des vins d'Aï et des vins de Johannisberg; sans parler des vagues odeurs qui s'échappaient des femmes, épaules et chevelures. Tous les esprits s'enivraient déjà et entraient en campagne armés des plus beaux paradoxes.

Mais la causerie avait beau courir par tous les méandres de l'imprévu, les yeux ne pouvaient se détacher des figures sculptées par Monjoyeux ;

la Cybèle et la Vertu, les groupes d'enfants joueurs, le buste à deux faces, tout prenait le regard et l'âme des convives, tant la beauté traduite par le marbre a d'empire sur les esprits.

— Parler en prose devant de si belles choses, ce n'est pas bien parler, dit une Parisienne qui était en face du poëte; voyons, monsieur Homère, faites des vers à Phidias.

— Des vers! pour qui me prenez-vous?

— Pour un poëte, tout bêtement.

— Un poëte! Il n'y en a plus qu'un, ce merveilleux joueur de rimes qui raille tout, même sa poésie, dans des vers charivariques.

Cependant, on admirait la Cybèle et la Vertu. La Cybèle semblait sculptée par le ciseau vivant et fleuri d'Allegrain; c'était la même abondance et le même charme. La grande déesse avait la poésie d'une amante et la fécondité d'une mère. C'était une fête pour les yeux de suivre le jeu de la chevelure, la beauté du profil, les ondoiements et les serpentements de ces lignes savantes qui couraient avec la grâce antique des épaules aux seins, des hanches aux cuisses, sur les bras luxuriants comme sur les jambes fières. Le marbre

avait une force et une saveur incomparables; c'était Cybèle ruisselante de vie, moins robuste que si elle fût sortie des mains de Phidias, moins divine peut-être, mais plus humaine.

La Vertu était une belle figure tout à fait nue. Un sculpteur médiocre eût copié les anciens qui représentaient cette figure voilée. Mais la chaste blancheur du marbre n'est-elle pas une robe virginale? Et, d'ailleurs, si la Vertu est nue, elle ne le sait pas. Elle est trop divinement candide pour songer qu'elle n'a pas de péplum, de draperie ou de robe.

L'artiste l'avait représentée au moment où l'Amour l'attaque pour la première fois. Autant le mouvement de Cupidon était vif et décidé, autant celui de la Vertu était naïf et doux. Elle ne se défendait que par la candeur de son attitude. Monjoyeux était un philosophe qui savait que les femmes qui se défendent avec violence sont celles qui tombent bientôt vaincues, car la violence c'est déjà la passion.

Cette statue, c'était bien la Vertu. Elle levait les yeux et cherchait l'amour du ciel. Il y avait en elle de la nymphe antique, mais il y avait aussi

de la jeune fille chrétienne. Le sculpteur l'avait détachée des passions terrestres avec cet art souverain qui triomphe des rébellions du marbre. Si l'amour devenait plus audacieux, il semble que la pudeur s'envolerait, tant elle a les ailes de l'âme; mais, quoi que fasse l'amour, elle résistera, car elle est la Vertu. Les nymphes de Diane se seraient agenouillées en passant devant elle et auraient baisé sur la neige l'empreinte de ses pieds légers; les vierges de Vesta auraient respiré, dans son atmosphère, je ne sais quelle douceur et quelle vertu divines, — l'air vif des régions sereines qui chasse les orages de l'âme.

Ce beau groupe appelait et retenait le regard charmé. On le contemplait de face, on tournait autour avec le même charme. La Vertu était belle comme si elle devait donner encore plus de regrets à l'amour. L'artiste l'avait coiffée avec un goût savant; il avait noué une grappe de fleurs dans sa chevelure ondulée à l'antique. Il y avait dans le visage, dans le cou, dans les épaules, dans les bras, dans le torse, dans les jambes, dans toute la figure, une jeunesse de contour, une préoccupation de style, une caresse

amoureuse et chaste du ciseau, qui ne sont familières qu'aux maîtres.

— N'est-ce pas, s'écria Monjoyeux, que c'est beau de voir la Vertu?

— Oui, en marbre, répondit le duc de Parisis.

XXVIII

LE FESTIN DE MARBRE

M. de Parisis, tout en jetant un mot à droite, à gauche, en face de lui, en homme bien écouté, cherchait à pénétrer dans l'esprit et dans le cœur de madame Monjoyeux. Plus il la regardait et plus elle lui rappelait une femme qu'il avait connue.

— N'avez-vous pas été blonde, madame?

— Non, monsieur.

Octave regardait de plus près la dame.

Pour lui, toute l'énigme de la fête était là. Aussi s'inquiétait-il bien moins que ses voisins du

symbolisme des figures de marbre qui dominaient la table; la vraie statue, c'était la femme du sculpteur.

Mais, comme tous les sphinx, madame Monjoyeux ne se laissait pas pénétrer. Soit qu'elle fût bête, soit qu'elle ne le fût point, elle avait l'art de le paraître à propos. A certaines questions, elle répondait par un sourire qui n'était ni la malice, ni la niaiserie, mais qui en exprimait vaguement l'effet. Tantôt elle répondait de travers, rompant les chiens, puis jouant à l'école buissonnière; si Octave lui parlait de l'empereur de Russie, elle lui répondait que le pape était un fort galant homme, puisque le jour où elle s'était agenouillée pour baiser sa pantoufle, il avait daigné lui tendre la main.

— C'est étrange, pensait Octave, cette femme est restée Bretonne, quoique ses yeux accusent çà et là des perversités de filles d'Ève.

Selon sa coutume, M. de Parisis tentait des mots risqués; alors, madame Monjoyeux le regardait avec une candeur de vraie Bretonne. Octave s'aventurait alors sur une autre route; curieux en toutes choses, il suivait les femmes

partout où elles voulaient le conduire, même sur les Alpes de la vertu, les pieds dans la neige, le front dans le ciel. Il trouvait une autre volupté à changer d'horizons. Les natures amoureuses ne gardent l'amour qu'en variant ses images à l'infini.

Avec madame Monjoyeux, si M. de Parisis devenait austère, elle se hâtait de le ramener au sourire, quelquefois même à l'éclat de rire. Il ne croyait pas, d'ailleurs, que ce fût un jeu savant : c'était sans doute le hasard des idées et des mots.

— Comment trouvez-vous mon mari, dit tout à coup madame Monjoyeux, à tort ou à raison, il me trouve bien faite...

— Il m'est impossible, madame, interrompit Octave qui ne faisait jamais de compliments, d'avoir une opinion sur ce point délicat.

— Une opinion sur ce point délicat, vous l'aurez tout à l'heure; écoutez-moi jusqu'au bout. Mon mari n'est pas un de ces artistes qui font une statue d'après une statue; comme il dit qu'une statue doit être une femme, il prend ses modèles parmi les femmes...

— J'ai compris, madame : ces seins adorables de la Cybèle, ces hanches savoureuses, ces jambes de chasseresse, ce sont vos seins, vos hanches et vos jambes.

— Chut! dit la jeune femme, si on nous écoutait.

Elle baissa la tête comme pour cacher sa rougeur.

— Eh bien! madame, dit Octave, mon opinion est maintenant toute faite; ce chef-d'œuvre de l'art, c'est le chef-d'œuvre de la nature; les générations futures remercieront les dieux d'avoir donné une pareille femme à un pareil sculpteur.

— Mais, moi, je ne me consolerai jamais d'avoir été ainsi trahie dans ma nudité.

La jeune femme continuait à pencher la tête, comme si tout le monde avait le secret de sa beauté.

— Pourquoi cette fausse pudeur? reprit M. de Parisis. Vous êtes traduite mot à mot, et je ne doute pas que la traduction ne soit digne de l'original, mais c'est la chair traduite en marbre; or, le marbre ne rougit jamais, parce que le marbre est au-dessus de cette pudeur atmosphérique inventée par les couturières qui avaient des robes

à placer. Si la femme rougissait de montrer quelque chose, elle devrait rougir de montrer sa figure, puisque la figure est l'expression des sept péchés capitaux.

Et une fois dans ce steeple-chase du paradoxe, Octave débita toutes ses opinions avancées sur la pudeur du nu.

— En effet, dit madame Monjoyeux, la robe n'habille pas.

Aux deux bouts de la table, en face de M. de Parisis, partout l'esprit courait gaiement sur la nappe; la gaieté resplendissait comme une lumière nouvelle, sur les coupes, les roses et les raisins. Monjoyeux remarqua que les femmes prenaient des expressions de bacchantes et que les hommes devenaient irrésistibles, parce qu'ils ne savaient plus ce qu'ils disaient.

Il jugea qu'il était temps de porter un toast pour être écouté.

Sa coupe de vin de Champagne était pleine; il la présenta à sa voisine, et lui dit qu'il allait bien parler puisqu'il allait porter un toast à la femme.

— Chut! mesdames, dit la voisine de Monjoyeux, le sculpteur va parler!

Tout le monde porta la main à son verre, tout le monde écouta. On connaissait la phraséologie pittoresque de Monjoyeux, on ne doutait pas de son éloquence, de ses idées originales, de ses saillies imprévues. C'était une bonne fortune de l'entendre.

Monjoyeux s'était levé, la coupe à la main, le front souriant, le sourire moqueur. Il secoua sa crinière comme un lion qui part pour la chasse, il promena son regard sur ses convives et sur ses statues, il jeta un coup d'œil étrange sur sa femme et porta ce toast :

— Mesdames et Messieurs! je bois à la femme!

Tous les hommes se levèrent et burent à la femme.

— Chut dit une dame, il ne faut pas boire, il faut parler; on n'a pas si souvent l'occasion d'entendre faire l'éloge des femmes.

— Eh bien! dit Monjoyeux, écoutez-moi et ne m'interrompez plus.

Il trempa ses lèvres dans la coupe.

« Je bois à la femme, parce que la femme est l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier mot,

l'enfer et le paradis, le mal et le bien, la chute et la rédemption.

« L'homme s'agite, la femme le mène. C'est que la femme est tout à la fois le bien et le mal, la quatrième vertu théologale et le huitième péché mortel. Comme l'ange rebelle, qui se souvient du ciel et qui travaille pour l'enfer, la femme est commencée par Dieu et achevée par Satan.

« *Où est la femme?* disait le magistrat que vous savez, à chaque procès que plaidaient ses justiciables.

« *Où est la femme?* répètent avec le subtil questionneur tous ceux qui veulent expliquer à peu près raisonnablement l'histoire des peuples et le roman des âmes.

« Quand un sculpteur a fait une belle statue, — *où est la femme?* Quand un poëte a fait un beau livre, — *où est la femme?* Quand un héros a gagné une bataille, — *où est la femme?*

« Dans l'Olympe, le dieu de la pensée est un homme; mais Apollon, que fait-il sans les neuf muses? Or, toutes les femmes sont des muses, muses des passions et des crimes, des héroïsmes et des misères.

« Élus ou réprouvés, déchus ou rachetés, notre destinée commune se rattache à l'Éden ou à Bethléem : nous relevons tous d'Ève ou de Marie! «

« *Ab Jove principium!* » s'écrie le poëte fervent. Mais, s'il veut que nous confessions Jupiter, il faut que, sous les antres de Crète, il nous ait arrêté d'abord dans le groupe souriant des nourrices du jeune dieu.

« Le ciel lui-même n'aurait plus sa chaleur et sa lumière, sans cette présence réelle de la femme!

« La lyre d'Apollon ne commence à vibrer que sous le souffle léger de Daphné qui s'enfuit. Sans Isis, Osiris n'est que la moitié d'un dieu; sans Sitâ, Ramâ serait à peine un héros! Quand l'âme du vieux Faust échappe aux griffes tenaces de Méphisto, elle flotte incertaine de sphère en sphère. En vain chemine-t-elle à travers les étoiles : ce ne sont pas les saints et les martyrs qui donneront un refuge à la pèlerine errante. Mais elle a retrouvé celle qui fut Marguerite, mais elle a été touchée par le rayon de la mère sept fois douloureuse, elle est sauvée, elle est en

possession de sa destinée bienheureuse, elle est entrée en possession de l'*éternel féminin!*

« Redescendons sur terre. Aussi bien la femme n'est pas suzeraine seulement sur les cimes sacrées; Marie l'Égyptienne et sainte Thérèse ont des sœurs; voyez-vous d'ici l'escadron volant des courtisanes de tous les pays, des déesses en chair et en os, qui vont au sabbat des passions; celles-là imposent le mot d'ordre à toute l'infernale compagnie d'ici-bas; mais les unes et les autres gardent une égale influence.

« Pour rassurer contre quarante ans d'épreuves l'âme orageuse de Michel-Ange, mon divin maître, il suffit du mystique attachement de la marquise de Poscaire. Pour ruiner et pour dépraver André del Sarte, il ne faut qu'un caprice vaniteux de sa Lucrèce.

« Depuis Ève, qui n'aimait pas assez Adam, et depuis Zuleïka, qui aimait trop Joseph, les individus et les empires vivent au gré de quelques femmes.

« L'Orient et l'Occident s'ébranlent pour Hélène, la veuve aux cinq maris; Hercule est vaincu par Omphale; Antoine est dompté par

Cléopâtre; Eurydice entraîne Orphée dans les Champs-Élysées; Merlin est emprisonné par Viviane; Fastrade morte enchaîne Charlemagne sur son tombeau; Béatrice élève Dante jusqu'aux idéus sentiers du paradis.

« Ce n'est pas Hiram, c'est Balkis qui bâtit le temple de Jérusalem, c'est la veuve adultère de Ninus qui dresse les portiques de Babylone, c'est la courtisane Rhodope qui assemble les masses énormes des Pyramides; mais c'est Thaïs la courtisane qui brûle les palais de Persépolis. Aspasie trône au sommet d'une des grandes périodes. Hersilie ou Véturie arrêtent la fureur des soldats qui s'égorgent: mais que la Pompadour, marquise de hasard, jette sa pantoufle au plafond en signe de guerre, et les armées de l'Europe bivaqueront sept ans sur les champs de bataille.

« Donnez des couteaux à Judith, qui va délivrer Béthulie, et à mademoiselle de Corday, qui s'imagine sauver la France. Mettez la hache aux mains de la Jeanne de Beauvais et l'étendard fleurdelisé aux mains de la Jeanne de Domrémy: Dieu agit par le ministère de ces violentes et de ces inspirées.

« Est-ce Dieu encore, est-ce Satan qui collabore avec la Florentine au 24 août 1572?

« Et vous, Marie Stuart, et vous, Marie la Sanglante, et vous, Élisabeth, ô grande vestale de l'Occident! et vous, Catherine de Russie, qui avez régné sur le roi Voltaire, et vous, Germaine de Staël, ô prophétesse éloquente! qui avez troublé les nuits de Napoléon, dites quelle force secrète vous poussa en avant, dans ces luttes où vous avez témoigné une témérité si fière et une énergie si virile. Ah! vous le saviez, tempêtueuses héroïnes : le sceptre des affaires humaines appartient à qui sait vouloir, et les hommes s'inclinaient pour saluer vos volontés souveraines qui passaient. »

Monjoyeux se versa du vin de Champagne.

« Qui s'avise de contester aujourd'hui l'incontestable autocratie des femmes? S'il restait un athée pour la nier au moment même où la raison d'État abroge la loi salique, ce n'est pas moi qui essayerai de guérir sa misogynie, et je n'irai pas, pour si peu, visiter, dans le char de ma rhétorique, Sapho sur son rocher trop hanté, Paule de Viguier à son balcon de Toulouse, madame de

Sévigné en son hôtel Carnavalet, ou madame Récamier à l'Abbaye-aux-Bois.

« Laissons madame Roland sur son échafaud triomphal et mademoiselle de La Vallière dans son illustre solitude.

« N'outrageons pas, par un commentaire indiscret, tant de charmantes visions des tombeaux, madame Henriette ou madame de Longueville, Marie-Touchet ou mademoiselle de Romans. Vous savez votre histoire des rois de France, rois qui règnent sous le gouvernement de leurs femmes ou de leurs maîtresses. Là, au lieu de dire : Où est la femme? Diogène vient avec sa lanterne, et dit : Où est l'homme?

« Un jour de révolution, le ministre des affaires étrangères n'eut pas le temps d'enlever son portefeuille; celui qui vint après s'écria : *Je tiens le mot du sphinx!* Il ouvrit le portefeuille : il y trouva un portrait de femme, puis un autre portrait de femme, puis une lettre de femme, puis une autre lettre de femme.

« La femme est le dernier mot du Créateur. Le grand maître avait d'abord sculpté les mondes, puis le mastodonte, puis l'aigle, puis le lion, puis

l'homme; il termina par la femme. Ce fut alors qu'il se reposa pour se contempler dans son œuvre.

« Je bois à la femme! parce que sans la femme que vous voyez là, en face de moi, je n'eusse pas sculpté ces bustes, ces groupes ces statues, qui prouvent, j'imagine, que je ne suis pas un déshérité. Sans cette femme, on dirait encore de moi comme naguère : « Monjoyeux! un hâbleur! qui « promet toujours d'être un homme de génie, « qui ne se montre au théâtre que pour se faire « siffler, qui n'entre à l'atelier que pour sculpter « des mots. » Grâce à cette femme, j'ai sculpté du marbre.

« Où est la femme?

« La femme, la voilà! C'est toujours la femme qui fait le miracle ; pour le pauvre diable, la femme endimanche la vie; pour les artistes, elle donne une âme au génie. Mais pour le sculpteur qui n'a pas de marbre, que fait-elle? Écoutez bien. »

La figure de Monjoyeux prit une expression tout à la fois amère, byronienne, satanique.

« J'étais las d'entendre mes ennemis, mes

amis me corner aux oreilles les conquêtes des autres, les œuvres de celui-ci, les chefs-d'œuvre de celui-là : ce qui voulait dire que je ne faisais rien. Ne rien faire, messieurs ! c'est déjà beau, savez-vous ! C'est étudier et c'est admirer. Les sots ne se croisent jamais les bras. Toutefois, si c'est une vertu de ne rien faire pour entrer aux Académies, il ne faut pas en abuser, comme a dit Chamfort. Un soir que Parisis, Saint-Aymour, Miravault me mettaient au défi de prouver mes forces, je suis rentré chez moi, où durant deux nuits et deux jours j'ai surexcité ma volonté. La Volonté ! une femme celle-là ! une fière femme, quand on l'aime jusqu'au sacrifice. Après deux nuits et deux jours je suis sorti, mais criant comme Newton après ses deux années de visions célestes : « J'ai trouvé ! »

« Cinq minutes après, quiconque m'eût vu entrer bravement, — je ne rougis jamais, car je suis comme l'ancien, je porte mon âme sur mon chapeau, — dans une maison quelque peu célèbre par ses folies nocturnes et diurnes. Que ceux qui ne connaissent pas la maison, messieurs, me jettent la première pierre. »

M. de Parisis remarqua l'agitation et la pâleur de madame Monjoyeux, qui regardait le sculpteur avec effroi et avec colère.

« Je n'y restai pas longtemps, poursuivit Monjoyeux. Je ressortis bientôt ayant au bras une femme voilée, qui n'était pas précisément vêtue comme une femme du monde qui va à la messe. Comme je ne voulais pas porter la queue de sa robe dans les rues, nous montâmes dans le premier fiacre venu, qui nous conduisit chez moi. A peine arrivé, la femme avisa ma chambre à coucher et se déshabilla à demi pendant que je lisais une lettre.

« Non, lui dis-je. Vous vous imaginez peut-« être que c'est une maîtresse que je suis allé « prendre dans cette joyeuse maison où je vous « ai trouvée si insouciante, si oublieuse et si « belle. Non! si vous voulez, vous serez ma « force et non ma faiblesse. Je vous ai choisie non « pour humilier la femme, mais pour venger la « femme ; je vous ai choisie pour faire la satire « en action de mon siècle. » Elle ne comprenait pas du tout, je mis mon cœur à nu devant elle, je lui démasquai toutes mes batteries. « Si vous

« voulez jouer un grand rôle, lui dis-je, venez « avec moi; vous serez mon compagnon d'armes « dans la guerre mortelle que je vais faire à la « société. Vous ne changerez pas de métier, « mais vous remonterez d'un degré, parce que « c'est le dernier mot de l'œuvre qui moralise « l'œuvre. Là-bas, où je vous ai prise, vous étiez « au premier venu qui donnait un louis à la porte. « Dans le monde où nous allons, vous serez en- « core au premier venu, mais les louis se multi- « plieront à l'infini : je dirai que vous êtes ma « femme. »

« Cette fille rougit pour moi; elle ne rougissait plus pour elle.

« Ne rougissez pas, lui dis-je, vous compren- « drez un jour pourquoi nous jouons ces deux « rôles. Donc, je dirai que vous êtes ma femme. Je « suis idéologue, sculpteur, machiavéliste, vous « irez solliciter pour moi des monuments à faire « et à défaire; je suis un grand homme politique, « comme tous ceux qui n'ont rien à faire : nous « courrons le monde, et, comme trop d'hommes « politiques, je sauverai tous les États. C'est vous « encore qui serez le trait d'union entre moi et

« le pouvoir. Une femme a manqué à Machiavel, « voilà pourquoi il est mort de faim. Je vous « jure que si vous êtes belle — sans être rebelle, « — nous n'aurons pas fait vainement le tour de « l'Europe. Nous reviendrons riches à Paris, « moi glorieux, vous plus éblouissante, et toute « ma fortune si bien acquise sera pour vous. » Cette fois, elle comprit. Jouer un pareil rôle, pour une pareille femme, c'était déjà se dégager de ses langes immondes. Elle voulut m'embrasser : « Non, lui dis-je, je ne vous connais pas, je ne « vous embrasserai jamais ; vous serez une femme « pour tout le monde, excepté pour moi. » Et en effet, messieurs, cette femme que vous voyez là, en face de moi, ce n'est ni ma femme ni ma maîtresse. »

Un cri traversa la salle. La jeune femme tomba évanouie dans les bras de Parisis.

Jusque-là, elle avait espéré que Monjoyeux ne la démasquerait pas ; il lui avait promis de ne pas la trahir ; elle ne pouvait croire à cette brutalité ; mais c'en était fait, il venait, d'une main fière, d'arracher le masque et de la rejeter à toute sa honte. Il ne mesurait pas

l'abîme, il voulait frapper fort et frapper juste. Voilà tout.

— Ce n'est rien, dit-il en homme expérimenté, ce n'est rien : c'est une femme qui se trouve mal.

Et il poursuivit :

« Nous partîmes le lendemain. Est-ce la peine de vous le dire? Ma volonté, armée de cette femme, a triomphé de tout; j'ai été, du premier coup, l'ami des princes, courtisé par les courtisans. Nul n'a résisté à cette femme. J'ai improvisé de belles statues, car j'avais avec moi quatre praticiens romains, des fiers à marbre; j'ai donné à chaque prince la géographie future de l'Europe, tous ont reconnu que j'avais le secret de toutes les politiques. Mais ce n'est pas mon génie qui m'a donné tant d'or, tant de croix et tant de titres, car je suis comte italien, baron allemand, pacha, quasi prince valaque. Non! c'est la beauté de cette femme qui a tout fait. »

Il salua sa compagne dans cette œuvre infernale.

— Pardonnez-moi, madame, si je vous ai mise en scène au dénoûment de ma comédie.

Puis, se tournant vers les femmes, qui fai-

saient mine de vouloir sortir pour sauver leur dignité :

— Encore un mot, mesdames, je vous en prie.

Il monta sur la table, armé d'un marteau.

— Il faut bien qu'on le sache, je me dépouille de tous ces oripeaux indignes de moi.

Il arracha ses commanderies et les jeta à ses pieds. Il prit dans sa poche des parchemins qu'il alluma aux bougies. Le silence était plus profond et plus terrible autour de lui.

Il y avait quelque chose du jugement dernier dans ce soufflet donné à son siècle sur la joue d'une courtisane.

— Et maintenant, je ne veux pas qu'il reste rien de cette œuvre impie.

Il donna un premier coup de marteau dans la figure de la Vertu.

Un cri de douleur retentit par toute la salle. Frapper un chef-d'œuvre, c'est frapper l'humanité elle-même. On cria grâce autour de lui.

— O divine Vertu! dit-il sans écouter, je te révère trop pour permettre que ce marbre souillé ose transmettre ton adorable figure.

Il donna un second coup de marteau.

La statue était défigurée.

Il se retourna soudainement et marcha sur les roses et les camélias qui jonchaient la table jusqu'au piédestal de Cybèle.

— Et toi, sainte Nature! s'écria-t-il, toi qui es l'image de Dieu, toi dont les adorables mamelles m'ont allaité, toi qui as mis au monde les Grecs du temps de Socrate, les Italiens du temps de Léonard de Vinci, les Français du temps de Molière et du temps de Saint-Just, je ne veux pas qu'un indigne souvenir te puisse profaner. Je t'ai représentée dans ta souveraine beauté; mais ce marbre a subi les attouchements impudiques de l'or.

Et il frappa la statue sur le front, sur la joue, sur les lèvres. En une seconde, c'en était fait d'un chef-d'œuvre qui avait coûté un an de génie.

Vainement M. de Parisis s'était élancé pour empêcher cette profanation. Monjoyeux, comme un Titan déchaîné, ne se fût laissé dominer que par la foudre.

Tout le monde était debout; la pâleur, l'effroi, la tristesse, étaient répandus sur les figures. La

plupart des convives ne comprenaient qu'à demi. On se demandait s'il était fou.

— Mesdames et messieurs, dit-il en s'inclinant une dernière fois, fier d'avoir créé son œuvre et fier de l'avoir sacrifié, je redeviens Monjoyeux comme devant. Je crois que j'ai acquis le droit de me croiser les bras comme je faisais.

Il prit un cigare sur la table.

— De toute ma fortune, je ne garde que ce cigare, — la dernière fumée ! — Je retourne à ma chaumière de la rue Germain Pilon. Adieu, mesdames ! adieu, messieurs ! Je ne suis plus ici chez moi.

Et se tournant vers celle qu'on appelait madame Monjoyeux :

— Adieu, madame Vénus, adieu ! nous ne nous reverrons jamais. Vous êtes ici chez vous. Faites que les hirondelles viennent bâtir leurs nids à vos fenêtres.

Il sortit, le front levé, la démarche hautaine, comme Frédérick-Lemaître dans *Ruy-Blas*,

Les femmes qui étaient là ne portèrent pas leurs flacons à la jeune femme, toujours à demi évanouie, qui croyait rêver, qui étouffait dans son

humiliation, et qui ne trouvait pas la force de s'humilier tout haut.

Ces dames mettaient en toute hâte leurs pelisses et leurs chapeaux.

— Que dira-t-on de nous demain ? se demandaient-elles toutes.

Les hommes commentaient diversement ce que Monjoyeux appelait sa satire en action.

— C'est un fou, disaient les uns.

— C'est un sage, disaient les autres.

Cependant madame Vénus s'était levée et voulait parler à son tour.

XXIX

HISTOIRE DE MADAME VÉNUS

— Encore un instant, mesdames les femmes comme il faut, je prends la parole et on ne me refusera pas de m'entendre.

Les dames, plus curieuses encore qu'indignées, se tournèrent vers madame Vénus.

Elle avait subi les rudes paroles de Monjoyeux comme on subit un coup imprévu. Le premier sentiment est la défaillance, mais le cœur se relève, les tempes s'enflamment, la vengeance prend le mors aux dents.

Tout emportée qu'elle fût toujours par sa nature, elle s'était contenue, elle avait aimé Monjoyeux, elle avait eu l'adoration de son génie : elle ne voulait pas, car elle était généreuse, se jeter à sa traverse pour lui couper son effet, comme on dit au théâtre. Elle se réservait son rôle.

Quand elle prit la parole, elle rougit, le sang lui monta à la gorge, elle faillit ne rien dire, mais après cette première secousse, elle retrouva sa voix et ses idées.

« Ne vous imaginez pas, mesdames, dit-elle en essayant de railler, que je vais me laisser égorger comme une colombe à l'autel du sacrifice. Monjoyeux est un grand comédien comme il est un grand sculpteur, il lui fallait une femme pour jouer son jeu, il m'a prise où il m'a trouvée.

« Mais cette femme n'était pas la première venue ; moi aussi je voulais jouer mon jeu, moi aussi je voulais me venger.

« Êtes-vous bien sûres, mesdames, qu'entre les lèvres et la coupe, il n'y a pas un abîme ? On dit à la jeune fille : « Ce lit nuptial s'appelle la

vertu, tu n'aimeras pas celui que tu aimes, pour épouser celui que tu n'aimes pas. » C'est la loi du monde depuis que le roi du monde s'appelle l'argent. L'odieux argent, dites-vous, l'odieuse pauvreté, dis-je; entre l'argent et la pauvreté, il y a tous les crimes.

« Je ne veux pas m'humilier jusqu'à vous dire qui je suis. Une fille, si vous voulez, mais une femme aussi. Je garde mon secret. Quelle que soit la chute, sachez-le bien, le cœur garde un battement pour Dieu; plus la nuit est profonde, plus l'âme se tourne vers le ciel.

« Adieu, mesdames, vous êtes toutes, je n'en doute pas, des vertus inaccessibles. Peut-être une de vous, en rentrant le soir, ira tirer les verrous sur la porte de sa fille, non pour préserver la fille qui dort dans son lit virginal, mais pour préserver l'amant de la mère qui se cache dans le lit conjugal. »

Les femmes n'avaient guère écouté, quelques-unes étaient parties, quelques autres causaient avec les hommes.

Mais la sacrifiée avait eu des auditeurs sérieux.

Tout le monde se regardait et se demandait le secret de cette comédie.

— Monsieur de Parisis, je ne veux dire mon secret à personne, hormis à vous seul.

Ces mots éloignèrent les derniers invités.

— Et maintenant que nous sommes seuls, dit Parisis en prenant la main de la jeune femme, vous allez me confier le secret de votre vie.

— Je vous dirai tout, car il vous a fallu un grand courage pour rester avec moi après tous ces sarcasmes; mais ne restons pas là, devant ces débris d'un odieux festin, qui est pour moi une orgie de l'esprit sinon des lèvres.

Les domestiques, qu'on avait renvoyés, étaient revenus peu à peu et semblaient se demander à qui il fallait encore obéir.

— Retirez-vous, dit la dame du logis d'une voix douce et calme; il ne me faut que ma femme de chambre, que je vais retrouver là-haut.

Et elle passa devant Octave.

Le duc avait souffert de tous les coups portés à cette femme d'une main brutale. Il lui avait fallu un vrai caractère pour rester avec elle en face de tous ceux qui la fuyaient. Il risquait d'en-

tamer sa dignité héraldique. Il pouvait bien, le soir, courir les folies nocturnes avec ses amis, mais en face des gens du monde il était toujours resté un homme du monde.

Au haut de l'escalier du premier étage, après avoir traversé une antichambre, la dame se retourna vers lui et lui fit signe de s'asseoir sur le divan d'un petit salon, doucement éclairé par une lampe pompéïenne.

— Je m'étonne, lui dit-elle, que vous me demandiez le secret de ma vie ; ne l'avez-vous pas deviné, vous qui êtes un homme d'esprit, vous qui m'avez surprise à Bade ?

Octave avait reconnu Angèle depuis qu'elle s'était évanouie, comme si elle eût laissé tomber ce masque d'innocence qu'elle s'était fait.

— C'était vous ! Je le croyais et je ne le croyais pas.

— Vous savez pourtant bien avec quel art une femme peut faire, défaire et refaire sa figure.

— Oui, dit-il, en changeant la couleur de ses cheveux, en accentuant ses sourcils, en marquant un grain de beauté pour changer l'expression. Quoi, c'était vous !

— Oui, j'avais juré que vous ne me reverriez jamais; que vous ne feriez pas la lumière sur la nuit de Bade; qu'une fois au moins, dans ma vie, je garderais quelque prestige dans le souvenir d'un galant homme. Mais notre rencontre chez le juge d'instruction m'avait arraché cette illusion.

— Je suis un homme d'esprit, dit M. de Parisis, c'est pour cela que je reconnais que tout est impossible et que tout est invraisemblable. Trouvez-moi deux figures pareilles, je vous accorderai qu'il y a deux âmes pareilles; le cœur de chaque femme est un monde nouveau. Si Dieu existe, il a créé l'infini, le cœur est une goutte de sang de Dieu, un diamant de pourpre qui réfléchit tous les mondes.

— N'allons pas si loin pour parler de moi: mon histoire est toute simple, je vais vous la conter avec l'abandon d'une pauvre fille qui serait au confessionnal.

Angèle leva les yeux comme pour retrouver les méandres du passé. Octave se renversa sur un coussin tout en attachant son regard sur la jeune femme.

— Mon cher ami, vous ne connaissez pas la pauvreté?

— Je l'ai vue d'un peu loin, mais je ne la connais pas.

— Eh bien! vous aurez toutes les peines du monde à me comprendre. Celui qui n'a pas traversé la misère noire, comme disent les pauvres gens, la misère qui a faim et qui a froid, ne pressent pas toutes les angoisses de l'enfer. Le pauvre n'existe pas et il souffre toutes les existences. Le pauvre est un inconnu que personne ne veut recevoir, parce qu'il arrive dans la vie sans lettres de recommandation. Je m'appelle Angèle-Hélène de La Roche-Parmailles. Je vous livre le nom de mon père, le baron de la Roche-Parmailles, parce que vous êtes un galant homme et que vous comprenez tout. Je ne l'ai jamais dit à personne. J'ai pris quelquefois le nom de Montrigeac, qui fut un des fiefs de notre famille. Hélas! où sont les fiefs? où est la famille? La première Révolution a supprimé les fiefs, la prochaine supprimera la famille si ce n'est déjà fait! Mon père n'était pas riche, il était garde du corps quand il épousa ma mère. En 1830, il accrocha

son épée et se fit gentilhomme campagnard. Mais il aimait ma mère et ma mère aimait Paris; il vendit la petite terre de Parmailles pour complaire à ma mère. On vint à Paris, on prit pied rue du Bac, au coin de la rue de Varennes, dans une maison où j'ai vu mourir madame Dorval. La pauvre femme! elle me caressait les cheveux sans se douter que je serais plus malheureuse encore qu'elle ne le fût, elle qui mourut de chagrin. Il n'y avait jamais d'argent à la maison. mon père voulait faire figure avec ses anciens camarades, ma mère voulait aller dans le monde. Le capital était entamé, il ne restait plus que quatre-vingt mille francs quand on les risqua pour chercher fortune. Quoique mon père fût resté fier, il se laissa convaincre qu'il pouvait, sans déroger, s'associer dans un hôtel garni, l'hôtel de ***, où d'ailleurs il ne devait jamais paraître. Dans deux associés, il y a presque toujours un fripon, celui qui n'a pas d'argent. Au bout de deux ans, l'associé de mon père avait quatre-vingts mille francs et mon père avait des dettes. Vous voyez d'ici le désastre, mon père en mourut.

« Ma mère, le dirai-je! était plus malheureuse encore que coupable, elle chercha à se consoler. Quand les femmes ne trompent pas, ce sont elles qui sont trompées. Ma mère était loyale, elle risqua sa vertu, elle donna ses derniers jours de beauté; on lui avait promis une fortune, elle croyait aux contrats du cœur, on ne lui donna qu'un éclat de rire. Elle courut toute désespérée se réfugier chez une de ses amies à Montmartre. Une femme déchue aussi, qui n'avait sauvé que des épaves. J'avais quatorze ans, vous voyez le tableau, vous voyez l'exemple. Pas une âme au monde qui veillât sur nous.

« Nous vivions avec cette femme. Quel pain que celui-là! Des hommes venaient çà et là, je comprenais à moitié, j'étais révoltée, ma mère se révolta elle-même, car elle ne voulut pas descendre jusque-là.

« Avec les derniers bijoux, on loua une chambre. Ma mère prit une aiguille et travailla héroïquement depuis le soleil levant jusqu'au soleil couchant, car la lumière achetée coûte trop cher.

« J'allais concourir pour le Conservatoire, mais ma maîtresse de piano, une méchante femme,

croyant que notre misère n'était pas vraie, voulut être payée et m'abandonna. C'était la dernière planche de salut. On nous avait fait quelque crédit en me croyant déjà une artiste. Tout le monde se retourna.

« Je me jetai dans les bras de ma mère et je pleurai longtemps. Ma mère pleura plus longtemps que moi. Je voyais ses belles larmes tomber sur d'affreux torchons qu'elle ourlait, car elle n'avait pas le droit de pleurer les bras croisés.

« Oh ! les travaux forcés à perpétuité, on ne les connaît pas au bagne de Toulon ; c'est au bagne de Paris qu'il faut les voir !

« Je pris une aiguille moi-même et je travaillai avec ma mère. Total : trente sous par jour. Et pas une heure pour relever la tête, pas une heure excepté le dimanche quand nous allions nous cacher derrière un pilier pour écouter la grand' messe à Notre-Dame-de-Lorette. C'était notre seul luxe. Je masquais les reprises de ma robe en me serrant contre ma mère. Bientôt il ne nous fut plus possible de sortir ensemble : nous n'avions plus qu'une robe !

« Je priais Dieu ; mais si Dieu se montrait, où

serait la vertu ? Dieu est en nous, qui nous montre le bien et le mal ; Dieu, c'est la conscience.

« Je priais encore, je priais toujours ; je ne pouvais croire alors à de pareilles épreuves. Il nous fallut souffrir la faim et le froid, toutes les misères, que dis-je, toutes les humiliations. Quand on parle de cela aux gens riches, ils ne comprennent pas ; ils sont comme les voyageurs qui ne voient que les rives d'un pays et qui n'en devinent pas les déserts, les abimes et les volcans.

« Nous nous trompions ma mère et moi ; nous reprenions encore sur nos lèvres, pour nous regarder, le sourire des meilleurs jours. Cette dernière expression de ma mère souriante dans sa douleur mortelle m'est restée dans l'âme ; je la vois toujours ainsi, comme ces saintes femmes qui allaient au supplice avec une flamme divine dans les yeux, parce qu'elles marchaient pour la gloire de Dieu.

« On m'a souvent parlé de la Charité, je l'ai même vue en peinture, mais je vous jure que la Charité ne s'est pas montrée une seule fois pendant notre misère.

« Je me trompe : une femme est venue un jour,

qui avait de l'or dans la main et qui a parlé à ma mère ; je ne comprenais pas bien et déjà je voulais embrasser cette femme, mais je compris bientôt : elle venait lui proposer de vendre mon cœur, de vendre mon âme.

« Les pauvres esclaves qu'on vend en Orient ne donnent pas leur âme parce qu'elles ne connaissent pas leur âme, mais la femme chrétienne donne sa part de paradis le jour où elle vend son corps.

« Vous devinez bien que ma mère mit cette odieuse créature à la porte, mais ce fut le dernier coup. Le soir même, quand ma mère se coucha plus tôt que de coutume, ce fut pour ne plus se relever. Je ne pouvais croire à la mort de ma mère ; pendant plus de trois semaines ce fut une agonie, ce fut presque une agonie pour moi-même. J'ai veillé ma mère toutes les nuits ; le jour, je tombais de fatigue et de chagrin sur le bord de son lit ; le médecin ne vint que deux fois, quoiqu'il m'eût promis de venir souvent, mais ce n'était pas le médecin des pauvres. Quelques voisines me donnaient cinq minutes çà et là, mais j'étais presque toujours seule. Un matin ma mère sembla se

ranimer. — « Ah ! si tu m'apportais des oranges et du raisin, il me semble que cela irait bien. » — Je n'avais pas un sou, mais je mis mon chapeau et mon mantelet, je descendis en toute hâte et je courus chez cette abominable marchande à la toilette, car je savais où elle demeurait. C'était tout près, rue Fontaine-Saint-Georges. Avant d'arriver chez elle je m'arrêtai devant une boutique de fruitier où je vis des oranges et des raisins. Ah ! pensai-je, comme ma mère sera heureuse ! Les raisins étaient magnifiques, quoiqu'on fût en janvier ; on avait entr'ouvert une boîte où ils semblaient m'appeler par leur belle couleur dorée.

« Enfin, me voilà chez la marchande à la toilette. Que vous dirai-je ? Je ne venais pas pour faire des façons ; le sacrifice était déjà consommé ; j'avais demandé pardon à Dieu, je gardais mon âme, mais j'apportais mon corps à toutes les souillures.

« Ce qui m'a toujours surprise et révoltée, c'est qu'on trouve à toute heure un homme pour cet odieux sacrifice. Celui qui vint ce jour-là n'était pas, comme il arrive quelquefois, un vieillard qui se retourne vers la jeunesse, c'était un jeune homme qui cherchait des émotions, à peu près

comme ces enfants cruels qui tuent une colombe à coups de canif. Cette horrible profanation d'une pauvre fille, qui tout à l'heure croyait à tout, et qui désormais ne croira plus à rien, s'est accomplie dans l'arrière-boutique de la marchande à la toilette. Je regardai ce jeune homme avec stupeur. Savez-vous quelle était sa volupté? C'étaient mes larmes, c'était mon effroi, c'étaient mes sanglots. Paris renferme des Héliogabales par milliers. »

Ici Angèle s'interrompit.

Parisis remarqua qu'elle ressentait encore toute l'horreur de cet attentat ; elle avait pâli, la fièvre l'agitait, elle criait encore vengeance.

Elle se leva et fit quelques pas dans l'attitude d'une muse tragique.

— Vous êtes belle ainsi, lui dit Octave.

— Je vous demande pardon, dit-elle simplement ; je me croyais seule, tant j'étais retournée loin dans le passé.

Elle retomba sur un fauteuil.

« Ma mère, reprit-elle, eut ses raisins et ses oranges. Elle mangea une orange et une grappe de raisin, sans se douter du prix qu'elles me coû-

taient. Puis, tout à coup, comme si l'idée lui en fût venue, elle rejeta ce qui restait et tomba dans le délire. La nuit même elle mourut.

« J'avais encore cent quatre-vingts francs, cet argent ne me brûla pas longtemps les mains, ma mère ne fut pas enterrée dans la fosse commune, mais, hélas ! son linceul n'en fut que plus souillé, puisqu'il était le prix de ma honte.

« Vous devinez quel fut mon dégoût pour toutes choses, surtout quand, au convoi de ma mère, je ne vis venir que la marchande à la toilette. Et comme elle priait Dieu ! c'était à croire que Dieu l'inspirait.

« Quoique je fusse alors comme une femme de neige, j'étais énergique. Je résolus de me venger. Dieu m'avait trop abandonnée pour que je n'abandonnasse pas Dieu. On m'a dit que vous étiez athée : eh bien ! moi, quand je m'agenouillai sur la terre qui recouvrait ma mère, je ne trouvai pas une prière. Je fus logique, puisque Dieu n'existait pas, puisque le monde n'était qu'un marché de dupes, puisque l'argent avait raison de tout, puisque la vertu n'était qu'une légende ; je levai la tête avec dédain, et d'un air railleur

je dis à la marchande à la toilette : « Et maintenant que Dieu m'a pris ma mère et que vous m'avez pris mon âme, que me reste-t-il? — Je serai ta mère, » me dit-elle. Sur ce mot, je la quittai avec horreur.

« Je ne rentrai même pas à la maison. J'eus encore un souvenir du ciel; je marchai d'un pas ferme vers le refuge Sainte-Anne, aux Filles repenties. Mais il n'y avait pas une place, pas un lit de paille! Je me décidai tout à fait à me venger d'une pareille société, où il n'y a ni une place pour travailler ni une place pour prier Dieu. Je pris ma patente pour le vice légal.

« Je me vengeai de moi sur moi-même. Je dis mon nom tout haut; je me trompe, je ne gardai que mon nom de baptême : — Angèle, — un nom bien fait pour une pareille mission, et je pris le nom de celui qui m'avait donné l'horreur de l'humanité en me donnant l'horreur de l'amour. Il se nommait M. de Marsillon; voilà pourquoi vous m'avez connue à Bade sous le nom de madame de Marsillon.

— Ah! oui, dit Octave, expliquez-moi votre figure à Bade.

— Comment! vous n'avez pas compris? Vous m'avez vue à Bade sous ma figure toute naturelle. Trois fois en trois ans, je me suis donnée un mois pour respirer un peu d'air vif dans la vie. La première année, je suis allée aux bains d'Ostende; la seconde année, aux Pyrénées; la troisième année, à Bade. Je devenais alors, pendant tout un mois, une honnête femme dans le sens le plus rigoureux du mot; aussi, ne fût-ce pas un jeu que je jouai avec vous à Bade. Si vous n'aviez éveillé en moi un vif sentiment, — l'avouerai-je, — c'était l'amour qui me surprenait pour la première fois, — l'amour sur le fumier de mon corps, — j'eusse résisté stoïquement. Vous avez vu le lendemain comme je me suis enfuie honteuse de ma défaite, parce que je m'étais juré à moi-même de ne pas souiller mes vacances.

— Étrange femme que vous faites! murmura le duc de Parisis. Savez-vous que vous êtes admirable dans vos déchéances comme dans vos rappels de vertu!

— Je ne suis pas admirable : j'ai le courage de ma situation et j'ai le courage de mon cœur.

Ce qui me soutient quand je me souille. c'est l'idée de la vengeance; ce qui me relève devant moi-même. c'est qu'au milieu de toutes ces infamies, j'ai gardé mon âme fière. Vous avez lu *Rolla?*

— Si j'ai lu *Rolla!* je le sais par cœur.

— Eh bien! il y a beaucoup de vers qui entrent dans ma vie comme des flèches d'or. Vous dirai-je qu'une nuit Monjoyeux faillit en finir avec moi comme le héros d'Alfred de Musset, mais je voulus mourir aussi; ce fut ce qui le sauva, parce qu'il trouva cela mélodramatique de mourir à deux. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que je n'ai été pour lui qu'une étude et un modèle. Même avant qu'il ne me prît pour jouer son grand jeu. j'étais allée poser dans son atelier; il me trouva fort belle, mais l'admiration de l'artiste ne fut point altérée par l'amour du voluptueux. Il m'avait vue souvent dans le salon — de conversation — avec les autres femmes. sans aller plus loin. Une seule fois. il monta dans ma chambre, je lui avais, malgré moi, ouvert mon cœur; ce soir-là, il était désespéré, il voulait mourir, il voulait me prendre pour le marbre de son tombeau. mais.

comme je vous l'ai dit déjà, je voulus mourir aussi, voilà pourquoi il ne mourut pas. Six mois après, il revint et me dit à l'oreille : « Tu te venges ici de l'humanité, moi aussi je veux me venger, veux-tu jouer un plus grand rôle? »

Vous savez le reste, je ne voulais pas éternellement m'acclimater dans ce bourbier; quoi que je pusse faire, je ne risquais pas de tomber beaucoup plus bas, je me sentais une vive sympathie pour Monjoyeux, je jurai d'être à lui comme une esclave qu'il aurait achetée. Je fus donc pour tout le monde, excepté pour lui, madame Monjoyeux. »

XXX

LE THÉ DE MADAME VÉNUS

Angèle soupira et pencha la tête :

— Ou plutôt je fus pour tout le monde, madame Tout-le-Monde — madame Vénus, comme disait Monjoyeux.

— Ainsi, dit M. de Parisis, vous avez pris votre rôle au sérieux.

— Oui certes, ce n'était pas un simulacre. Jamais Danaé n'a vu tomber de pareilles pluies d'or. Monjoyeux, dans son jeu railleur, terrible, insensé, me jetait dans les bras de quiconque avait les mains pleines d'or, de diamants et de croix. Je ne pouvais pas trouver étrange de faire

des façons pour une poignée d'or, moi qui n'en faisais pas pour une poignée d'argent.

— Je vous avoue que je ne croyais pas qu'au delà des fortifications la femme, quelque belle qu'elle fût, pût trouver le chemin de Corinthe.

— Mon cher duc, vous êtes dans les vieilles idées. Paris n'a plus comme vous que des sceptiques qui n'ont que des passions de vingt-quatre heures — et encore si la nuit dure vingt-quatre heures. Il faut courir, je ne dirai pas les provinces, mais les capitales étrangères, pour trouver des paladins sérieux. De ceux-là qui vous mettent aux oreilles, sur la poitrine, les perles et les diamants des reines de l'ancien régime.

— En un mot, des hommes de l'âge d'or.

— Oui ! riez d'eux parce que vous n'avez ni assez d'argent, ni assez d'amour pour les imiter ; mais ce sont de vrais hommes ceux-là. Au lieu d'attacher leur nom aux biens de ce monde, ils attachent leurs biens à la beauté d'une femme. Croyez-vous donc qu'une femme ne soit pas un joli coffre-fort ? Ne raillons personne. Tout le monde a tort et tout le monde a raison.

— C'est mon principe.

— Vous vous imaginez peut-être que je vais quitter cette maison comme a fait Monjoyeux, laissant la clef sur la porte et en empórtant une cigarette. Nenni! nenni! mon cher. Je veux me relever de mes humiliations de ce soir; non pas par la vertu, qui ne veut pas de moi, mais par la fortune, qui ne fait fi de personne. Vous me verrez au Bois ces jours-ci dans une daumont qui fera du bruit par ses quatre chevaux aux quatre coins du monde. Les journaux diront tant de mal de moi que je deviendrai célèbre avant la fin de la saison. Et alors nul ne sera digne, parmi les plus dédaigneux, de dénouer la ceinture de madame Vénus.

— Excepté moi!

— Vous, vous ne comptez pas parce que vous comptez trop. Or, puisque je suis chez moi, voulez-vous prendre du thé?

Angèle sonna. Un domestique se présenta à moitié endormi; mais elle lui donna l'ordre de servir le thé avec un air de souveraine grandeur qui le réveilla subitement. Il comprit qu'elle était la maîtresse de la maison.

Octave se rappela le thé de madame d'Entray-

gues quand le domestique apporta un service de Saxe. Madame Vénus avait profané ses lèvres dans la porcelaine de toutes les nations, dans le vieux Japon, comme dans le vieux Chine, dans le vieux Sèvres, comme dans le vieux Saxe, jusque dans la faïence hollandaise et dans la majolique italienne. Quoique Octave trouvât quelque peu ridicule de dédaigner la bouche qui a bu, quand on ne dédaigne pas la coupe où on a bu, tout en se souvenant de madame de Marsillon, il était encore assez délicat pour ne pas chanter avec madame Monjoyeux la ballade du *Roi de Thulé.*

Octave ne jeta donc pas, ce soir-là, sa coupe à la mer.

— Adieu, dit-il à Angèle, la force des choses nous rejettera en face l'un de l'autre.

— Adieu, dit-elle tristement, ce jour-là je vous dirai mon secret, car j'en ai encore un à vous dire.

Tout le monde parla bientôt du luxe, des chevaux et des amants de madame Vénus.

XXXI

LE SOUPER DU COMMANDEUR

Un soir que Parisis allait dîner à la Maison d'Or du pays latin, au célèbre cénacle des athées, il arriva bras dessus bras dessous avec un historien qui a écrit l'histoire de Dieu parce qu'il ne croit pas à Dieu.

Comme il allait entrer, il vit arriver avec fracas une dame à la mode dans une demi-daumont, ce qui était un spectacle pour tout le quartier. Il reconnut bientôt madame Vénus, car elle n'avait plus d'autre nom. Elle en était à son quatrième baptême. Ce devait être le dernier.

Elle donna la main à Octave en descendant de voiture.

— Ah! que je suis heureuse de vous voir! lui dit-elle avec une véritable expansion. Il me semble qu'il y a un siècle que je ne vous ai vu, il me semble que je serai un siècle sans vous voir.

— Vous êtes en bonne fortune, ma chère?

— Oui. Je suis attendue là-haut par Ali-Baba. Pendant que vous allez dîner comme des parpaillots, nous dînerons comme des Turcs. Saluez mon amie, qui est une turquoise.

Disant ces mots, et pendant que Parisis essayait une plaisanterie du sérail à la dame, Angèle tourna la tête avec inquiétude, comme si elle eût eu peur d'être suivie.

— Je ne vous cache pas, dit-elle en dépassant Octave, que j'ai M. Othello à mes trousses.

Donc, Octave était de ce célèbre dîner des athées, qui a soulevé l'indignation des journaux religieux, comme si les nuages étaient cloués au ciel. On sait que le dîner des athées, qui se donne tous les samedis à la Maison d'Or du pays latin, est illustré par quelques figures fort à la mode aujourd'hui, et qui seront encore célèbres de-

main : ne parlera-t-on pas toujours des causeries du samedi ?

Dès qu'on se mit à table, un convive renversa une salière. Grand émoi dans tout le cénacle !

Pas un qui ne prît du sel et ne le jetât derrière lui, pour apaiser les dieux irrités. On se regarda, comme si on eût dû trouver Judas autour de la table.

— Saluons ! dit un savant, — un des quarante, — la philosophie préside ici.

La philosophie, c'était un bas-bleu, un bas-bleu par excellence, une plume d'or qui dit que la parole est d'argent : voilà pourquoi elle ne parle pas à table.

A cet instant, un convive attardé ouvrit la porte. Ce fut un bien plus grand émoi, quand on s'aperçut que c'était un treizième convive.

Le treizième convive s'avança pour se mettre à table ; mais tout le monde se leva avec épouvante et prit son chapeau. Le dernier venu, qui avait son chapeau à la main, s'éclipsa pour ne pas appeler sur lui-même la vengeance des dieux.

On dîna gaiement jusqu'à la première entrée. Un journaliste, versant à boire à son voisin, cassa

une coupe à vin de Champagne; on faillit se signer.

— C'est un jour néfaste, s'écria un ancien; casser un verre dans lequel on n'a pas encore bu!

— Comment donc? s'écria un moderne, c'est de bon augure : rappelez-vous le festin de Faliero.

— Par le doge! dit un poëte chevelu, un grand poëte et un cœur d'or, voilà deux couteaux en croix! Est-ce contre nous que le poignard s'aiguise?

— Par Jupiter! dit un néo-grec qui a passé par Venise, ciseau de Praxitèle, palette de Titien; serons-nous toujours asservis à ces enfantillages? Ne sommes-nous pas sous le portique?

— Voyons, dit un éclectique qui voulait marier Dieu et le diable, l'âme et le néant, ne soyons pas si absolus; n'oublions pas que plus d'un d'entre nous cache sur son sein une médaille de la Vierge?

— Ou la croix de sa mère, dit un célèbre romancier à deux figures.

— N'oublions pas, reprit l'éclectique, que plus d'un de nous, en rentrant ce soir, saluera chez lui quelque belle madone veillant sur un berceau, ou

quelque doux portrait de mère partie pour le ciel.

— Question d'art, dit un critique.

— Mais l'art, qu'est-ce autre chose que l'expression de la grandeur humaine s'élevant jusqu'à la grandeur divine?

A propos d'art, on parla poésie, peinture et musique. Comme il est convenu que deux musiciens sur quatre ont le mauvais œil, presque tous les convives conjurèrent les jettatores chimériques en faisant la fourche de Satan avec leurs doigts. Une superstition de plus!

Et pourtant, il y avait là de véritables grands esprits, qui sont l'honneur des dernières années dans la poésie, dans l'histoire, dans l'art et dans la science. Ils croyaient honorer l'intelligence en arrachant d'une main hardie la dernière herbe des préjugés. Quelques-uns se disaient athées, mais nul ne l'était; nier Dieu, c'est déjà le reconnaître; s'il n'existait pas, il ne serait pas nié.

Un second philosophe parla ainsi :

— Dieu a voulu déjouer la logique humaine : comme nous n'entrons jamais dans la coulisse du théâtre où il joue son grand rôle, nous n'avons

pas le secret de la comédie. Par exemple : comment Dieu, qui doit être le bon Dieu, a-t-il pu nous condamner à l'origine dans la figure d'Adam et d'Ève? Puisqu'il était Dieu, c'est-à-dire l'universel et l'infini, il savait que la femme pécherait et entraînerait l'homme dans sa chute; c'était donc un jeu cruel. Quel est le père de famille qui voudrait condamner ainsi d'avance toute sa lignée?

— Dieu n'a voulu la chute que pour la rédemption.

— A moins que Dieu ne sache pas mieux que nous l'histoire du lendemain, entraîné lui-même dans le tourbillon des mondes qu'il a créés, mais qu'il ne domine pas, comme un père de famille qui devient bientôt l'esclave de ses enfants.

— Un Dieu aveugle! Il est bien plus simple de dire que Dieu n'existe pas.

— Si Dieu n'existait pas, nous n'aurions pas l'idée de Dieu.

— Tais-toi, tu n'es qu'un orgueilleux; tu trouves que ce n'est pas assez de descendre des croisés, tu veux descendre de plus haut.

— Alors, Dieu ne serait qu'une question de

livre héraldique, un soleil d'or sur champ d'azur.

— Crois-moi : puisque le monde est éternel, c'est qu'il n'a pas eu de commencement. Que serait venu faire Dieu?

— Et le chaos?

— Es-tu bien sûr que le chaos ne soit pas encore le chaos, et qu'il ne sera pas toujours le chaos? Dieu, c'est la vie universelle, c'est le pain et le vin du cénacle, le pain et le vin du cénacle matériel et immatériel. Nous avons tous notre part de divinité passagère, comme les vagues de l'océan ont leur part de soleil.

— Il n'est pas plus difficile de croire à la Trinité.

— La Trinité? c'est le vrai, le bien et le beau, trois figures en une seule, ou une figure à trois faces. Les philosophes de l'antiquité ne disaient-ils pas que ces trois grandes vertus, qui ne vivaient que dans l'âme des hommes, étaient supérieures à tous les dieux?

— A tous les dieux fainéants de l'Olympe, puisque le vrai, le beau, le bien, inspiraient des idées, des œuvres, des actions.

— Voilà les trois types de l'humanité, voilà les trois dieux, les trois dieux éternels.

— Ce sont les dieux de notre âme; mais les dieux de notre corps?

— Ce sont les trois dieux de la nature : l'air, le feu, l'eau.

— Et que fais-tu de la terre?

— C'est l'homme qui est la terre, berceau et tombeau de la vie universelle.

Chacun bâtissait sur la nappe son petit château de cartes philosophique. Parisis prit ainsi la parole :

— Pour moi, la force n'est pas sur les choses, mais dans les choses. Rien de ce qui se fait sur la terre n'est l'œuvre du ciel. Héraclite avait raison : l'univers n'a été créé ni par les dieux ni par les hommes; il a été et sera toujours un feu vivant qui se ranime et s'éteint, pour se ranimer encore. Mais Héraclite était timide dans ses idées, car il fait apparaître Jupiter, quand il dit que la comédie du monde est un jeu que Jupiter joue avec lui-même. Moi, je ne reconnais de Dieu que dans l'imagination des poëtes et des femmes. Ce ne sont pas les dieux qui ont créé

l'homme à leur image, mais ce sont les hommes qui ont créé Dieu à leur image. Ou plutôt ce sont les hommes qui sont les dieux, puisqu'ils ont la puissance créatrice, matérielle et immatérielle, le réel et l'idéal. Corneille a créé mademoiselle Corneille et Chimène; Shakspeare a mis au monde Hamlet et ce poëte Davenant qui était le bâtard de Shakspeare; Molière a fait mademoiselle Molière et Célimène. Quelle folie que de vouloir toujours qu'un Dieu se cache dans la coulisse pour faire mouvoir les polichinelles et les poupées de la scène du monde! De même que nous respirons pour notre corps l'air vivifiant, notre front allume sa pensée dans un rayonnement invisible comme l'air, mais qui est la source de feu de toute pensée. Il y a la lumière pour l'esprit comme la lumière pour les yeux. Tout homme est un monument d'architecture, l'œuvre la plus réussie de ce grand architecte qui s'appelle la Nature. Et ma comparaison n'est pas un jeu de rhétorique. Oui, l'homme n'est autre chose qu'une maison plus ou moins ouverte à la lumière qui passe; si les fenêtres sont basses, si l'architecture gothique a dominé, si elle est ombragée par

des monuments ou des arbres, elle est sombre, on y respire mal; c'est l'antre des visions nocturnes; si, au contraire, elle est bâtie sur la montagne, dans le style grec, la lumière y vient toute rayonnante; c'est la demeure de l'intelligence et de la vérité. Il faut donc que les fenêtres de l'homme soient bien ouvertes sur la lumière de l'esprit, cette auréole de tout front qui pense. Tous les grands hommes ont vu par de grandes fenêtres.

Octave prit une coupe :

— Messieurs, ne laissons pas tomber la maison en ruines.

Il but et il ajouta gaiement :

— Quand ma maison tombera en ruines, tout sera dit et tout sera fini. La lumière qui est mon intelligence ne mourra pas, parce que rien ne meurt, mais elle éclairera une autre maison mortelle qui ne s'appellera plus Octave de Parisis. Rappelez-vous ce qu'a dit le grand Shakspeare : « César changé en argile, lui qui faisait trembler le monde, servira à boucher le trou d'un mur pour repousser le vent. » Et aujourd'hui, messieurs, cette lumière qui s'appelait César, qui

sait si elle ne s'éteint pas dans un idiot, parce que les fenêtres de son cerveau auront été manquées? Pauvres hommes que nous sommes, nous nous croyons des phénix : il n'y a qu'un phénix, c'est la terre toujours réduite en cendres et toujours renaissante. Que si on veut à tout prix avoir une part d'immortalité, qu'on la prenne là.

— N'est-ce donc rien, s'écria le voisin d'Octave, que d'avoir sa part d'immortalité dans la matière, cette matière qui est sacrée puisqu'elle est infinie?

— Croit-on, reprit Octave, que saint Bernard, à force de flagellation, ce qui était un sacrilége à la nature, soit parvenu à mieux penser que moi parce qu'il comprimait ses passions pour faire dominer l'esprit pur; n'aurait-il pas été un plus grand homme s'il se fût jeté dans les bras d'Héloïse? C'eût été plus éloquent que de lui parler latin.

Un athée timide hasarda une dernière raison en faveur d'un dieu assemble-nuages, soufflant la guerre et la paix, le mal et le bien.

— Vous voulez l'horloger de Genève pour remonter la pendule. Si vous n'avez pas de téles-

cope pour bien voir, prenez les yeux de cet astronome qui a dit : « J'ai partout examiné le ciel, et nulle part je n'ai trouvé la trace de Dieu. »

— Mais ce grand astronome n'a pas découvert une seule planète, c'est peut-être là qu'était Dieu, interrompit un faiseur de ballades à la lune.

— Nous avons trop d'esprit pour faire de l'esprit, reprit Octave. La mécanique céleste ne montre jamais la main de Dieu ; rappelez-vous la réponse de Laplace à Napoléon, qui lui demandait pourquoi il n'avait pas parlé de Dieu : « Sire, parce que je n'avais pas besoin de cette hypothèse. » En effet, ni dans l'espace ni dans le temps, il ne faut chercher Dieu, puisqu'on ne doit pas le trouver.

Et après avoir ainsi creusé l'abîme du néant, sans qu'aucun des convives voulût y tomber, mais tout simplement comme un simple défi à la don Juan, quand on sait que le Commandeur ne viendra pas, tous se levèrent pour partir, prenant en pitié ces pauvres bourgeois qu'ils allaient rencontrer dans la rue, emmaillotés encore dans les langes de la religion.

Voilà que tout à coup la porte s'ouvre! une femme apparaît, toute blanche et toute sanglante! Elle pousse un cri et vient tomber à la renverse sur cette table encore tout égayée des plus beaux paradoxes.

Ce fut comme un coup de foudre.

Tout le monde se pencha pour voir cette femme.

Tout le monde reconnut qu'elle était belle, même dans les sanglots, même dans le sang, même dans les tortures de l'agonie.

Octave s'était précipité : il avait reconnu madame Monjoyeux.

— Angèle! dit-il en lui prenant la main.

La pauvre femme se tordait dans sa douleur, mais elle était toute à son salut.

— Donnez-moi un crucifix! cria-t-elle.

Le premier philosophe fit le signe de la croix sur le front de la courtisane.

— M. de Parisis! murmura-t-elle d'une voix déjà perdue... Je meurs... Un lâche vient de m'assassiner... Je vous savais là... Je viens vous demander une prière...

Octave, tout en la voulant secourir, se tourna vers ses amis.

— Eh bien! Messieurs, dit-il d'un air quelque peu solennel, qui va prier pour cette femme?

Nul ne songea à rire. Octave ne voulait pas rire non plus.

XXXII

CI-GIT MADAME VÉNUS

Une seconde femme entra. C'était l'amie de madame Vénus, qui dînait avec elle dans le cabinet voisin, et qui raconta l'histoire en quelques mots.

Angèle avait été surprise par un amant dédaigné, qui, sur son refus de le suivre, l'avait frappée d'un coup de poignard.

Et il avait frappé juste.

Angèle tournait ses yeux mourants vers Octave avec un vrai sentiment d'amour.

— Elle parlait sans cesse de vous, monsieur

de Parisis, reprit sa compagne ; elle avait dit qu'elle vous reverrait avant de partir.

Et avec une triste expression, cette femme continua :

— Elle vous revoit avant de partir.

Tout le monde écoutait, tout le monde était pris par l'émotion la plus vive. On eût dit douze apôtres penchés respectueusement vers une Madeleine.

Angèle n'avait plus que le souffle. Elle essaya de soulever la tête, et elle murmura ces mots :

— Octave... je meurs... J'ai bravé Dieu, Dieu m'a punie... Priez Dieu pour moi !

— Et ce secret que vous ne m'avez pas dit ?

— Je vous aimais !

Angèle venait d'expirer sur ce mot. Octave la regarda doucement, lui qui raillait toujours.

— Pauvre femme ! dit-il en posant un baiser sur le front de la morte.

Et se tournant vers ses camarades d'athéisme :

— Messieurs, leur dit-il, il y a pourtant une heure où l'on croit à Dieu, c'est quand on voit la mort purifier la vie. Cette femme que vous voyez là était une femme galante, si galante qu'on l'a

surnommée madame Tout-le-Monde et madame Vénus : eh bien! cette blancheur qui se répand sur elle, n'est-ce pas l'aurore de sa rédemption?

— Ci-gît Madame Vénus! dit un des douze apôtres.

XXXIII

PARENTHÈSE

Je vois d'ici plus d'une femme qui dit en fermant mon livre :

— Sont-ce là les grandes dames?

Ce n'est pas votre histoire, — madame, — que je conte ici. Je passe avec respect devant toutes celles qui ont bravé la passion; j'étudie avec sympathie tous les cœurs vaincus, qui me rappellent cette épitaphe d'une grande dame au Père-Laçhaise : « PAUVRE FEMME QUE JE SUIS! » Son nom? Point de nom. C'est une femme.

« Il n'y a plus de grandes dames, disent les

petites dames, le catéchisme de 1789 a barbouillé les marges du livre héraldique; la dernière duchesse, si elle n'est pas morte déjà, reçoit le viatique dans le dernier château de Normandie ou dans le dernier hôtel du faubourg Saint-Germain. Il n'y a donc plus de grandes dames, il n'y a plus que des femmes comme il faut. »

Il serait plus juste de dire : Il n'y a pas de grandes dames ni de femmes comme il faut : il y a des femmes.

Selon Balzac, « le dix-neuvième siècle n'a plus de ces belles fleurs féminines qui ont orné les plus belles périodes de la monarchie française. » Et il ajoutait avec plus d'esprit que de vérité : « L'éventail de la grande dame est brisé : la femme n'a plus à rougir, à chuchoter, à médire, l'éventail ne sert plus qu'à s'éventer. » Balzac découronnait ainsi la femme d'un trait de plume; un peu plus, il la rejetait dans l'humiliation de son ancien esclavage : ce qui n'empêchait pas Balzac de mettre les grandes dames en scène.

C'est que pour peindre les femmes, il faudra toujours faire la géographie de leur royaume,

qui sera divisé en diverses provinces : les grandes dames et les petites dames, les bourgeoises et les plébéiennes. Le livre héraldique pourra changer de style, mais il se réimprimera toujours, parce que Dieu, en créant la femme, a créé l'infini. Entre deux femmes, il y a un abîme; entre une femme bien née et une femme qui ne l'est pas, il y a un monde. Quand je dis une femme bien née, je ne veux pas faire entendre qu'elle descend de la cuisse de Jupiter, je veux dire une femme qui suce au sein de sa mère les hautes vertus de famille, les nobles fiertés de race. La plébéienne n'est pas déshéritée pour cela; Dieu lui a donné comme à l'autre toutes les aspirations; elle aura, elle aussi, sa part de paradis sur la terre, peut-être même sa part de royauté parmi les reines de la main gauche. Mais les révolutions démocratiques auront beau proclamer l'égalité, il y aura toujours des princesses et des vachères; on ne pourra pas plus humilier les princesses qu'on ne pourra anoblir les vachères.

Il y a donc toujours des grandes dames. Où commencent-elles? où finissent-elles?

La grande dame a failli disparaître sous la

royauté citoyenne, qui avait tué le grand luxe; mais elle a reparu dans le nouveau Paris, avec les beaux chevaux, les hôtels de marbre et les robes à queue. On avait dit que le Code civil avait aboli les princesses et avait créé les femmes comme il faut; mais après avoir traversé toutes les révolutions de fait et de droit, la grande dame a repris sa place au soleil avec tout l'attirail de son règne ancien, avec tout le cortége de son règne perpétuel. Si Paris est plus que jamais la capitale du monde, c'est parce qu'il a une tête qui pense et une beauté qui rayonne. Cette beauté, c'est la grande dame ou la courtisane; c'est pour l'une ou l'autre, plutôt encore que pour nos penseurs, que les Américains traversent l'Océan, fuyant leur république pour le despotisme parisien, comme avait fait, au dix-huitième siècle, le philosophe de Genève, qui fuyait sa république pour la servitude des grandes maisons.

Où commence la grande dame? où finit-elle? La grande dame commence toujours dans l'aristocratie de race, qui est son vrai pays natal. Mais s'il lui manque la grâce, presqu'aussi belle que la beauté, elle est dépossédée; elle n'est plus qu'une

femme du monde. Il serait trop commode d'être une grande dame parce qu'on est la fille d'une grande dame, sans avoir toutes les vertus de son emploi. De même qu'il serait trop cruel de naître avec tous les dons de la beauté, de la grâce, de l'esprit, sans devenir une grande dame, parce qu'on ne serait pas la fille d'une duchesse ni même d'une baronne.

Il y a donc des grandes dames partout, depuis le faubourg Saint-Germain jusqu'au faubourg du Temple.

Mais comment la plébéienne qui naît grande dame prendra-t-elle sa place au soleil? Par le hasard des choses, peut-être lui faudra-t-il traverser le luxe des courtisanes; mais, un jour ou l'autre, si elle le veut bien, elle écartèlera d'argent sur champ de gueules. C'est l'amour qui la remettra dans son chemin, ce sera une grande dame de la main gauche, mais ce sera une grande dame. Quand mademoiselle Rachel entrait dans un salon, c'était une grande dame; combien de princesses qui venaient à sa suite, et qui ne semblaient que des princesses de théâtre!

La grande dame finit où commence la femme

comme il faut, qui elle-même finit où commence le demi-monde.

On naît grande dame comme on naît poëte; mais, pour cela, il ne faut pas toujours naître d'une patricienne. Il faut bien laisser à la création ses imprévus et ses transfigurations; il faut bien que la nature donne de perpétuelles leçons à l'orgueil humain. Les grandes dames sont presque toujours des filles de race; mais quelques-unes pourtant, nées plébéiennes, lèvent leur épi d'or de pur froment au milieu du champ de seigle.

Les anciennes aristocraties ont gardé le privilége de faire les grandes dames. Les nouvelles en font aussi, mais avec plus d'alliage. Ce n'est pas à la première génération que la race s'accuse; elle resplendit à la seconde; souvent, à la troisième, elle se perd. C'est l'histoire de ces vins, rudes à la première période, exquis à la seconde, et qui vont se dépouillant trop vite à la troisième. C'est la loi de l'humanité, comme c'est la loi de la nature.

Dieu lui-même ne crée pas un chef-d'œuvre du premier coup; il commence, comme tous les artistes, par l'ébauche.

Voilà pourquoi la grande dame est un oiseau rare. Où est le merle blanc? Les familles qui ont fait leur temps n'ont plus le privilége de frapper leur marque; elles se sont étiolées, comme les plus belles fleurs, qui ne donnent plus que des tiges pâlies, où la sève s'épuise. Toutes les forces de la création, dans son action la plus divine, n'arrivent pas à créer dans le monde entier cent grandes dames par an. Et combien qui meurent petites filles! Et combien qui font l'école buissonnière avant d'arriver à la beauté souveraine de l'âme!

Quand vous voyez entrer au bal cette duchesse blonde qui fait un signe de tête à cette duchesse brune, reconnaissez-vous la grande dame? N'a-t-elle pas mis un peu trop de rouge à ses lèvres et un peu trop de poudre de riz à ses joues? Si vous n'aviez pas vu son tortil, diriez-vous que cette baronne à tous les vents est une femme du meilleur monde? Cette marquise et cette comtesse, rayonnantes comme le soleil, qui sont partout la fête de la fête, ont-elles toujours le haut style originel? Cette princesse qui peint et cette princesse qui sculpte ont bien la noblesse qui s'im-

pose, quoiqu'elles aient mis l'esprit au-dessus de la naissance. Cette célèbre romancière, qui a trouvé une plume dans l'épée du maréchal de Saxe, et cette jolie conteuse, qui a mis une fois le pied sur le théâtre et qui a voulu garder un bas bleu dans sa corbeille de princesse, sont des grandes dames, la première par le génie du cœur, la seconde par la grâce de l'esprit. Cette jeune et belle chanoinesse, qui semble taillée dans le marbre des Victoires de Phidias, est une grande dame par la beauté comme par le blason. Cette comtesse polonaise et cette princesse autrichienne, qui règnent impérieusement à Paris, sont des grandes dames par l'esprit, l'originalité, le charme et l'élégance. Et ainsi des trois duchesses rivales de Sainte-Clotilde, et ainsi des trois duchesses amies de Saint-Philippe-du-Roule. Et cette souveraine beauté des premières représentations, qui garde aussi sa souveraineté chez les princesses, ne porte-t-elle pas un diadème idéal sur sa couronne de cheveux noirs? Et toutes celles qu'il faudrait nommer, quand on n'a pas le génie de La Bruyère pour portraiturer.

La Russie nous envoie ses grandes dames en

villégiature; comment les lui renvoyons-nous? Plus Françaises, mais non plus grandes dames. L'Espagnole vient parmi nous trôner dans toutes ses grandesses; vous reconnaissez d'ici ces trois filles du soleil, dont les yeux sont des escarboucles, dont les cheveux sont des ailes de corbeau. Les Italiennes nous apportent la somptuosité, le brio et la mélodie; écoutez plutôt chanter la marquise ***, la comtesse ***, la princesse ***. L'Allemagne garde sans doute ses grandes dames chez elle; à peine si je salue la rive droite du Rhin dans ces quatre figures pensives, qui cueillent le vergissmeinicht idéal, et dans ces deux valseuses intrépides qui s'en feront mourir. Le Nord, qui nous a envoyé des princesses, des ladies, des comtesses, qui ouvraient des salons célèbres, témoin celui d'une ambassadrice des Champs-Élysées, où M. de Morny faisait son stage en politique et en dandysme, nous donne encore, de loin en loin, des robes à queue sacramentelles et des chevelures blondes comme les blés. C'est de la blanche Albion que nous vient cette douce et fière beauté qui semble une héroïne de Walter Scott, dans la salle des maréchaux.

La France semble plus féconde : combien de châteaux, combien d'hôtels, combien de palais bercent aujourd'hui des grandes dames! Ouvrez le livre héraldique : presque tous les grands noms ont encore quelque belle image qui les représente, sans compter celles qui représentent les noms nouveaux avec une noblesse qui s'impose en face de la noblesse consacrée. Ici, c'est la fille d'un ministre, là, la fille d'un amiral, plus loin, la fille d'un sénateur. L'Institut n'est pas fécond.

Aimez-vous les Américaines? voilà toute une volière qui s'envole sur nous; mais les gais oiseaux n'ont pas encore les ailes assez longues.

Reprenons-nous aux Françaises.

On danse aux Tuileries, c'est un lundi de l'Impératrice : ces deux brunes qui se font vis-à-vis n'ont pas, dites-vous, les grands airs de la cour de Louis XIV : ceci n'est qu'un préjugé. Les princesses du dix-septième siècle n'avaient pas si grand air que cela; les femmes à la mode, maîtresses du roi, maîtresses de Lauzun, n'étaient pas des incomparables; l'Olympe n'a jamais vécu même dans les ballets de Versailles. Par exemple, cette blonde nonchalante qui écoute parler ce

général vainqueur dans tous les camps, est-elle moins belle et moins gracieuse que mademoiselle de La Vallière? Et cette autre blonde, un peu coiffée à la diable, est-elle moins spirituelle que madame de Thianges? Cette brune à reflets dorés, qui sourit toujours, n'a-t-elle pas une fière et magistrale envergure? Cette figure poétique, qui a toujours l'air de chercher, ne cache-t-elle pas coquettement les plus beaux pieds du monde sous les plis de sa robe?

A Paris, le pays par excellence, c'est à peine si, chaque hiver, on voit apparaître dans les fêtes officielles, dans les bals du faubourg Saint-Germain et du faubourg Saint-Honoré, autant de grandes dames en chaque salon qu'on en pourrait compter sur ses doigts. On en compte jusqu'à vingt dans une réception des Tuileries. Le dimanche, on en compte vingt encore chez madame la princesse Mathilde; pareillement, le jeudi, chez madame la princesse de Metternich. Ce sont presque toujours les mêmes. Il est vrai que toutes ne vont pas là : quelques-unes ne vont que dans le monde de Sainte-Clotilde et de Saint-Philippe-du-Roule; quelques autres vivent en famille et

abdiquent; celles-là ont leur salon et ne l'ouvrent qu'à elles-mêmes; celles-ci sont tombées, du haut de leur duché ou de leur marquisat, — ou du haut de leur vertu, — dans les bras d'un amoureux, et se cachent dans leur faute, comme leur grand'mère Ève après le péché.

Les vertus altières diront que les grandes dames ne sont pas si décolletées que celles que je peins; c'est la faute de la mode, sinon la faute de l'amour. Les unes, par esprit de caste, crieront que je les calomnie; les autres, par esprit de femme, penseront que je ne les démasque pas assez. Mais beaucoup d'entre elles, dans leur confessionnal intime, avoueront que je n'invente rien dans cette étude sur les histoires romanesques du beau monde.

Qu'elles interrogent autour d'elles : chaque famille n'a-t-elle pas son absente? Ce n'est pas dans un sentiment préconçu de satire que je conte ces histoires. A côté des historiens de la vie officielle, il faut des historiens de la vie intime : si les premiers n'enseignent pas l'avenir par le passé aux rois et aux ministres, les seconds peuvent sauver les femmes par le tableau des joies

chimériques, des égarements et des larmes de la passion.

La question est de savoir si la Vertu peut entrer dans le labyrinthe de la Passion, même quand elle a le fil d'Ariane pour ne pas s'égarer.

N'y a-t-il en amour que le dernier mot qui précipite la femme? Le premier mot est-il déjà une déchéance? Peut-on s'aventurer sur les poétiques rivages de Platon, si on est bien décidé à ne pas s'embarquer dans le navire pavoisé des aventures galantes? En amour, ce n'est pas le premier pas qui coûte, c'est le dernier. Est-ce donc déjà la damnation de respirer au bal un bouquet à deux, de s'abandonner aux entraînements de son valseur, de trop regarder son prochain avec son âme? Certaines minutes sont des siècles de volupté entre un homme et une femme qui ne se diront jamais un mot. Les Espagnols ont peut-être raison d'être jaloux des saints devant lesquels s'agenouillent leurs maîtresses.

Toute femme, à Paris, est en scène ou au spectacle; toutes jouent un rôle ou s'amusent à le voir jouer; beaucoup s'arrêtent aux premiers mots de la pièce, un grand nombre ne se hasar-

dent que jusqu'à la fin du premier acte; celles qui tentent les péripéties du troisième acte sont les aventureuses; quelques-unes vont jusqu'au dénoûment, ce sont les héroïques.

Celles qui ne veulent pas être actrices sur la scène de la vie, se hasardent au balcon ou se cachent à demi dans les loges grillées. Elles ont peur de tout et n'osent jouer un rôle dans cette comédie de l'Amour : mais elles s'amusent du spectacle avec tant d'abandon, que leur âme est dans la pièce. Voir aimer, c'est presque aimer; rêver qu'on pèche, c'est presque pécher.

Ce sont celles-là qui disent que, tout en lisant l'histoire de la vie, il faut en feuilleter toujours le roman; les deux livres s'illuminent l'un par l'autre. On finit par les confondre, par se tromper de page, par ne plus savoir où l'on en est : c'est le point suprême de la science.

Quelle que soit la femme, c'est toujours l'homme qui a tort. L'homme trouve sans doute que ce n'est pas assez de tromper, il prépare tout pour être trompé. Il semble qu'il trouve autant de plaisir quand on lui rit au nez que s'il rit au nez des autres. Le roi Candaule est un perpétuel

symbole : les maris les moins bénévoles se complaisent à faire les honneurs de leur femme, ils affrontent les dangers, ils veulent être enviés dans leur bonheur. Voyez-les entrer au bal tout enivrés des adorations qui vont pleuvoir sur les épaules et sur le sein qu'ils ont l'honneur de présenter dans le monde; ils s'imaginent qu'ils ont élevé entre leurs femmes et l'adultère quelque grande muraille de la Chine, parce que la loi du mariage est écrite par eux — pour eux.

Dans le va-et-vient intime, galant, chevaleresque de la vie du beau monde, la femme se laisse prendre sans le vouloir, que dis-je, sans le savoir, aux piperies de l'amour. Elle croit nager en pleine amitié, mais elle fait naufrage et se rattrape au bras d'un amoureux.

Entre un homme et une femme du monde, l'amitié, qu'est-ce autre chose que l'amour platonique? Ils ne s'en apercevront, lui et elle, que le jour où, dans un parc, il lui cueillera une fleur qu'elle respirera quand il l'aura effleurée de ses lèvres; dans un bal, quand une mélodie amoureuse viendra accentuer et colorer leur causerie; dans une promenade aux courses, où il la saluera

avec je ne sais quel sourire de printemps et de renouveau; au spectacle, quand elle se penchera vers lui, dans une scène d'amour, pour lui dire de la comédienne : « Comme elle joue bien! » Cent autres accidents qui leur révéleront à tous les deux que leur amitié n'était qu'un masque.

A Paris, on se laisse d'autant plus prendre qu'on semble toujours rire de tout. Qui donc croirait que sous cette moquerie perpétuelle une passion sérieuse pût éclater? La femme aime déjà qu'elle ne croit pas à son amour; le mari naturellement est toujours le dernier à voir que sa femme aime son intime ami, parce que Monsieur, armé de son amour légitime et de sa vanité aveugle, ne peut pas comprendre que Madame puisse rêver une autre tyrannie que la sienne, même à l'heure où il va faire la bouche en cœur à quelque coquine à la mode de Caen.

Où commence, où finit la pécheresse, la romanesque, la curieuse, dans la femme? Pas une de celles qui vont au spectacle aussi bien que celles qui vont dans le monde, n'est dégagée de toute coquetterie; depuis la jeune fille qui se passionne pour le colonel du Gymnase ou l'Almaviva de

l'Opéra, jusqu'à la femme mûre qui dépouille le comédien pour trouver l'homme, tout en le voyant toujours dans le rôle qui l'a passionnée.

Où commence, où finit la pécheresse? Elle commence à Sapho, à Madeleine, à La Vallière, elle finit à Ninon et à Sophie Arnould. Elle va des égarements du cœur au libertinage de l'esprit, en passant par le vrai libertinage, comme Marion Delorme.

Que si quelque grande dame s'offensait de voir le moraliste étudier ses pareilles à l'heure de la passion, quand toutes pâles encore de leur chute elles compriment les battements de leur cœur, le moraliste pourrait leur répondre qu'il est le premier à reconnaître que parmi elles il en est beaucoup qui sont dignes d'être peintes, celle-ci dans la chaste attitude de la maternité, passant toutes ses fêtes auprès des berceaux; celle-là dans le groupe des pauvres, représentant la Charité qui se cache pour faire le bien, comme d'autres pour faire le mal.

Le Père Hyacinthe fera une conférence là-dessus. Il dira comme le poëte que l'amour d'une vierge est une piété et que l'amour d'une mère

est une religion. Pour moi qui ne prêche pas, je continue à conter l'histoire aventureuse d'Octave de Parisis dans son cortége de grandes dames.

Il en trouvera encore plus d'une qui lui prouvera que le royaume de la vertu est aussi de ce monde.

XXXIV

DEUX LARMES DE GENEVIÈVE

Depuis que le duc de Parisis avait entrevu mademoiselle de La Chastaigneraye dans l'avenue de la Muette, marquant son joli pied sur la neige, un homme nouveau naissait en lui à son insu qui menaçait de détruire l'ancien. Cette vie à tous les vents était désormais dominée par une pensée. Jusque-là, à tous les horizons qui l'appelaient, il voyait des femmes; maintenant un plus pur horizon attirait surtout son âme : l'horizon où rayonnait doucement cette adorable figure de jeune fille dans la virginité des vingt ans. C'était

pour lui la lumière sacrée, le rêve lumineux de l'avenir, l'arc-en-ciel de bon augure sur l'orage qui l'enveloppait encore dans ses nues et ses éclairs.

Octave avait beau vouloir s'affermir dans son athéisme par l'intimité de quelques stoïciens antiques et par la science de quelques docteurs modernes, il pressentait l'inconnu et l'invisible devant la belle et chaste figure de Geneviève, comme si la nature aveugle n'avait pu faire un pareil chef-d'œuvre avec les mains du hasard.

Mademoiselle de La Chastaigneraye parlait donc à son esprit comme à son cœur, mais elle parlait surtout à son cœur : elle lui rappelait sa mère, quoiqu'elle ne lui ressemblât pas, mais parce qu'il y a des airs de tête qui évoquent toute une légion de figures poétiques. Combien de sphères distinctes dans ce monde où tout se touche! C'est comme le paradis du Dante.

Ceux qui nient la force de l'âme n'ont donc pas étudié toute son action divine? La prescience sera toujours plus forte que la science, parce qu'elle voit de haut et de loin. Ce n'est pas le souvenir de l'image corporelle qui s'impose, c'est l'âme elle-même qui, pour les yeux d'une

autre âme, a revêtu la forme visible. Octave avait beau s'éloigner de Geneviève, se perdre dans ce Paris bruyant, où l'on oublie plus vite qu'en faisant le tour du monde, il voyait partout cette fière et charmante image, parce qu'elle avait pris possession de son âme. Il fût retourné au Pérou ou en Chine sans qu'elle restât en chemin. Elle s'imposait avec la douceur qui pénètre, elle dominait par la grâce; c'était la sœur, c'était l'amante, c'était la conscience. Cet homme, qui ne voulait pas croire à Dieu, n'osait nier les anges, tant il sentait la présence réelle de l'ange gardien dans mademoiselle de La Chastaigneraye.

Octave souffrait de ne pas voir Geneviève; il vivait toujours dans le même tourbillon, mais il ne se passait pas de jour qu'il ne se retournât vers Champauvert et qu'il ne demandât à son âme si elle ne voyait rien venir.

Il se fût peut-être décidé à retourner à Parisis pour être plus près d'elle, pour la voir, ou même pour l'entrevoir.

Il n'avait jamais eu bien peur pour lui-même de la légende des Parisis, et il se disait volontiers : « Que m'importe! si j'avais seulement

une année de bonheur ! » Mais il se prenait à redouter pour Geneviève la terrible légende :

L'AMOUR DONNERA LA MORT AUX PARISIS
L'AMOUR DES PARISIS DONNERA LA MORT

Cependant il était décidé à partir, quand, un matin, il reçut ce billet de la marquise de Fontaneilles :

« Monsieur le duc de Parisis a, je n'en doute « pas, oublié le numéro de mon hôtel, je crois « même qu'il a oublié ma figure, car, hier, je « l'ai vu conduisant son mail-coach à peu près « comme Apollon conduit le char du soleil ; je « crois, Dieu me garde, que j'ai souri, et il ne « m'a pas saluée, lui qui salue tout le monde « comme un empereur.

« Si je dis à monsieur le duc de Parisis qu'il « me trouvera demain au retour du Bois, dai- « gnera-t-il descendre de l'Olympe pour me ser- « rer la main ?

« Marquise DE FONTANEILLES. »

Est-ce une embûche? se demanda Octave. Est-ce un pas de fait vers moi? Raille-t-elle pour cacher son cœur ou raille-t-elle pour se moquer? Qui sait? Depuis que je ne la connais plus, elle veut peut-être faire ma connaissance.

Il se rappela ses tentatives galantes échouant devant les hautaines coquetteries de la marquise; il n'avait pas de rancune; il alla le lendemain, vers six heures, à l'hôtel de Fontaneilles, espérant que la première heure de la revanche avait sonné et qu'il allait recommencer son jeu savant pour vaincre la Dame de Trèfle.

Il comptait sans la Dame de Cœur.

Quand il dit son nom au valet de chambre, il fut frappé d'un pressentiment. Je ne sais quoi de triste traversa son âme.

— Monsieur le duc est attendu dans le petit salon, lui dit le domestique.

Comme Octave dépassait la porte, il vit venir à lui une femme très-émue et très-pâle.

Cette femme, c'était mademoiselle de La Chastaigneraye.

Il lui prit les mains pour l'embrasser, mais il vit des larmes dans ses beaux yeux :

— Des larmes! vous qui ne pleurez jamais?

— Octave, vous rappelez-vous la légende des Parisis?

L'AMOUR DONNERA LA MORT AUX PARISIS
L'AMOUR DES PARISIS DONNERA LA MORT

FIN DU DEUXIÈME VOLUME

TABLE DU TOME DEUXIÈME

LIVRE II

MADAME VÉNUS

PARIS. — IMPRIMERIE L. POUPART-DAVYL, RUE DU BAC, 30.

